

9
(5)
36
43

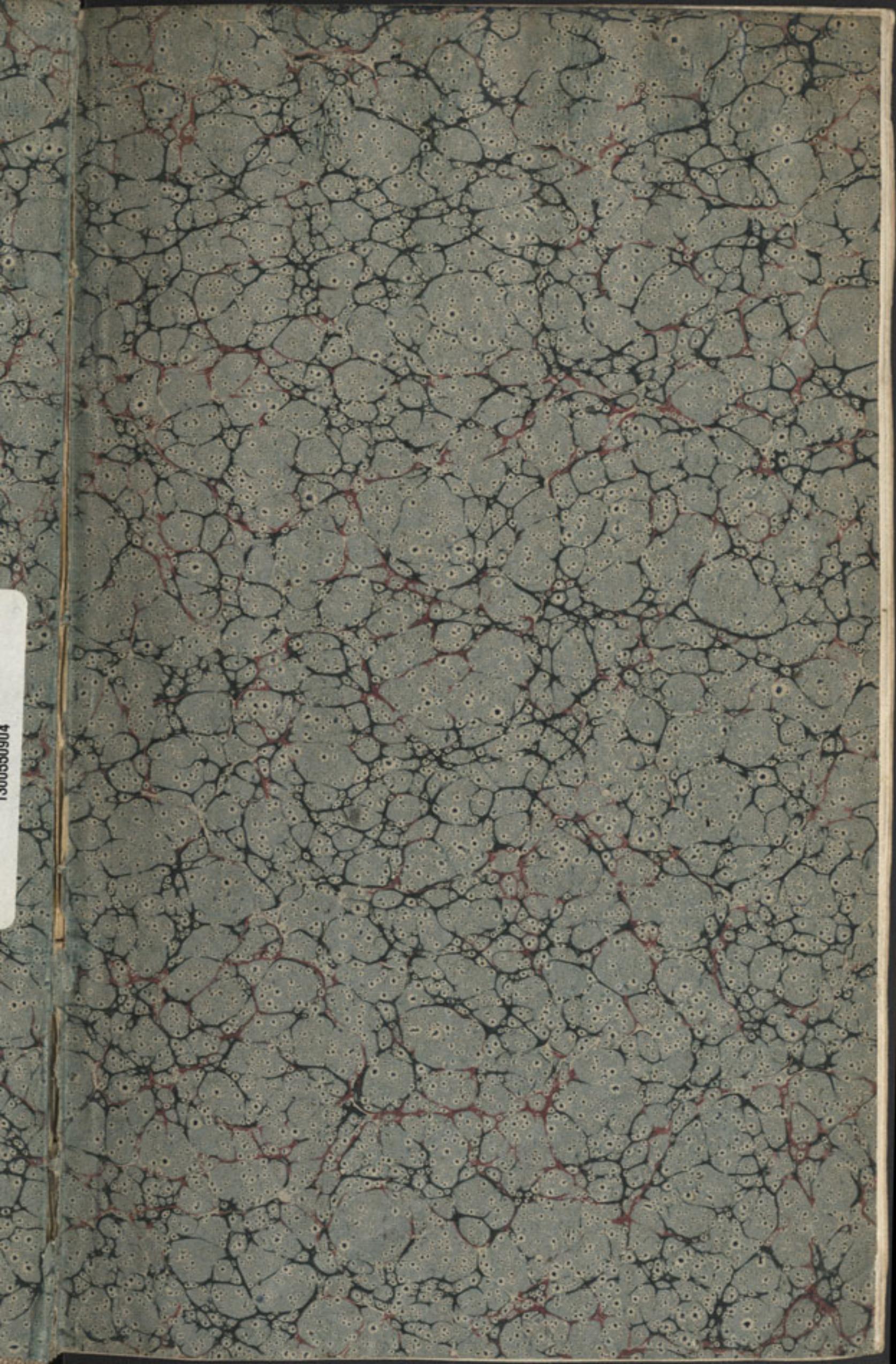
9
(5)
3
6
43

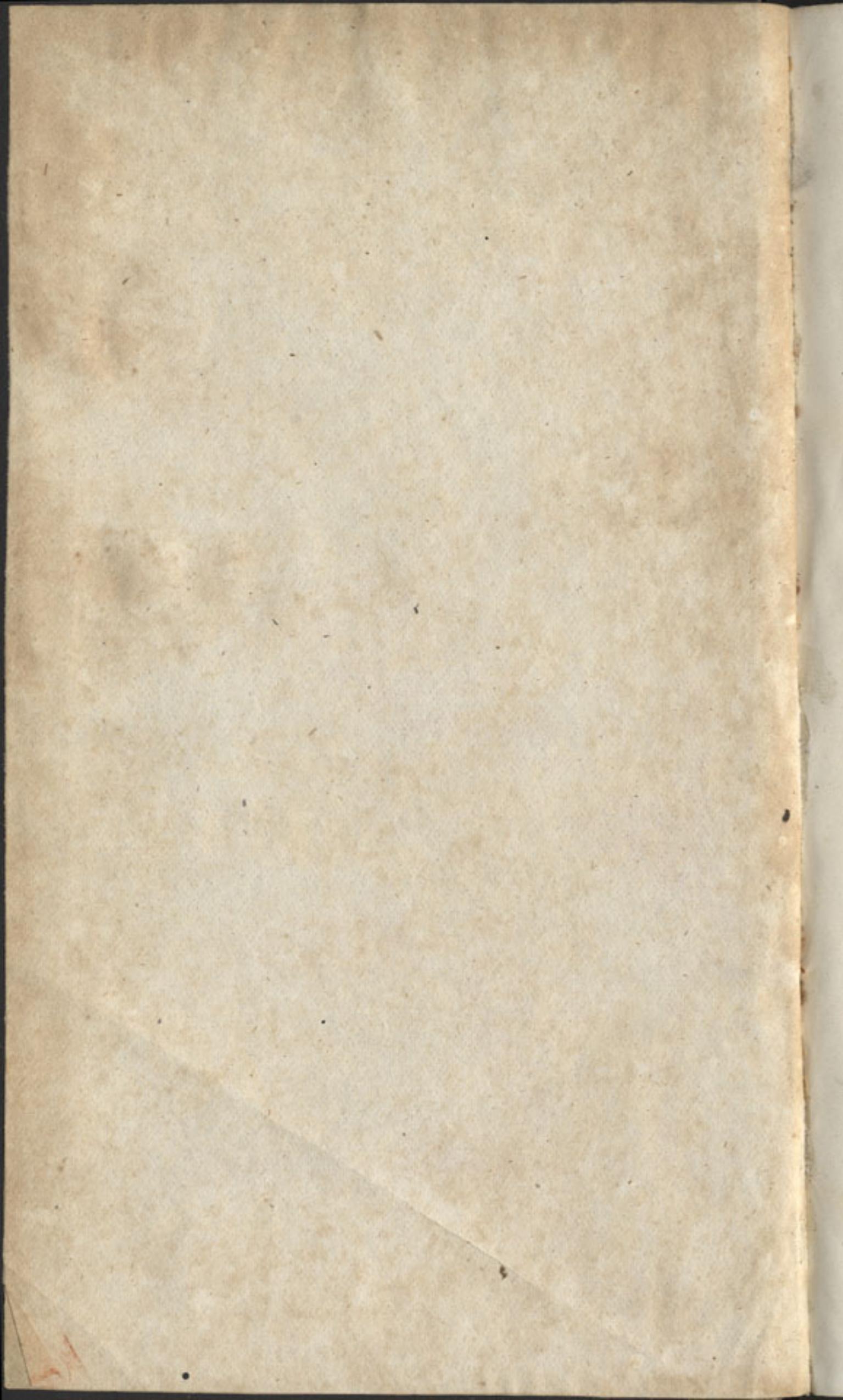
UNIVERSIDADE DE COIMBRA
Biblioteca Geral



1300550904

1300550904





[+ 162

DICTIONNAIRE

DE

BIOGRAPHIE, MYTHOLOGIE, GÉOGRAPHIE

ANCIENNES

[5-163

DICTIONNAIRE

BIOGRAPHIQUE, MYTHOLOGIQUE, GÉOGRAPHIQUE

DES

DICTIONNAIRE

DE

BIOGRAPHIE, MYTHOLOGIE, GÉOGRAPHIE ANCIENNES

POUR SERVIR A L'INTELLIGENCE DES AUTEURS GRECS ET LATINS
EN USAGE DANS LES ÉTABLISSEMENTS D'INSTRUCTION

ACCOMPAGNÉ DE PRÈS DE 1,000 GRAVURES D'APRÈS L'ANTIQUÉ

TRADUIT, EN GRANDE PARTIE, DE L'ANGLAIS

DU DOCTEUR SMITH

PAR M. N. THEIL

Professeur au Lycée impérial Saint-Louis



1699-C

O.M.

PARIS

LIBRAIRIE DE FIRMIN DIDOT FRÈRES, FILS ET C^{IE}

IMPRIMEURS DE L'INSTITUT, RUE JACOB, 56

1865

Tous droits réservés.

Seminário da Boa Nova
VALADARES

BIBLIOTECA

615726557

DICIONNAIRE

DE

BIOGRAPHIE, MYTHOLOGIE, GEOGRAPHIE

A L'ANTIQUE

PAR M. N. THIERI

DOCTEUR EN DROIT

DE LA FACULTE DE DROIT DE PARIS

PAR M. N. THIERI

PAR M. N. THIERI



1855

O.M.

PARIS

LEBLANC, RUE DE LA HARPE, N. 17

1855

1855

Seminário de São Paulo

VADARIS

BIBLIOTECA

PRÉFACE.

Par suite des progrès considérables que les études classiques ont faits en Europe, notamment en Allemagne, dans le cours du siècle présent, la plupart des ouvrages usuellement employés pour l'élucidation des écrivains de la Grèce et de Rome sont devenus surannés et insuffisants. Depuis longtemps nos plus éminents professeurs sentaient et signalaient le besoin de livres nouveaux pour expliquer les antiquités, la littérature, la mythologie et la géographie des anciens écrivains, et mettre la jeunesse studieuse en état de les lire avec plus de profit. C'est pour combler cette lacune que d'importants ouvrages ont été publiés en Allemagne, en Angleterre et en France. Les dictionnaires récemment édités par les librairies Hachette et Dezobry en France, par le docteur Lübker en Allemagne, par le docteur Smith en Angleterre, répondaient à un véritable besoin. Mais ces ouvrages, recommandables à tant de titres, ont un défaut capital en France quand il s'agit de livres classiques; ils sont trop développés, trop complets, trop volumineux, pour la grande majorité des élèves. Un livre classique, pour devenir chez nous d'un usage général, doit avoir des proportions plus modestes et se borner au strict nécessaire. Il en est de même ainsi partout. Témoin les abrégés qu'il a fallu faire en Angleterre de toute une série de grands dictionnaires rédigés sur un plan trop vaste et destinés plutôt aux gens du monde, aux littérateurs qu'aux jeunes étudiants. La maison Didot, pénétrée de la justesse de cette observation, a publié il y a quelques années, en un seul volume in-12, une traduction du Dictionnaire des antiquités grecques et romaines d'Anthony Rich, et l'immense débit de cette publication, accompagnée d'un nombre considérable de gravures, en a démontré l'utilité. Encouragée par ce succès, elle a conçu l'idée de faire pour la biographie, la mythologie et la géographie

anciennes ce qu'elle avait fait si heureusement pour les antiquités. L'abrégé publié par le docteur Smith de son gros dictionnaire biographique, mythologique et géographique lui a paru réaliser pleinement ses vues, et elle en a fait faire la présente traduction, dont l'auteur a cru devoir de temps en temps emprunter à l'ouvrage allemand de Lübker (*Reallexicon des classischen Alterthums für Gymnasien*) des articles qui lui paraissaient mieux répondre à l'importance du personnage ou renfermer des détails plus complets.

Ce dictionnaire, destiné à former, pour le format, le volume, l'impression et le nombre des gravures ou illustrations, le pendant du dictionnaire d'antiquités, renferme tous les noms de quelque importance qu'on rencontre dans les écrivains grecs et romains, depuis les temps les plus reculés jusqu'à la chute de l'empire d'Occident, en l'an 476 de notre ère; on y a ajouté néanmoins quelques noms de personnages postérieurs à cette date, mais qu'on ne pouvait raisonnablement exclure de cette galerie, comme, par exemple, l'empereur Justinien, dont la législation a exercé une influence si considérable sur les nations de l'Europe occidentale; Théodoric, roi des Ostrogoths, à la cour duquel vécurent Cassiodore et Boëce; et un certain nombre d'autres notabilités. Les vies des derniers empereurs d'Occident et de leurs contemporains ont été traitées avec beaucoup moins de développements que celles des personnages qui ont vécu aux époques plus importantes de l'histoire grecque et romaine, attendu que les jeunes étudiants, à qui ce livre est surtout destiné, ont rarement l'occasion de s'informer de ce qui est relatif à cette dernière période de l'Empire.

Un espace plus considérable a été consacré aux articles littéraires; et tous les écrivains grecs ou latins dont les ouvrages nous sont parvenus, ou qui, sans que nous possédions leurs œuvres, ont exercé quelque influence notable sur la littérature grecque ou romaine, ont leur notice plus ou moins étendue dans cet abrégé. L'histoire de l'art devait également avoir sa place dans ce cadre. Aussi avons-nous mentionné avec soin les artistes les importants.

Dans la rédaction des articles mythologiques on a eu soin d'élaguer tous les détails qui ne devaient point figurer dans un livre destiné à être dans les mains de tous. Il est si important de distinguer la mythologie grecque de la mythologie romaine, qu'on traite des divinités grecques sous leurs noms grecs, et des divinités romaines sous leur nom latin, méthode généralement adoptée et d'autant plus utile qu'elle évite une foule de confusions et de méprises.

Pour les articles géographiques, outre les sources originales, on a consulté les meilleurs traités publiés sur cette matière dans ces derniers temps,

et les relations modernes les plus estimées de voyages en Grèce, en Italie et en Orient.

Bien que nous ne donnions que l'Abrégé du grand dictionnaire de Smith, nous avons cru devoir insérer dans ce volume toutes les gravures du grand dictionnaire (sujets mythologiques, monuments, ruines, médailles de personnages ou de villes). Peut-être trouvera-t-on qu'on aurait pu se dispenser d'y admettre les médailles. Mais nous avons pensé qu'il était bon de faire comprendre aux élèves l'importance de la numismatique pour l'histoire et pour la géographie.

La quantité prosodique a été soigneusement marquée sur tous les noms, et le génitif indiqué entre parenthèses. Nous croyons ce petit ouvrage destiné à rendre de grands services aux jeunes étudiants. Sans doute on ne le leur imposera pas comme livre classique; mais il peut leur être donné en prix, ou par leurs familles, qui ne sauraient trop se pénétrer de cette vérité, qu'il faut des livres pour s'instruire, et que les jeunes gens réduits aux ressources du Lycée pour leurs travaux journaliers rencontrent à chaque pas des difficultés insurmontables. Malgré cette destination spéciale, notre Abrégé peut être fort utile même aux gens du monde, pour peu qu'ils s'occupent de l'antiquité. Il leur tiendra lieu d'un grand nombre d'ouvrages rares et dispendieux, ou dans lesquels les sujets traités ici spécialement se trouvent épars. Il va sans dire que les jeunes personnes, dont les études ont pris depuis quelque temps un développement considérable, trouveront dans ce volume, qui peut sans inconvénient être mis entre leurs mains, un utile secours pour leur travail.

N. THEIL.

DICTIONNAIRE CLASSIQUE

DE

BIOGRAPHIE, MYTHOLOGIE, GÉOGRAPHIE

ANCIENNES.

A

Ābācænum (-i), Ἀβάκαινον, ancienne ville des Sicules en Sicile, à l'O. de Messine, au S. de Tyndaris (Diod. XII, 78, 90. XIX, 65, 110).



Médaille d'Abacænum.

Abæ (-arum) ou **Aba (-æ)**, Ἀβαί, très-ancienne ville de Phocide, sur les confins de la Béotie, avec un célèbre temple d'Apollon, à cause duquel elle fut épargnée dans la guerre Sacrée (Hdt. 8, 27, 33, 134).

Abantes, Ἀβαντες, peuple d'origine thrace ou (Hdt. 1, 146) appartenant à la ligue ionienne; ils passèrent de Phocide en Eubée et furent les plus anciens habitants de cette île (Strab. X); ils allèrent, sous la conduite d'Eléphénor, avec 40 vaisseaux (Il. 2, 536), au siège de Troie, où les fils de Thésée les accompagnèrent (Plut. *Thes.* 16); mais, au retour, ils furent jetés avec 8 vaisseaux contre les monts Cérauniens. C'était un peuple à moitié sauvage, portant les cheveux longs par derrière (ἐπιθεν κομώωντες, Hom. *l. c.*).

Abantiādes (-æ), descendant d'Abas, c.-à-d. particulièrement Persée, arrière-petit-fils d'Abas, et Acrisius, fils d'Abas.

Ābantias (-ādis), descendance fé-

minine d'Abas, par ex. Danaé et Atlante.

Ābāris (-is), prêtre d'Apollon et thaumaturge, dont la tradition a considérablement brodé l'histoire. Il avait, disait-on, reçu d'Apollon une flèche d'or, sur laquelle il chevauchait dans les airs (αἰθροβάτης); il parcourait la Grèce, rendant des oracles, guérissant les maladies par la simple parole. Il composa diverses formules de consécration et d'expiation, et vécut sans prendre aucune nourriture terrestre (Hdt. 4, 36); il fit cesser une peste qui ravageait Sparte et bâtit un temple à la κόρη σωτειρά (puellæ salvatrici), Paus. 3, 13, 2. L'époque de son apparition en Grèce n'est pas exactement connue, peut-être faut-il la placer vers 570 (étym. à priv. et βᾶρις, vaisseau).

Ābas (-antis), 1) fils de Métanire, fut changé en lézard par Cérès, dont il s'était moqué, lorsque, dans ses pérégrinations, elle vint dans la demeure de sa mère et but avec avidité pour étancher sa soif. (Ov. *Met.* 5, *Fab.* 7) — 2) douzième roi d'Argos, fils de Lyncée et d'Hypermnestre, petit-fils de Danaüs, et père d'Acrisius et de Prætus, aïeul de Persée (Pind. *Pyth.* 8, 55; Apd.). Quand il annonça à son père la mort de Danaüs, il reçut en récompense le bouclier de son grand-père, qui était consacré à Héra (Junon). Ce bouclier opérait divers prodiges et son seul aspect pouvait ramener à l'obéissance un peuple révolté (Paus. 2, 16; 10, 35). — 3) fils de Poseidon (Neptune) et d'Aréthuse, roi des Abantes, fondateur d'Abæ en Phocide (Eustath. *Il.* 2, 536).

Abdälönymus ou **Abdölönymus**, appelé aussi *Ballonymus*, personnage de race royale, réduit par la pauvreté à se faire jardinier; Alexandre le Grand, en récompense de sa droiture, le fit roi de Sidon (Curt. 4, 3, 19; 4, 21, 23, 26. Justin. 11, 10, 8).

Abdēra (-æ et -ōrum), Ἀβδηρα, ville de Thrace, près de l'embouchure du Nestus, qui la traversait. Elle fut colonisée par Timésius de Clazomènes vers 656 (Hdt. 1, 168), et une seconde fois par les habitants de Téos en Ionie, qui s'y établirent après la prise de leur propre ville par les Perses, 544 av. J.-C. Elle fut la patrie de Démocrite, de Protagoras, d'Anaxarque et autres personnages remarquables; mais ses habitants n'en passaient pas moins pour stupides, et c'était injurier quelqu'un que de l'appeler Abdéritain (Cic. *ad Att.* 4, 16; *N. D.* 1, 23, 63).



Médaille d'Abdère.

Ābella ou **Āvella** (-æ), Ἀβελλα, ville de Campanie, fondée par une colonie de Chalcis (Justin. 20, 1, 13), non loin de Nole,auj. Avella Vecchia; elle était célèbre par ses excellentes pommes, d'où l'épithète de *malifera*, que lui donne Virgile (*Æn.* 7, 740); par ses grenades et ses avelines (*nucis Avellanæ*, Plin. 15, 24; 16, 52).

Abeōna, divinité romaine invoquée par ceux qui partaient (*abeo*); celle qu'on invoquait au retour s'appelait *Adeona* (*adeo*), August. *De Civ. D.* 4, 21.

Abgārus, **Acbārus** ou **Augārus**, nom de plusieurs chefs d'Édesse, capitale du district de l'Osroène en Mésopotamie. Un de ces chefs est supposé par Eusèbe être l'auteur d'une lettre écrite à N.-S. Jésus-Christ, trouvée par lui dans une église à Édesse et qu'il traduisit du syriaque. Cette lettre est regardée comme apocryphe.

Ābia (-æ), ville de Messénie, sur le golfe de Messénie, ainsi nommée d'Abia, nourrice d'Hyllus, fils d'Hercule (Paus.). C'est l'Ἰβία d'Homère.

Ābīi, Ἀβιοί, peuple nomade de Scythie, placé par Ptolém. dans la *Scythia extra Imaum*; déjà mentionné par Hom. (*Il.* 13, 6), à côté des Galactophages et des Hippomolges, comme le plus juste de la terre. Ils envoyèrent des députés à Alexandre (Curt. 7, 6; Arr. 4, 1).

Ābīla (-ōrum), ville de Cœlé-Syrie, appelée plus tard *Claudiopolis* (Ptol. 5, 71, 2), et capitale de la tétrarchie d'Abilène (St Luc, III, 1). Elle fut donnée en présent par les Romains à Hérode Agrippa (Joseph. *Ant. Jud.* 7, 11, 4; 14, 7, 4; 15, 10, 1; 19, 5, 1).

Ābōrīgīnes (-um), en grec αὐτόχθονες, proprement les autochthones ou aborigènes, c.-à-d., en général, les premiers habitants d'un pays, par opposition à ceux qui sont venus plus tard s'y établir; particulièrement nom d'un peuple primitif du Latium, probabl. d'origine pélasgique, dans le territoire de *Reate*, au pied des Apennins; ils habitèrent d'abord des bourgs ouverts, puis des villes fermées de murs; et, descendant des montagnes, ils occupèrent la plus grande partie du pays entre le Tibre et le Liris, où ils fondèrent, comme Latins, une confédération particulière (Voyez Gœtting, *Rœm. Staats w.* 18).

Āborrhas, Ἀβόρρας, un des affluents de l'Euphrate, qui se réunit à ce fleuve à l'E. près d'Arcesium, en Mésopotamie (Strab. 16, 1); Xénophon l'appelle Ἀράξης.

Abtradātas, Ἀβραδάτας, roi de la Susiane, qui combattit avec les Assyriens contre Cyrus. Il périt dans la guerre de ce prince contre la Lydie (Xen. *Cyr.* 5, 1, 3; 6, 1, 46). Il est célèbre par sa femme Panthea, prise par les Perses, et qui, à sa mort, se tua de désespoir (Xen. *Cyr.* 7, 3, 2).

Absyrtus ou **Apsyrtus**, Ἀψυρτος, fils du roi de Colchide Ætès et frère de Médée. Quand celle-ci s'enfuit avec Jason, elle emmena Absyrte. Poursuivie par son père, elle tua son frère, mit son corps en pièces et en sema les débris sur sa route, pour arrêter Ætès,

occupé à recueillir les membres de son fils. Cette scène de meurtre eut lieu en Mœsie, à l'endroit qui fut *Tomi* (ainsi nommé de *τομή*, *τέμνω*, couper, Ovid. *Trist.* 3, 9, 30). Une tradition semblable s'applique aux *insulæ Absyrtides* sur la côte d'Illyrie (Apoll. Rh. 4, 338 et suiv. ; 460 et suiv.).

Ābus (ὁ Ἄβος), 1) montagne de la Grande Arménie,auj. Aba en Turcomanie (Strab.). — 2) rivière de la province romaine *Maxima Cæsariensis* dans la Bretagne,auj. Humber.

Abȳdus, Ἄβυδος, 1) v. d'Asie, sur le point le plus étroit de l'Hellespont,auj. Avido, connue d'Homère (*Il.* 2, 836), colonisée plus tard par des Milésiens, célèbre par le passage de l'armée des Perses sous Xerxès (Hdt. *Her.* 7, 34, 43 ; Thuc. 8, 61) : elle faisait face à Sestos. Le pont de bateaux construit par Xerxès sur l'Hellespont, en 480, commençait un peu plus haut qu'Abydos et touchait la rive européenne entre Sestos et Madytus. Attaquée par Philippe III de Macédoine, cette ville, après une résistance héroïque comme celle des Sagontins, fut pillée et cruellement traitée (Pol. 16, 15. Liv. 31, 17 sq.). Les mœurs de ses habitants étaient fort décriées. — 2) v. de la haute Égypte, à l'O. du Nil ; c'était déjà, du temps de Strabon, un village célèbre par le *Memnonium* et par un temple d'Osiris bâti à côté de son tombeau. Les ruines sont bien conservées. On y a trouvé une table généalogique contenant une liste des pharaons de la 18^e dynastie. Cette inscription est auj. en France.



Médaille d'Abydos.

Abȳla Mons ou **Columna**, Ἀβύλα στήλη, montagne de Mauritanie, auj. Jebel Zatout, c.-à-d. montagne des singes, près de Ceuta ; elle formait avec la montagne de Calpé en Espagne, auj. Gibraltar, ce qu'on a appelé les Colonnes

d'Hercule, *Columnæ Herculis* (Mela 2, 6. Strab. 17).

Acādēmīa et-īa, Ἀκαδημία, Ἀκαδημία, endroit situé au N.-O. et à 6 stades d'Athènes, sur les bords du Céphisse, et consacré dans l'origine au héros Académus, puis gymnase au milieu d'agréables plantations de platanes et d'oliviers, faites par Cimon (Paus. 1, 29, 30. Plut. *Cim.* 13 ; Hor. *Ep.* 2, 2, 45). On y trouvait un autel des Muses avec des statues de la main de Speusippe, des autels de l'Amour, d'Hercule, de Prométhée, un sanctuaire de Minerve, etc. C'est là qu'enseignèrent Platon et, après lui, ses disciples, nommés de là *Academici*. Lorsque Sylla assiégea Athènes, en 87, il en fit couper les arbres pour construire des machines de guerre (Plut. *Sull.* 10). Cicéron donna le nom d'Académie à sa villa de *Puteoli*, où il écrivit ses *Quæstiones academicæ* (Plin. 31, 2, 3) ; il avait aussi une Académie, probablement un portique, à sa villa de *Tusculum* (Cic. *ad Att.* 1, 4, 9, 11. *Tusc.* 2, 3).

Ācāmās (-antis), Ἀκάμας, 1) fils de Thésée et de Phèdre, accompagna Diomède à Troie pour réclamer Hélène ; plus tard il fut un des 9 héros renfermés dans les flancs du cheval de Troie (Virg. *Æ.* 2, 262). — 2) fils d'Anténor et de Téano, un des plus vaillants Troyens, tué par Mériion (Hom. *Il.* 2, 823 ; 16, 342). — 3) fils d'Eussorus, un des chefs thraces devant Troie, tué par Ajax, fils de Télamon (*Il.* 6, 7). Il était fameux par sa bravoure et sa vitesse (*Il.* 5, 462).

Ācanthus, ἡ Ἀκανθος, 1) v. de la *Chalcidique*, sur le golfe Strymonien (Hdt. 7, 116 ; 6 44), sur le canal creusé par Xerxès à travers l'Athos (Thuc. 4, 84), auj. Cheriassa ; fondée par les habitants d'Andros. — 2) v. d'Égypte avec un temple d'Osiris (Strab. 17) ; — v. d'Athamane ou de la *Molossis* (Épire), Steph. B.



Acanthe en Chalcidique.

Acarnan (-ānis), un des Épigones, fils d'Alcméon et de Callirrhoe, frère d'Amphotéris. Ils étaient fort jeunes quand leur père fut tué par Phégée ; mais, dès qu'ils furent grands, ils tuèrent le meurtrier, sa femme et ses deux fils ; puis ils passèrent en Épire, où Acarnan fonda l'État qui de son nom s'appela Acarnanie, Ovid. *Met.* 9, 413.

Acarnāniā (-æ), Ἀκαρνανία, contrée de la Grèce propre (*Græcia propria*), Liv. 33, 17 ; Hdt. 2, 10, appelée autrefois Κουρητίς, du nom des Curètes ses premiers habitants, mais, dans les temps plus anciens, comprise sous la dénomination commune d'Ἠπειροῦς (Hom. *Il.* 2, 635 ; *Od.* 24, 378) ; elle était bornée au S. et à l'O. par la mer Ionienne, au N. par le golfe d'Ambracie et l'Épire, à l'E. par l'Étolie, dont elle était séparée en général par le fl. Achéloüs. Elle fut habitée dans l'origine par les *Taphii*, les *Teleboæ*, les *Leleges* et les *Curetes*. Plus tard une colonie argienne, conduite, dit-on, par Alcméon ou par Acarnan, son fils, s'y établit (Justin. 28, 1). Le nom collectif d'*Acarnanes*, Ἀκαρνανεῖς, ne se trouve pas dans Homère, mais bien avant la guerre du Péloponnèse (Hdt. 7, 221). Dans le 7^e siècle av. J.-C. les Corinthiens fondèrent plusieurs villes sur la côte. Les Acarnaniens étaient un peuple grossier, vivant de piraterie et de brigandage, et ils restèrent toujours au-dessous du reste des Grecs pour la civilisation et la politesse des mœurs. Ils étaient excellents frondeurs et estimés pour leur fidélité et leur courage. Les différentes villes formaient une ligue qui tenait ses réunions à *Stratos*, et plus tard à *Thyrium* ou à *Leucas*.



Médaille d'Acarnanie.

Acastus, Ἀχαστος, fils de Pélias, roi d'Iolchos, prit part à la chasse du

sanglier de Calydon (Ov. *Met.* 8, 306 et à l'expédition des Argonautes (Apoll. Rh. 1, 224). Lorsque Pélias eut péri de la main de ses propres filles, trompées par Médée, Acaste ensevelit son père et célébra en son honneur de grands jeux funèbres, dans lesquels figura Pélée. Durant ces jeux, Hippolyté ou Astydanie, femme d'Acaste, s'éprit de Pélée. N'ayant pu réussir à le séduire, elle l'accusa auprès de son mari d'avoir voulu la déshonorer (Pind. *Nem.* 4, 54). Peu de temps après, comme Acaste et Pélée chassaient ensemble sur le mont Pélion, ce dernier, fatigué, s'endormit ; Acaste, profitant de son sommeil, lui enleva son épée et le laissa ainsi désarmé, exposé aux coups des Centaures. Mais, sauvé par Mercure, selon les uns, par le centaure Chiron, selon d'autres, il revint vers Acaste et le tua avec sa femme Astydanie.

Acbarus. Voy. *Abgarus*.

Acca Larentia (mieux que **LAURENTIA**), femme du berger Faustulus et nourrice de Romulus et de Rémus, Liv. 1, 4. Ov. *Fast.* 3, 55 (*nutrix romane gentis*). Elle eut 12 fils, avec lesquels elle faisait tous les ans une procession autour des campagnes, d'où leur nom de *fratres Arvales* (d'*arva*). Un d'entre eux étant mort, Romulus prit sa place et institua le collège sacerdotal des frères Arvales. Suivant une autre tradition, c'était une femme de mauvaise vie, du temps d'Ancus Martius, qui épousa un riche Étrusque nommé Tarutius ou Tarruntius et fit par testament le peuple romain son héritier. De là, les fêtes *Larentalia* ou *Larentinalia* (Gell. 6, 7), instituées en son honneur et qui se célébraient le 23 déc. par un sacrifice funèbre, qu'offrait le flamine de Mars (ou de Quirinus). Son culte était réuni à celui des Lares.

Accius ou **Attius** (-i), L., poète tragique romain, né en 170, av. J.-C., mort dans un âge très-avancé. Ses tragédies étaient en général imitées du grec. Il a cependant écrit des pièces romaines (*prætextatæ*), par ex. *Antenoridæ*, *Decius*, *Brutus*, tous sujets nationaux. Il connaissait à la fois la théorie et la pratique de l'art. On avait de lui une histoire de la poésie dramatique en plusieurs livres, intitulée : *Didascalica*, et un ouvrage

analogue : *Pragmatica*. A-t-il aussi écrit des *Parerga*, des *Annales*? C'est ce qui n'est pas prouvé.

Acco, chef des *Senones* en Gaule, excita (53 av. J.-C.) ses concitoyens à la révolte contre César, qui le fit mettre à mort.

Ace. Voy. *Ptolémaïs*.

Acerbas. Voy. *Dido*.

Acerræ (-*arum*), 1) v. de Campanie (auj. Acerra), sur le fl. Clanis, dont les débordements l'ont souvent ravagée (Sil. 8, 537; Virg. 2, 225). Annibal la détruisit, mais elle fut rebâtie dans la suite (Liv. 23, 17; 27, 3). Ses habitants, *Acerrani*. — 2) *Acerræ Vatriæ*, v. d'Ombrie, Plin. 3, 14, 19. — 3) v. des *Insurbres* dans la *Gallia Transpadana*, entre le Pô et les Alpes, sur l'*Addua*, à 7 M. R. du Pô;auj. Acere.

Acésines (-*æ*), Ἀχεσίνης (Ἀχεσίνος, Diod. Sic. 2, 37), 1) riv. de l'Inde dans laquelle se jetait l'Hydaspe, et qui elle-même se jetait dans l'Indus,auj. Chenaub (Arr. *Anab.* 5, 20, 13; Strab. 15). — 2) riv. de Sicile, Thuc. 4, 25.

Acesta. Voy. *Segesta*.

Acestes (-*æ*), Ἀχέστης, accueillit Énée hospitalièrement à son arrivée en Sicile et ensevelit Anchise sur l'Éryx. D'après une autre ancienne tradition, il eut pour mère une Troyenne, Egesta ou Segesta (Virg. *Æ.* 1, 550), que son père, pour qu'elle ne fût point sacrifiée au monstre marin envoyé par Neptune, avait fait partir pour la Sicile, où elle épousa le dieu fluvial Crimisis. Né de ce mariage, Acestes fonda une ville qu'il nomma Ségeste, du nom de sa mère (Virg. *Æ.* 5, 718). D'après une autre tradition, il alla au siège de Troie et revint en Sicile avec Énée.

Achæi (-*orum*), Ἀχαιοί, 1) peuple sur la côte N.-E. du Pont-Euxin, Ov. *ex Pont.* 4, 10, 27. — 2) peuple de la Phthiotide (Thessalie), Hdt. 7, 132; Liv. 32, 32, avec la v. d'Alos. — 3) une des principales races du peuple grec. Suivant la tradition, les Achéens descendaient d'*Achæus* (fils de Xuthus et de Créuse et petit-fils de Hellen). Ils habitaient originellement la Thessalie; de là ils passèrent dans le Péloponnèse qu'ils soumièrent tout entier à leur domination, à l'exception de l'Arcadie et du pays appelé plus tard Achaïe. Comme ils étaient, dans les

temps héroïques, la principale nation du Péloponnèse, Homère désigne souvent sous le nom d'Achéens l'ensemble des populations grecques. Lors de la conquête du Péloponnèse par les Héraclides et les Doriens, 80 ans après la guerre de Troie, beaucoup d'Achéens, sous la conduite de Tisamène, fils d'Oreste, abandonnèrent leur pays et prirent possession de la côte septentrionale du Péloponnèse, alors habitée par des Ioniens, qu'ils chassèrent de la contrée, appelée dans la suite Achaïe. Les Ioniens expulsés émigrèrent dans l'Attique et l'Asie Mineure. Les Achéens s'étaient établis dans 12 villes : *Pellene*, *Ægira*, *Ægæ*, *Bura*, *Helice*, *Ægium*, *Rhyppæ*, *Patræ*, *Pharæ*, *Olenus*, *Dyme* et *Tritæa*. Ces 12 cités formèrent une ligue pour leur défense mutuelle. Les Achéens eurent peu d'influence sur les affaires générales de la Grèce jusqu'au temps des successeurs d'Alexandre. En 281 av. J.-C., les Achéens, qui avaient été jusqu'alors soumis aux Macédoniens, résolurent de renouer leur ancienne ligue, afin de secouer le joug macédonien. Telle fut l'origine de la célèbre ligue Achéenne. Elle ne comprenait d'abord que quatre villes, *Dyme*, *Patræ*, *Tritæa*, et *Pharæ*; mais bientôt toutes les autres, à l'exception d'*Olenus* et d'*Helice*, entrèrent dans la confédération. Cette ligue toutefois n'acquit pas grande importance jusqu'à l'an 251 av. J.-C., où Aratus amena l'accession de Sicyone, sa ville natale. L'exemple de Sicyone fut suivi par Corinthe et plusieurs autres villes, et bientôt la ligue devint le premier pouvoir politique de la Grèce. Enfin les Achéens déclarèrent la guerre aux Romains, qui anéantirent la ligue et mirent fin par là à l'indépendance de la Grèce. Corinthe, la principale ville de la confédération, fut prise par le général romain Mummius (146 av. J.-C.) et toute la Grèce méridionale devint province romaine sous le nom d'Achaïe (Voy. Plut. *Philopæmen*, *Aratus*; Tite-Live, 27 et suiv.; Polyen.). — La constitution de la ligue était celle-ci : à la tête du gouvernement démocratique étaient placés deux stratèges (στρατηγοί, *prætores*) ou généraux; à partir de l'an 255 il n'y en eut plus qu'un seul. A ce pouvoir appartenait

la direction des affaires intérieures et étrangères; l'expédition des ordres fut confiée jusqu'en 255 à un *grammateus* (secrétaire ou greffier); en campagne, il y avait encore un *hipparchos* (*magister equitum*); le corps dirigeant était le sénat (*βουλή*) dont les membres étaient appelés démiurges (*δαμιουργοί*); Liv. 38, 30. Pol. 2, 9. Ils formaient avec ces fonctionnaires un collège de 12 membres. La ligue était une Union politique et nationale chargée de la direction et de la décision souveraine de toutes les affaires importantes de la communauté. Les assemblées avaient lieu deux fois par an, au printemps et à l'automne, à Ægium; tout citoyen âgé de 30 ans, et qui n'exerçait point une profession manuelle, pouvait y assister. La durée en était fixée à 3 jours.

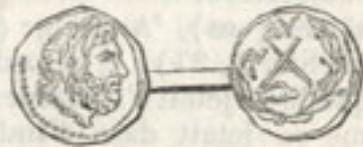
Achæmènes (-is), Ἀχαιμένης, 1) premier ancêtre de la famille des Achéménides, d'où sortit la maison royale de Perse qui monta sur le trône avec Cyrus (Hdt. 1, 125). Cette famille était fort riche, et sa richesse était devenue proverbiale en Orient (Hor. *Od.* 2, 12, 21). — 2) fils de Darius I^{er} et frère de Xerxès, sous le règne duquel il fut gouverneur de l'Égypte (Hdt. 7, 97); il fut défait et tué pendant la révolte des Égyptiens contre Artaxerxe I^{er} (Longuemain), sous Inarus, l'an 462 (Hdt. 7, 7).

Achæmênides ou **Achemenides**, compagnon d'Ulysse, qui l'abandonna en Sicile, au retour de Troie, lorsqu'il s'enfuit pour se dérober au cyclope Polyphème (Virg. *Æ.* 3, 613).

Achæus, 1) fils de Xuthus et de Créuse, voy. *Achæi*. — 2) A. d'Érétrie, poète tragique, était, selon Suidas, fils de Pythodoridas ou Pythodoras, et né Ol. 74. Jeune contemporain de Sophocle, dès l'Ol. 83, il était le rival d'Euripide. Il composa 24, 44 ou 64 drames. On estimait surtout ses drames satyriques (Diog. Laert. 2, 133). Athénée (X, p. 451 C.) porte un jugement sur son style. Il figurait, avec Eschyle, Sophocle, Euripide et Ion, dans le canon alexandrin des tragiques, bien qu'avec lui la tragédie touchât à la décadence. — 3) autre poète tragique de Syracuse, qui doit avoir écrit une dizaine de pièces. — 4) lieutenant du roi de Syrie Antiochus III,

contre lequel il se révolta, jusqu'à ce qu'il fut pris à Sardes et honteusement mis à mort, 214 av. J.-C. (Pol. 8, 17, 59.)

Achāia (-æ); Ἀχαιία, 1) côte septentrionale du Péloponnèse, nommée primitivement Αἰγιαλός, Αἰγιαλία (pays côtier ou littoral). Cette contrée était bornée au N. par le golfe de Corinthe et la mer Ionienne, au S. par l'Élide et l'Arcadie, à l'O. par la mer Ionienne, à l'E. par la Sicyonie. Sur ses habitants voy. *Achæi*. — 2) district de Thessalie, qui paraît avoir été le siège originaire des *Achæi*. — 3) province romaine qui comprenait le Péloponnèse et la Grèce septentrionale au S. de la Thessalie. Elle s'était formée à l'époque de la ligue Achéenne, 146 av. J.-C.



Achaïe.

Acharnæ (-arum), αἱ Ἀχαρναί, bourg et deme de l'Attique, appartenant à la tribu *Oeneis*, à 60 stades au N. d'Athènes; il possédait beaucoup de vignes et d'oliviers (Thuc. 2, 19). Les habitants, pour la plupart charbonniers, formaient une population rude et guerrière, comme on le voit dans la pièce d'Aristophane qui en porte le nom.

Achates (-æ), Ἀχάτης, compagnon d'Énée dans sa fuite de Troie. Sa fidélité est devenue proverbiale (*fidus Achates*), Virg. *Æ.* 1, 120, et passim. Ov. *Fast.* 3, 603. — C'est aussi le nom d'une rivière de Sicile, entre Camarina et Gela, dans laquelle fut trouvée pour la première fois la pierre qui porte son nom, l'agate (Plin. 37, 10, 54. Sil. 14, 229).

Achëlōiādes. Voy. *Achelous*.

Achëlōus (-i), Ἀχελῷος (autrefois *Thoas*, *Axenos*, *Thestios*), auj. Aspropotamo, le plus grand fl. de la Grèce, long de 130 M. (*Il.* 21, 194). Il sort du Pinde, coule d'un cours rapide avec de claires eaux vers le sud, formant la limite entre l'Étolie et l'Acarnanie, et va se jeter, après avoir traversé des plaines fertiles, dans la mer Ionienne. Son embouchure a été de tout temps exposée à

des changements considérables (Thuc. 2, 102) et l'objet de traditions merveilleuses, surtout à cause des îles Échinades situées en face (Ovid. *Met.* 8, 576). — Dans la Fable, il est fils de l'Océan et de Téthys (χρηίων, Hom., *Il.* 21, 194), le plus âgé des 3000 fleuves frères (Hés. *Theog.* 340). Il lutta avec Hercule pour Déjanire, fille du roi d'Étolie Œnée, sous une triple forme (Soph. *Trach.* 10 sq.), qu'il pouvait prendre comme dieu fluvial. vaincu dans un premier combat, il revint à la charge sous la forme d'un serpent (Ov. *Met.* 10, 8 sq.); puis, sous celle d'un taureau; une de ses cornes s'étant brisée, les Nymphes la recueillirent et, l'ayant remplie de fleurs et de fruits, elles en firent hommage à l'Abondance (Ov. *Met.* 9, 1 sq.). L'explication de ces mythes, qui ont trait à la fertilité des plaines baignées par les eaux du fleuve, au resserrement de son lit, et au dessèchement de ses rives, se trouve déjà dans Strabon 10, 2. C'était pour toute la Grèce un fleuve sacré et, dans les temps les plus reculés, on le trouve en grande vénération à cause du voisinage de l'oracle de Dodone, qui à chaque réponse ajoutait, dit-on, l'ordre de sacrifier à l'Achéloüs. Aussi était-il invoqué dans les sacrifices, dans les prières et les serments; et non-seulement il y avait, peut-être pour cette raison, des fleuves de même nom en Arcadie et en Thessalie, mais encore les poètes et les oracles employaient formellement son nom comme appellatif pour signifier l'eau en général et particulièrement l'eau fraîche et limpide (*Acheloia pocula*, Virg. *G.* 1, 9).

Achéron (-ontis), Ἀχέρων, nom de plusieurs fleuves: 1) fl. de Thesprotie (Épire), auj. Macropotamo, traverse le Ἀχερουσία λίμνη (marais Achérusien, auj. Tschuknida), disparaît sous terre et se jette dans la mer Ionienne (dans le γλυκὺς λιμὴν); ses eaux sont bourbeuses et amères comme celles de son affluent le Cocyte (Κωκυτός), Liv. 8, 24; Hdt. 8, 47. Ces deux cours d'eau sont célèbres comme fleuves de l'enfer, où l'Achéron est mis sur la même ligne que le Cocyte (gémissement) et le Pyriphlégeton (torrent de feu); son nom même est mystique (ὁ ἄχρα ῥέων, le fleuve qui roule

des douleurs), Virg. *Æ.* 6, 295; Hom. *Od.* 10, 513. Les ombres devaient errer sur ses eaux (voy. cette description dans le *Phédon* de Platon). Dès les temps les plus anciens, on rendait sur ses bords un culte aux morts et on y faisait des évocations (νεκρομαντεῖα, ψυχοπομπεῖα), Hdt. 5, 92; et Homère (*Od.* 11) paraît avoir emprunté à cet antique usage l'évocation qu'il fait faire à Ulysse et le nom même de l'Achéron. Personnifié, l'Achéron est fils de Gé (Γῆ, la Terre); dans les écrivains romains, il désigne souvent les profondeurs de l'enfer même (Virg. *Æ.* 7, 312; Nep. *Dion.* 10). — 2) affluent de l'Alphée en Élide, auj. Savuto. — 3) fl. du Bruttium, funeste au roi d'Épire Alexandre (Liv. 8, 24), auj. Lese.

Acherontia (æ), 1) v. d'Apulie, sur le sommet du mont Vultur. Horace l'appelle *celsæ nidum Acherontiae*, *Od.* 3, 4, 14. — 2) autre v. sur la riv. Achéron, chez les *Bruttii*.

Achērūsia (æ), Ἀχερουσία λίμνη, 1) voy. *Acheron*. — 2) lac entre *Cumæ* et *Misenum*, auj. Lago di Fusaro. — 3) gouffre près d'Hermioné, en Argolide, où Hercule amena Cerbère à la lumière. — 4) le même fait est raconté d'une langue de terre nommée Ἀχερουσία χερσόνησος près d'Héraclée en Bithynie. Xen. *Anab.* 5, 10, 2 (6, 2, 1). — 5) lac d'Égypte, près de Memphis, sur les bords duquel on amenait les morts pour les juger; là était le séjour des morts (Diod. *Sic.* 1, 96).

Achilles Tattius, auteur d'un roman intitulé : τὰ κατὰ Λευκίππην καὶ Κλιτοφῶντα, vivait probablement au milieu du 5^{me} siècle de notre ère; la meilleure édit. est celle de Fr. Jacobs, 1821.

Achilles (gén. -is, ēī, eī, ou ī; datif -ī; acc. -em, ea; abl. -ē ou ē), Ἀχιλλεύς, Ἀχιλλεύς, Achille, fils de Pélée, roi des Myrmidons en Phthie, et de la nymphe Thétis honorée dans ce pays, petit-fils d'Éaque (Πηλεΐδης, Πηλεΐάδης, Πηλείων, Αἰακίδης), héros principal de l'Iliade.

Tradition homérique. Achille, après avoir été, dans son enfance, sagement élevé par sa mère, fut confié à Phœnix, qui, fuyant la colère de son père Amyntor, avait trouvé à la cour de Pélée une

généreuse hospitalité. Il apprit de ce savant précepteur l'art de l'éloquence et celui de la guerre; et le centaure Chiron lui enseigna la médecine, *Il.* 9, 444; 11, 832. Dès sa plus tendre jeunesse, il avait été lié avec son ami et fidèle compagnon Patrocle. Celui-ci, ayant tué par mégarde un jeune enfant en jouant aux dés avec lui à Oponte (Opus) sa patrie, s'était enfui avec son père Menœtius, frère d'Éaque, auprès de Pélée, qui les avait accueillis amicalement, et il avait été élevé là avec Achille, *Il.* 23, 84. Le destin avait laissé à Achille le choix entre une longue mais inactive existence, et une vie courte, mais glorieuse; il choisit la dernière, *Il.* 9, 410; et, quand Nestor et Ulysse vinrent dans la Phthie et l'invitèrent à prendre part à l'expédition de Troie, il les suivit volontiers, *Il.* 11, 765. Accompagné de Patrocle et du vieux Phœnix, il partit pour Troie avec 50 vaisseaux, *Il.* 2, 681. Là, il fut, grâce à la protection de Junon (Héra) et de Minerve (Athéné), le puissant bouclier des Grecs (Achéens), et un héros irrésistible; il détruisit 12 villes par mer et 11 par terre. Mais, dans la 10^e année de la guerre, Agammemnon l'ayant outragé cruellement, en lui enlevant Briséis, sa captive chérie, fille de Brisès, prêtre à Lyrnessos (Hippodameia), il partit, plein de colère, et se retira avec les siens loin des combats, *Il.* 1, et ce ne fut que quand les Troyens eurent envahi le camp des Grecs, qu'il permit à Patrocle de combattre à la tête des Myrmidons, après lui avoir prêté son armure, sans toutefois déposer son ressentiment contre les Grecs, *Il.* 16, 97. Patrocle chasse les Troyens, mais il tombe sous les coups d'Hector. Le cadavre est sauvé, mais l'armure est perdue. Achille pleure la mort de son ami et promet de le venger d'une façon terrible sur Hector et les Troyens, *Il.* 18, 333. Il se réconcilie avec Agammemnon, et, revêtu d'une nouvelle et magnifique armure, que Vulcain (Hephæstos) lui a faite à la prière de Thétis (Bouclier d'Achille, *Il.* 18, 478-607), il marche, resplendissant comme le soleil, au combat (19, 364). Il taille en pièces les bataillons ennemis et en repousse les débris dans la ville. Hector seul ose l'attendre devant les murs. Trois fois Achille

le poursuit autour des remparts; enfin, au moment où il s'arrête, il le traverse de sa lance et le traîne attaché à son char jusqu'au camp, *Il.* 22. Alors seulement il ensevelit le corps de son ami, *Il.* 23. Quant à celui d'Hector, il veut le jeter en pâture aux oiseaux de proie et aux chiens; mais, le vieux Priam étant venu la nuit dans sa tente le supplier de lui rendre son fils, il se laisse enfin fléchir et met un frein à sa colère, *Il.* 24. Mais lui-même, avant que Troie fût prise, tombe sur le champ de bataille devant la porte Scée (gauche) frappé de la main de Paris et d'Apollon, *Il.* 19, 417; 22, 359.



Mort d'Achille (Baoul-Rochette, Mon. inéd. pl. 53).

Les Grecs et avec eux Thétis et les déesses de la mer gémirent sur sa mort; les Grecs ensevelirent sa dépouille avec celle de Patrocle et d'Antiloque sur le rivage de l'Hellespont sous un tombeau élevé, *Od.* 24, 36. Ulysse, dans sa descente aux enfers, y rencontre les âmes de ces trois amis réunis à celle d'Ajax le Télamonien, *Od.* 11, 467. Dans Homère, Achille est le plus grand et le plus généreux des héros réunis devant Troie; il les éclipe tous par sa beauté et sa bravoure; c'est une âme pleine d'élévation et de grandeur, un caractère ferme, inflexible, qui, avide de gloire et de belles actions, ne recule point devant une mort prématurée. Il est ami des chants et de la lyre; hospitalier, doux envers les malheureux, tendre pour sa mère, pour ses amis, pour la femme de son choix; pieux envers les dieux. Sans doute, il a ses faiblesses: il est excessif dans ses passions et ses sentiments; dans sa colère contre Hector et sa douleur pour la mort de Patrocle; mais, de ces terribles secousses, son âme sort toujours ennoblie.

Traditions postérieures à Homère. Thétis voulut rendre son fils immortel. Le jour elle assouplissait ses membres par des onctions d'ambrosie; la nuit elle le tenait sur le feu, afin de détruire toutes les parties mortelles de son corps. Mais un jour Pélée étant survenu et ayant voulu, dans sa frayeur, sauver son fils des flammes, l'opération fut interrompue; Thétis abandonna son époux et son fils et s'en retourna dans la mer. Ou bien Thétis baigna son fils dans le Styx, ce qui rendit tout son corps invulnérable, à l'exception du talon, par où elle l'avait tenu. (Homère ne dit rien de l'invulnérabilité d'Ach.) D'après les poèmes cypriaques, lorsque la guerre de Troie éclata, Calchas ayant prédit que cette ville ne pourrait être prise sans Achille, sa mère Thétis, prévoyant qu'il périrait sous ses murs, le tint caché à Scyros sous des vêtements féminins parmi les filles du roi Lycomède; mais Ulysse le découvrit par une ruse; il étala devant les jeunes filles toute sorte de parures de femme parmi lesquelles il plaça un bouclier et une épée; tout à coup retentit un cri de guerre et un bruit de combats; les jeunes filles s'enfuient, mais Achille saisit les armes pour courir à l'ennemi. Il fut ainsi reconnu et promit d'aller à Troie, Apollod. 3, 13, 8.



Achille saisissant les armes à Scyros
(Peinture trouvée à Pompéi).

— Relativement à la mort d'Achille, les traditions posthomériques se rattachent en partie au récit d'Homère; elles disent

qu'Apollon le frappa d'une flèche dans la bataille ou dirigea sur lui la flèche de Paris. Selon une autre tradition, Achille, sur le point d'épouser Polyxène, fille de Priam, et de passer aux Troyens, s'avance sans armes dans le temple d'Apollon à Thymbra et là est tué par Paris. Les Grecs, à leur retour de Troie, sacrifient Polyxène sur les côtes de Thrace, où l'ombre d'Achille leur apparut demandant la mort de la jeune fille comme expiation de la sienne (Eurip. *Hec.* au commenc.; *Ov. Met.* 13, 448). Achille fut honoré comme un demi-dieu dans différents lieux de la Grèce; il avait un temple à Élis, à Sparte, et une île située à l'embouchure de l'Ister, Leucé, lui était particulièrement consacrée. Là, disait-on, il vivait, avec d'autres demi-dieux et déesses, au sein de la félicité, ce qui fit considérer cette île comme un second Elysium. — Achille est représenté dans les œuvres d'art semblable à Mars, avec une chevelure comme une crinière, le cou grêle et roide, et des formes pleines de noblesse et de force.

Àchillēum (-i), Ἀχιλλεῖον, petite v., près du cap Sigée dans la Troade (Hdt. 5, 94), où l'on suppose qu'Achille fut enterré (Strab.).

Àchillīdes (-æ), nom patronymique de Pyrrhus, fils d'Achille.

Àchīvi, forme souvent employée par les écrivains latins, au lieu d'*Achæi*, pour désigner toute la nation grecque.

Achradina. Voy. *Syracusæ*.

Àcīdālīa (-æ), surnom de Vénus, ainsi nommée de la fontaine Acidalie (*Fons Acidalius*) où elle avait coutume de se baigner avec les Grâces.

Acilius Glabrio. Voy. *Glabrio*.

Acinipo (Ἀκινίπο, auj. Ronda la Vieja), v. de l'Hispana Bætica, sur une



Médaille d'Acinipo.

haute montagne. Ptolémée l'appelle v. des

Celtici. Sa position est marquée par les ruines d'un aqueduc et d'un théâtre, au milieu desquelles on a trouvé quantité de médailles portant le nom de la ville (Flores, *Esp. Sagr.* vol. 9, p. 16-60. Eckhel, vol. 1, p. 14).

Acis (-is ou -idis), fils de Faune et de Symætis, aimé de la nymphe Galatée et écrasé, par jalousie, sous un rocher par le cyclope Polyphème. Son sang, qui ruisselait sous le rocher, fut changé par la nymphe en la rivière *Acis* ou *Acinius* qui coule au pied de l'Etna, *Ov.* 13, 750 sq.

Acmōnīa (-æ), Ἀκμονία, v. de la grande Phrygie, mentionnée par Cicéron (*Pro Flacc.* 15), sur la route de Dorylaeum à Philadelphia; elle appartenait, sous les Romains, au Conventus juridicus d'Apamée.



Acmonia dans la grande Phrygie.

Acmōnīdēs (-æ), un des trois cyclopes dans Ovide, le même que Pyracmon dans Virgile et qu'Argès dans d'autres récits.

Acœtēs (-æ), Ἀκοίτης, 1) pilote qui fut sauvé par Bacchus, quand tout l'équipage périt, parce que seul il avait pris la défense du dieu, que ses compagnons avaient enlevé sans le connaître, et pendant son sommeil, dans l'île de Naxos, *Ov. Met.* 3, 582-630. — 2) écuyer d'Évandre, plus tard compagnon d'armes de Pallas, fils d'Évandre, *Virg. Æn.* 11, 30.

Acontius, Ἀκόντιος, beau jeune homme de l'île de Céos. Étant venu à Délos à l'occasion de la fête de Diane, il s'éprit de Cydippe, fille d'un noble Athénien, et, pour obtenir sa main, il usa d'un stratagème. Persuadé que tout serment prononcé dans le temple de Diane devait être gardé, il écrivit sur une pomme les mots suivants : « Je jure par le sanctuaire de Diane de me marier avec Acontius, » puis il jeta cette pomme aux pieds de la jeune fille, assise dans le temple; la nourrice la ramassa et la

présenta à celle-ci qui lut à haute voix l'inscription, puis jeta la pomme; mais la déesse avait entendu le serment; et, chaque fois que Cydippe fut sur le point de se marier à une autre, elle lui envoya une maladie. Le père, ayant consulté l'oracle de Delphes, apprit et la cause et le remède de ces mystérieuses maladies; et il donna Cydippe à Acontius, *Ov. Her.* 20, 21. — La source de ce récit est dans un poème perdu de Callimaque, intitulé « Cydippe. » La même histoire se trouve aussi reproduite sous d'autres noms.

Acræ (æ) et **Acræ** (-ārum); parmi les nombreuses villes et caps de ce nom, les plus remarquables sont : 1) *Acræ Leuce*, dans l'*Hispania Tarraconensis*, fondée par Hamilcar Barkas, *Diod. Sic.* 25, 2; — 2) v. sur le Bosphore Cimmérien. — 3) *Acræ* en Étolie, *Polyb.* 5, 13, 8. — 4) *Acræ* (Palazzuolo), v. de Sicile, sur l'*Anapus*, colonie de Syracuse, *Thuc.* 6, 5. — 5) colline à Jérusalem, sur laquelle Antiochus Épiphane bâtit un fort.

Acræphia (-æ), **Acræphia** (-ārum), **Acræphium** (-i), v. de Béotie sur le lac Copais.

Acragas (-antis). Voy. *Agrigentum*.

Acrisīōnē (-es), nom patronymique de Danaé, fille d'Acrisius, *Hom. Il.* 14, 319. Persée, petit-fils d'Acrisius, était, pour la même raison, appelé *Acrisiades*.

Acrisīus (-i), fils d'Abas, roi d'Argos, petit-fils de Lyncée et arrière-petit-fils de Danaüs. Un oracle avait déclaré que Danaé, fille d'Acrisius, donnerait le jour à un fils qui tuerait son aïeul. Acrisius effrayé enferma sa fille dans un lieu souterrain ou dans une tour d'airain. Mais Jupiter y pénétra sous la forme d'une pluie d'or et rendit Danaé mère d'un fils qu'elle nomma Persée. Acrisius fit exposer la mère et l'enfant sur la mer dans un coffre fermé; mais le coffre vogua vers l'île de *Sérifus*, où tous les deux furent recueillis par Dictys, et l'oracle put s'accomplir. Voy. Persée (*Perseus*). *Apollod.* 2, 2 et 4. *Hygin.*

Acrocēraunīa (-ōrum), τὰ Ἀκροκεραύνια, promontoire formant la partie la plus occidentale des *Ceraunii montes*, sur la mer Adriatique,auj. Linguetta. Ces monts Cérauniens, τὰ

κεραύνια ὄρη, nommés auj. en général Kimara, à cause des orages fréquents qui s'y amoncellent, s'étendent entre l'Épire et l'Illyrie. Les côtes de ces parages sont dangereuses pour la navigation. Hor. *Od.* 1, 3, 20, dit d'eux : *infames scopulos Acroceraunia*. Voy. CERAUNII.

Acrōcōrinthus. Voy. *Corinthus*.

Acron, Helenius, grammairien romain, probabl. du 5^me siècle ap. J.-C., a écrit des notes sur Horace, dont une partie subsistent, et aussi, d'après quelques critiques, les scolies que nous avons sur Perse.

Acrōpōlis. Voy. *Athenæ*.

Acrōpōlita, Georgius (Γεώργιος Ἀκροπολίτης), écrivain byzantin, né à Constantinople, en 1220, mort en 1282 de notre ère, a écrit plusieurs ouvrages qui nous sont parvenus. Le plus important est une histoire de l'empire byzantin, depuis la prise de Constantinople par les Latins en 1204 jusqu'à l'an 1261, quand Michel Paléologue délivra la ville du joug de l'étranger.

Acrōthōum (-i) ou Acrōthōi (-ōrum), Ἀκρόθωον, Hdt. 7, 22; Ἀκρόθωοι Thuc. 4, 109; Strab.; petite ville située à la pointe du mont Athos; s'appela plus tard Uranopolis. Dans Steph. οἱ Ἀκρόθωνοι.

Actæon (-ōnis), Ἀκταίων, Actéon, fils d'Aristée et d'Autonoé, célèbre héros thébain et chasseur formé par Chi-



Actéon (Musée Britannique).

ron. Dans une chasse sur le Cithéron, il fut changé en cerf par Diane et mis en pièces par ses 50 chiens. Diane lui en voulait de l'avoir surprise au bain ou de s'être vanté de la surpasser comme chasseur, Ov. *Met.* 3, 131-252. On montrait bien longtemps après, entre Mégare et Platées, le rocher d'Actéon, d'où il avait vu la déesse, et la source d'Actéon, où celle-ci se baignait, Paus. 9, 2, 3.

Actē (-es), Ἀκτῆ, 1) ancien nom de l'Attique. — 2) côte orientale du Péloponnèse entre Trœzène et Épidaure. — 3) littoral de la Magnésie en Thessalie. — 4) la péninsule où se trouve le mont Athos entre les golfes Singitique et Strymonien, Thuc. 4, 109. — 5) καλή Ἀκτῆ, Hdt. 6, 22, sur la côte N. de la Sicile.

Actium (-i), Ἀκτιον, auj. la Punta, promontoire à l'entrée du golfe Ambracique, avec un célèbre temple d'Apollon. Après sa victoire sur Antoine (2 sept. 31 av. J.-C.) Auguste orna et agrandit ce temple, autour duquel s'élevèrent des constructions qui offrirent bientôt l'aspect d'une ville; sur la côte opposée il bâtit Nicopolis, en commémoration de sa victoire; et, par son ordre, tous les 3 ans, on célébrait à Actium des jeux, τὰ Ἀκτια; c'étaient des courses de chevaux, des joutes sur mer, en l'honneur d'Apollon (Suet. *lib.* 6).

Actius. Voy. *Athius*.

Actor (-ōris), 1) fils de Deion et de Diomédé, père de Menœtius, et grand-père de Patrocle, Pind. *Ol.* 9, 106. Apollod. 1, 9, 1. — 2) compagnon d'Énée, dont Turnus fut tout fier d'avoir conquis la lance, Virg. *Æ.* 9, 500. Cette histoire semble avoir donné lieu au proverbe : *Actoris spoliū*, pour signifier de « pauvres dépouilles. » (Juven. 1, 2, 100.)

Actōridēs (-æ), nom patronymique des descendants d'Actor, tels que Patrocle, Érithus, Eurytus, et Cteatus.

Addua (-æ), riv. de la Gaule Cisalpine (auj. Adda), prenait sa source dans les Alpes Rhétiennes, traversait le lac Larius (Lago di Como) et se jetait dans le Pô à environ 8 milles de Crémone.

Adherbal (-ālis), nom de plusieurs généraux carthaginois en guerre contre Rome. 1) un Adherbal battit à Drepanum (249 av. J.-C.) la flotte romaine commandée par Appius Claudius Pulcher (Pol. 1, 49 sq.). — 2) fils de Micipsa, roi de Numidie; voy. JUGURTHA et Sall. Jug. 14, 25 et suiv.

Ādiābēnē (-ēs), Ἀδιαθένη, contrée de l'Assyrie, à l'E. du Tigre, entre les fl. Lycus (appelé Zabatus dans l'Anabase de Xén.) et Caprus, qui tous deux sont des affluents du Tigre (Plin.; Mela; Ammian.).

Admētus, Ἀδμητος, Admète, 1) roi de Phères en Thessalie, fils de Phères, père d'Eumélus qui combattit devant Troie; il prit part à la chasse de Calydon et à l'expédition des Argonautes. Il était le favori d'Apollon qui, pendant 9 ans, avait gardé ses troupeaux, Il. 2, 763. Ce dieu obtint pour lui des Parques (Μοῖραι) la faveur d'être affranchi de la mort, à la condition que son père, sa mère ou sa femme mourrait à sa place. Sa femme Alcestis, fille de Pélias, dont il avait obtenu la main par le secours d'Apollon, consentit seule à ce sacrifice (Il. 2, 715), mais Proserpine la renvoya au jour où Hercule l'arracha aux enfers et la ramena à son époux (Apollod. 1, 9, 15. Eurip. Alcestis). — 2) roi des Molosses, chez qui Thémistocle chercha un asile, lorsqu'il fut poursuivi comme complice de la trahison de Pausanias (Nep. Them.).



Hercule et Alcestis (tiré d'un bas-relief de Florence).

Adōnis (-is ou īdis), Ἀδωνις-ιδος, Ἀδων, fils de Phœnix et d'Alphesibœa, fille d'Agénor, ou de Cinyras, roi de Paphos dans l'île de Chypre, ou, selon

Panyasis, du roi assyrien Theias et de Myrrha (ou Smyrna) qui fut changée en myrrhe. C'était un beau jeune homme, aimé d'Aphrodité (Vénus), qui l'avait confié, enfant et enfermé dans un coffre, à Perséphoné (Proserpine). Mais Perséphoné, éprise de ce même enfant, refusa de le rendre. Jupiter alors décida qu'Adonis passerait un tiers de l'année aux enfers avec Proserpine, un tiers dans le monde supérieur auprès de Vénus, et choisirait lui-même le lieu de son séjour pour le troisième tiers. Adonis opta pour la société de Vénus. Devenu grand, il fut tué à la chasse par un sanglier et pleuré par Vénus (Ovid. Met. 10, 298-739). — Le mythe d'Adonis est originaire de Syrie; il passa en Égypte, puis à Chypre et de là en Grèce, où il subit plus tard des modifications et des embellissements considérables. Dans la pensée des Asiatiques, Adonis est le symbole de la vie de la nature, qui se réveille au printemps et se rendort en automne. La fête instituée en son honneur (τὰ Ἀδωνια), les Adonies, se célébrait, dans une grande partie de l'Asie et en Égypte, particulièrement du temps des Ptolémées à Alexandrie, avec une grande magnificence, en Grèce et même à Rome; en Orient, au solstice d'été; en Occident, pendant l'équinoxe du printemps. Elle durait 2 jours; le premier, on pleurait la disparition (ἀφανισμός) d'Adonis; le second, on célébrait avec des transports de joie sa réapparition (εὐρησις). L'empressement des femmes était surtout remarquable. Elles exposaient ou portaient processionnellement l'image d'Adonis avec celle d'Aphrodité, et chantaient



Mort d'Adonis (peinture trouvée à Pompéi).

des hymnes adoniques. On exposait aussi des pots garnis de plantes qui germent vite et se fanent de même (*Adonidis horti*, Ἀδώνιδος κήποι), symbole de la mort prématurée d'Adonis. C'est au second jour de la fête que se rapporte la belle idylle de Théocrite (Ἀδωνιάζουσαι) (*Id.* 15); celle de Bion (Ἐπιτάφιος Ἀδώνιδος) (*Id.* 1) a trait au premier. Vénus, à cause de sa passion pour Adonis, était surnommée Ἀδωναία, Ἀδωνιάς. — 2) petite rivière de Phénicie, près de Byblos, aujourd. Ibrahim Pascha (Strab.).

Adramyttium ou -**ēum**, Ἀδραμύττιον, Ἀδραμύτειον, v. de Mysie, près du golfe de même nom et sur le fl. *Cai-cus*, en face de l'île de Lesbos; colonie des Athéniens selon les uns, des Lydiens selon les autres (Hdt. 7, 42; Liv. 37, 19).

Adrāna (-æ), adj. Eder, riv. de Germanie, se jette dans la Fulda, près de Cassel (Tac. *A.* 1, 56).

Adrānum (**Hadrānum**, Sil. 14, 251), Ἀδρανός et ὄν, Diod. S. 14, 37; 16, 68, v. de Sicile, adj. Aderno, au pied de l'Etna, bâtie par Denys; on y adorait le dieu Adranus (Plut. *Timol.* 12, 14). Le culte de ce dieu paraît avoir été bachique; car dans son temple on gardait mille chiens qui, la nuit, servaient de guides aux gens ivres (Ælian. *H. A.* 11, 20).



Adranum en Sicile

Adranus. Voy. *Adranum*

Adrastia (-æ), Ἀδράστειζ, 1) surnom de la Phrygienne Rhea Cybele, à qui Adraste, fils de Mèrops (Hom. *Il.* 2, 828; 16, 694) et roi de l'Adrastia, sur le fl. *Æsepus*, avait élevé un sanctuaire. Plus tard, elle fut confondue avec Némésis. Son nom signifie proprement « l'Inévitable » (ἀ, διδράσχω). — 2) Nymphe de Crète, fille de Melis-

seus, qui fut chargée par Rhea du soin de diriger l'enfance de Jupiter dans la grotte Dictéenne. Elle paraît avoir été la même primitivement que la Rhea Adrastia, honorée dans le voisinage de l'Ida troyen.

Adrastus, Ἀδραστός, 1) fils de Talaüs, roi d'Argos. Chassé de sa patrie par Amphiaraüs, il s'enfuit auprès de Polybe, roi de Sicyone, à qui il succéda sur le trône de Sicyone, et institua les jeux Néméens. Dans la suite il se réconcilia avec Amphiaraüs et retourna dans son royaume d'Argos. Il maria ses deux sœurs Déipyle et Argia, la première à Tydée, de Calydon, et la seconde à Polynice de Thèbes, tous deux fugitifs de leur pays natal. Il résolut alors de rétablir Polynice sur le trône thébain d'où l'avait chassé son frère Étéocle, malgré la prédiction d'Amphiaraüs qui annonçait la mort de tous ceux qui s'engageraient dans une guerre, à l'exception d'Adraste. Alors éclata la fameuse guerre des « Sept devant Thèbes, » dans laquelle Adraste fut accompagné de 6 autres héros : Polynice, Tydée, Amphiaraüs, Capanée, Hippomèdon et Parthénopée. Cette expédition finit comme l'avait prédit Amphiaraüs; Adraste seul fut sauvé, grâce à la vitesse de son coursier Arion, présent d'Hercule (*Il.* 23, 34, 6). 10 ans après, Adraste persuada aux six fils des héros morts de faire une nouvelle attaque contre Thèbes, et cette fois Amphiaraüs promit le succès. Cette guerre est connue sous le nom de Guerre des Épigones ou descendants. Thèbes fut prise et rasée. Le seul guerrier argien qui périt fut Égialée, fils d'Adraste; Adraste, pendant son retour à Argos, mourut de douleur à Mégare et fut enterré dans cette ville. Les légendes sur Adraste et les deux guerres contre Thèbes ont fourni une ample matière à la poésie épique et tragique des Grecs. (Eschyle : *les Sept devant Thèbes*; Euripide : *les Phéniciennes* et *les Supplian-tes*; Stace : *Thébaïde*); Cf. Apollod. 3, 6; 7, 2. A Mégare, à Athènes et à Sicyone, il était honoré comme un demi-dieu, Apollod. 3, 7; 2, 4. — 2) fils du roi de Phrygie Gordius, tua son frère par mégarde et s'enfuit auprès de Crésus,

qui le reçut avec bonté. Ayant encore eu le malheur de tuer accidentellement dans une chasse le fils de Crésus, Atys, dans son désespoir il se donna la mort sur son tombeau, Hdt. 1, 35-45.

Adria, Hadria et (-æ) Ἀδρία, 1) v. de la Gaule Cisalpine, entre les embouchures du Pô et de l'Atthesis (Adige); Liv. 5, 33; elle a donné son nom à la mer Adriatique, Hor. *Od.* 3, 3, 5. ὁ Ἀδριακός, Hdt. 4, 33; 5, 9; *Mare Adriaticum*, Liv. 5, 33. C'était dans l'origine une puissante cité étrusque. — 2) v. du Picenum en Italie, et plus tard colonie romaine,auj. Atri, patrie de l'empereur Adrien, Plin. 3, 13, 18.



Adria dans le Picenum.

Adria (-æ) ou **Mare Adriaticum**, et aussi *Mare Superum*, ainsi nommée de la v. d'Adria (voy. l'art. préc.), était, dans sa signification la plus étendue, la mer située entre l'Italie à l'O., l'*Illyricum*, l'Épire et la Grèce à l'E. Chez les Grecs le nom ὁ Ἀδριακός ne s'appliquait qu'à la partie N.; la partie S. s'appelait *Ionium Mare*. Cette mer est très-orageuse, Hor. *Od.* 3, 3, 5.

Adriānus. Voy. *Hadrianus*.

Adrūmētum ou **Hadrūmētum** (Ἀδρούμη, Strab.; ὁ Ἀδρούμης, Polyb.; Ἀδρούμητον, Dio Cass.; ὁ Ἀδρούμητος, Plut.), auj. Susa, v. bâtie par les Phéniciens, plus tard carthaginoise, et sous la domination romaine, capitale du *Byzacium* dans l'Afrique propre; colonie florissante sous Trajan.

Aduatūca (-æ), castellum des Éburones en Gaule, fut probabl. plus tard, l'*Aduatuca Tongrorum* (Tongres), Cæs. *B. G.* 6. 32.

Adūātūci ou **Adūātīci**, peuple puissant de la Gaule Belgique, compris plus tard sous la dénomination commune de *Tongri*, habitait le pays où sont auj. Liège et Namur, sur la rive gauche de la

Meuse; très-belliqueux contre les Romains (Cæs. *B. G.* 2, 4, 16, 29, 5, 38, 26, 6, 2). D'après César ils appartiennent à la race des Cimbres et des Teutons. Leur capitale était (*ib.* 2, 29) peut-être la v. actuelle de Tongres dans le pays de Liège.

Adūla (-æ). *Mont. Voy. Alpes.*

Adūle (-es ou **Adūlis** (-is)), v. maritime d'Éthiopie, sur une baie de la mer Rouge, appelée *Adulitanus sinus*. Elle tomba au pouvoir des *Auxumitæ*, dont elle devint le principal marché. On y a trouvé le *Monumentum Adulitanum*, inscription grecque où sont relatées les conquêtes de Ptolémée II Évergète en Asie et en Thrace.

Adyrmāchidæ (Ἀδυρμαχίδαι), peuple de Libye, qui paraît avoir possédé autrefois toute la côte d'Afrique depuis l'embouchure Canopique du Nil jusqu'au *Catabathmus Major*, mais qui fut plus tard refoulé dans l'intérieur. Hdt., 4, 168, décrit leurs mœurs.

Æa (-æ), Ἄια (= Γαία, γῆ), presqu'île dans la Colchide, autour de laquelle coule le Phas, et vers laquelle les Argonautes se dirigèrent (Plin.). C'était primitivement une chasseresse, que les dieux métamorphosèrent en une presqu'île pour la soustraire aux poursuites du dieu fluvial Phasis (Val. Fl.).

Æacides (-æ), Ἀιακίδης, nom patronymique des descendants d'Éaque, tels que Pélée, Télamon et Phocus, ses fils; Achille, fils de Pélée; Pyrrhus ou Néoptolème, fils d'Achille, et arrière-petit-fils d'Éaque, et Pyrrhus, roi d'Épire, qui prétendait descendre d'Achille.

Æacus, Ἀιακός; Éaque, fils de Jupiter et d'Ægina, fille du dieu fluvial Alopus, naquit dans l'île qui, du nom de sa mère, fut appelée Égine (Ægina, Ἄγινα). Des traditions racontent qu'à la naissance d'Éaque, cette île n'était pas encore habitée et que Jupiter changea les fourmis qui s'y trouvaient en hommes et en femmes, sur lesquels régna Éaque après les avoir nommés Myrmidons (de μύρμηξ, fourmi). Ce prince fut renommé dans toute la Grèce pour sa justice et sa piété, et après sa mort il devint un des trois juges des enfers.

Ææa (-æ), Ἀϊαίη; surnom de Circé,

sœur d'Ætès; elle avait, croyait-on, habité une petite île de même nom sur la côte d'Italie, qui plus tard fut jointe au continent et forma le promontoire *Circeii*. De là le nom de *Æææ Artes* ou *Æææ carmina* donné aux arts magiques. Télégone, fils de Circé, et fondateur de Tusculum, est aussi appelé Ææus.

Æas (-antis). Voy. *Aous*.

Æcūlānum ou **Æclānum**, v. des Hirpini dans le Samnium, à quelques milles au S. de Beneventum.

Ædon (-ōnis). Il y a sur Aëdon deux traditions différentes, mais qui au fond ont grande analogie. D'après la première, elle était fille de Pandarée (Hom. *Od.* 19, 518 sq.), femme du roi thébain Zéthus, de qui elle eut Itylus (Appollod. 3, 5, 5). Jalouse de la fécondité de Niobé, femme d'Amphion, qui avait eu six fils et six filles, elle résolut de tuer l'ainé de ces fils, mais, par mégarde, elle tua son propre fils Itylus. Jupiter la changea en un rossignol (Homère ne connaît pas encore cette métamorphose), qui gémit sans cesse sur la perte de son fils (Æschyl. *Agam.* 1142; Soph. *Elect.* 144 sq.; chez tous les deux ce fils est nommé Itys). — D'après la seconde tradition, vraisembl. moins ancienne, Aëdon était femme de l'artiste Polytechnos de Colophon en Lydie, avec lequel elle vécut dans un bonheur si parfait que, dans sa folle présomption, elle prétendit surpasser en félicité conjugale Jupiter et Junon. Celle-ci lui envoya Éris (la discorde) qui suscita entre eux une rivalité de travail; l'époux sculptait un siège, l'épouse tissait une étoffe; Aëdon l'emporta. Une esclave devait être le prix de la victoire. Polytechnos lui amena comme esclave Chélidon sa sœur, qu'elle ne connaissait point, et qu'il avait séduite en chemin. Celle-ci se plaint de son malheur aux flots et est entendue de sa sœur. Toutes deux alors, pour se venger, immolent Ityle et servent ses chairs sur la table de son père. Instruit de ce forfait, Polytechnos furieux poursuit les deux sœurs jusque dans la maison paternelle; mais Jupiter, par pitié, métamorphose toute la famille: Pandarée en aigle de mer; Polytechnos en pie; Aëdon en rossignol, et Chélidon en hirondelle. (Voy. *Philomela* et *Procne*).

Ædui ou **Hedui**, les Éduens, peuple celtique de la Gaule (Cæs. B. G. 1, 10), entre la Loire et la Saône; ce fut le premier peuple gaulois qui fit alliance avec les Romains, et, avant César, ils avaient déjà reçu les noms honorifiques de frères et d'alliés (*ib.* 1, 31; 6, 12; Cic. *ad fam.* 7, 10). Le chef de leur communauté, nommé vergobret, était choisi par les prêtres, et son pouvoir était limité par un sénat (Cæs. B. G. 1, 16; 7, 33). Leur capitale était *Bibracte*. César les traita avec beaucoup d'égards. Quand Arioviste eut affaibli leur considération, il la rétablit; lorsque Vercingétorix les sollicita à la révolte (*ib.* 7, 32, 54, 63), il le fit prisonnier et épargna le peuple (*ib.* 7, 89).

Æētēs ou **Æēta (-æ)**, Αἰήτης, fils de Helios (le Soleil) et de *Perseis* (*Persa*, Hygin), père de Médée et d'Absyrte. Il régnait dans la Colchide quand Phrixus y porta la Toison d'or que les Argonautes vinrent enlever sous la conduite de Jason. Voy. *Phrixus*, *Absyrte*, *Argonautes*, *Jason*, *Médée*.

Æētīs (-īdis), **Æētiās (-ādis)**, **Æētīnē (-es)**, nom patronymique de Médée, fille d'Ætès.

Ægæ ou **Ægææ (-ārum)**, Αἴγαι, Αἴγαια, 1) Égée, v. d'Achaïe sur le fl. Crathis, avec un célèbre temple de Poseidon (Neptune), une des 12 villes achéennes; abandonnée déjà du temps de Strabon (Hom. *Il.* 8, 203; Hdt. 1, 145. — 2) v. d'Émathie en Macédoine, appelée aussi *Edessa*, ancienne résidence et lieu de sépulture des rois de Macédoine (Diod. Sic. 16, 3, Arr. 1, 11, 1); appelée aussi Αἴγῆ, Hdt. 7, 123. — 3) v. d'Eubée, avec un célèbre temple de Neptune (Strab. 8, 385), appelé de là *Ægæus*. — 4) petite île rocheuse entre Chios et Ténos, dont l'accès était dangereux, Hom. *Od.* 5, 381 et *Il.* 13, 21. — 5) v. éolienne de l'Asie Mineure (Hdt. 1, 149), détruite par un tremblement de terre, Tac. *A.* 2, 47. — 6) v. de Cilicie, place maritime importante du temps des Romains,auj. Aiascala.

Ægæon (-ōnis), fils d'Uranus (le Ciel) et de Gæa (la Terre). Ægæon et ses frères Gyes (ou Gyges) et Cottus sont connus sous le nom d'*Uranides*, et re-

présentés comme d'énormes monstres à 100 bras et 50 têtes. La plupart des écrivains mentionnent le troisième Uranide sous le nom de Briarée au lieu d'Ægæon, différence que nous explique Homère, disant (*Il.* 1, 405) qu'il était appelé Briarée par les dieux, Ægæon par les hommes. Suivant la plus ancienne tradition Ægæon et ses frères triomphèrent des Titans, révoltés contre le ciel, et assurèrent la victoire de Jupiter, qui précipita les Titans dans le Tartare et chargea Ægæon et ses frères de les garder (*Hesiod. Theog.* 147, 617, 734). D'autres légendes mettent Ægæon au nombre des géants qui attaquèrent l'Olympe; et plusieurs auteurs le représentent comme un dieu marin vivant dans la mer Égée.

Ægæum Mare, liv. 36, 43; *Cic. de imper. Pomp.* 18; *Ægæum* (*Hor. Od.* 2, 16, 2), Αἰγαῖον Πέλαγος (*Hdt.* 4, 85 et pass.), la mer Égée; c.-à-d., dans le sens le plus général, toute la mer qui s'étend entre la Grèce et l'Asie Mineure, et, dans le sens restreint, la partie située entre l'Attique, l'Eubée, la Thessalie, la Macédoine, l'Ionie et la Carie, et qu'on nomme auj. l'Archipel. Des diverses étymologies proposées (à savoir; Égée, Αἰγέως, qui s'y précipita; Ægæa, reine des Amazones, qui y périt; Ægæon, dieu marin), la plus probable est celle d'αἰέσω, bondir, αἰγίς, tempête, qui rappelle la nature de cette mer.

Ægālōs, ὁ Αἰγάλεως (*Hdt.* 8, 90), τὸ Αἰγάλεων ὄρος (*Thuc.* 2, 19), montagne de l'Attique, en face de Salamine, d'où Xerxès vit la défaite de sa flotte (av. J.-C. 480).

Ægātes (-um), αἱ Αἰγοῦσαι, *Polyb.* 1, 44, îles des Chèvres, trois îles situées sur la côte O. de la Sicile, entre Drepanum et Lilybæum, près desquelles les Romains gagnèrent sur les Carthaginois une bataille navale qui mit fin à la première guerre punique (av. J.-C. 241, *Polyb.* 1, 60 sq.; *Flor.* 2, 2). Ces îles étaient *Ægusa* ou *Capraria*, *Phorbantia* et *Hiera*.

Ægēria ou **Ægēria (-æ)**, Αἰγερία, Ἐγερία, Égérie, une des nymphes prophétiques ou *Camenæ* de la mythologie romaine, de qui Numa reçut les instructions relatives au culte qu'il établit (*Liv.* 1, 19). Le bois et la grotte où le roi

avait ses entrevues secrètes avec la déesse, et d'où sortait une fontaine, furent consacrés par Numa aux Camènes (*Liv.* 1, 21). La légende romaine désigne deux endroits distincts consacrés à Égérie, l'un près de Rome, devant la porte Capène; l'autre, près d'Arícia, à côté du sanctuaire de Diane. C'est là qu'après la mort de Numa, Égérie se retira et fut changée en fontaine à force de douleur (*Ov. Met.* 15, 485; *Fast.* 3, 259).

Ægesta. Voy. *Segesta*.

Ægestus. Voy. *Acestes*.

Ægeus (-eōs, eī ou eī; acc. -eñ), Αἰγέως, Égée, fils de Pandion; Pandion avait succédé à Cécrops son père sur le trône d'Athènes, mais, chassé par les Métionides, il s'était réfugié à Mégare, où il épousa une des filles de Pylos, roi de ce pays. Égée, après la mort de Pandion, reprit Athènes et s'empara de la couronne que ses frères lui disputaient (*Paus.* 1, 5, 3). Les 50 fils de son frère Pallas la lui arrachèrent. Mais Égée avait un fils, Thésée, qu'il avait eu d'Æthra, sa troisième femme, fille de Pitthée de Trézène. Ce fils vainquit ses cousins et rétablit son père sur le trône (*Plut. Thes.* 13). Quand Thésée alla en Crète pour délivrer Athènes du tribut qu'elle payait au Minotaure, il avait été convenu que, s'il triomphait, le navire, au retour, aurait des voiles blanches. Thésée vainqueur oublia cette convention. Son père, en voyant les voiles noires, le crut perdu et de douleur se précipita dans la mer, qui, de son nom, d'après quelques traditions, s'appela mer Égée (*Plut. Thes.* 22; *Paus.* 1, 22, 5). Les Athéniens lui érigèrent un tombeau et une statue et donnèrent son nom à un de leurs dèmes (φυλὴ Αἰγηΐς).

Ægiālē ou **Ægiālēa (-es)** Αἰγιάλεια, fille ou petite-fille d'Adraste (*Hom. Il.* 5, 412), d'où son nom *Adrastine*, et femme de Diomède, roi d'Argos. Pour les détails, voy. *Diomède*.

Ægiālēa, **Ægiālus**. Voy. *Achaia*.

Ægiāleus. Voy. *Adrastus*.

Ægīdes (-æ), Αἰγείδης, nom patronymique des descendants d'Égée, particul. de son fils Thésée.

Ægīlia (-æ), 1) Αἰγίλια, *Plut.*; Αἰγύλια, *Dion. Per.* 499, petite île entre la

Crète et Cythère, auj. Cerigotto. — 2) dème attique de la tribu Antiochide, fameuse par ses figues, Athen. 14, 652 (ἡ Αἰγίλος, Théocr. 1, 147).

Ægīlia (-æ), Αἰγίλια, Hdt. 6, 107, petite île à l'O. de l'Eubée, vis-à-vis de l'Attique.

Ægīna (-æ), Αἰγίνα, île du golfe Saronique, entre l'Argolide et l'Attique, d'environ 200 stades de circonférence, en grande partie montagneuse, mais très-fertile dans la plaine (à l'O.). Elle doit, dit-on, son nom à Ægina, fille du dieu fluvial Asopus, de qui elle eut là un fils nommé Éaque. Comme l'île n'avait alors aucun habitant, Jupiter en changea les fourmis en hommes (*Myrmidones*, de μύρμηξ, fourmi) sur lesquels régna Éaque. Elle fut colonisée d'abord par les Achéens, puis par les Doriens d'Épidaure (Hdt. 8, 46); ce qui explique comment le dialecte et les mœurs des Doriens y ont prévalu. Elle était soumise à l'Argien *Phidon*, qui, dit-on, établit dans l'île un atelier de monnayage et fit frapper des monnaies d'argent. Égine devint de bonne heure une importante place de commerce, et sa monnaie d'argent fut l'étalon légal dans la plupart des États doriens. Dans le sixième siècle av. J.-C. Égine devint indépendante, et un siècle avant les guerres persiques elle était prospère et puissante. Elle était alors le siège principal des arts de la Grèce. En 429 av. J.-C. les Athéniens prirent possession de l'île et en chassèrent les habitants. Dans le N. O. de l'île, il y avait une ville de même nom, où se trouvait l'*Æaceum* (Αἰακεῖον), temple d'Éaque, et sur une colline dans le N. E. de l'île était le fameux temple de Jupiter (Zeus Panhellenius) dont les ruines existent encore. On y conservait les couronnes gagnées dans les jeux célébrés en l'honneur d'Éaque (Pind. *Nem.* 5, 53).



Ruines du temple de Minerve ou de Zeus Panhellenius, à Égine.



Ce même temple restauré.

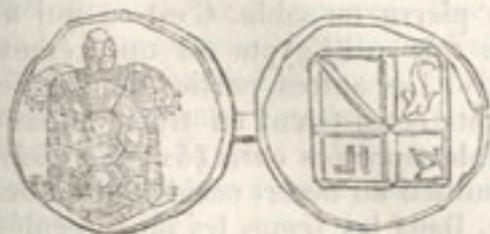
Ægīnium; Αἰγίνιον, v. des *Tymphaei* en Thessalie, sur les confins de l'Athamanie, Cæs. et autres.

Ægīplanctus Mons, Αἰγίπλαγκτον ὄρος, montagne de la Mégaride (où errent les chèvres), Esch. *Ag.* 302.

Ægīra (-æ), Αἰγίρα, autrefois Ὑπερρησίη (Hom. *Il.* 2, 573), une des 12 villes d'Achaïe, sur une colline escarpée.

Ægīrussa (-æ), Αἰγίροῦσσα, Αἰγίροῦσσα, une des 12 villes de l'Æolis dans l'Asie Mineure.

Ægisthus (-i), Αἰγισθος, Égisthe, fils de Thyeste et de Pélopie (sa propre fille); il fut exposé, après sa naissance, mais des bergers le trouvèrent et l'adoptèrent; une chèvre l'allaita (d'où probabl. son nom : αἰξ, chèvre). Devenu grand, il tua Atrée, son oncle, qui se croyait son père, et lui avait proposé le meurtre de Thyeste; puis, avec Thyeste, il régna sur Mycènes. D'après Homère (*Od.* 4, 518), il ne régna qu'après la mort de Thyeste. Pendant qu'Agamemnon était au siège de



Ægine.

Troie, Égisthe séduisit sa femme Clytemnestre et, à son retour, il l'assassina traîtreusement avec l'aide de sa complice, dans un festin (Hom. *Od.* 4, 524 sq.). Il régna sept ans sans être inquiété; mais la huitième année, conformément à la prédiction de l'oracle, Oreste, fils d'Agamemnon, vint venger la mort de son père dans le sang du meurtrier (Hom. *Od.* 3, 305, Cf. Eschyl. *Choëph.*; Soph. et Eurip. *Electr.*).

Ægium (-i), τὸ Αἴγιον, une des 12 villes d'Achaïe, sur le fl. Selinus et près de la mer (*Il.* 2, 574; *Hdt.* 1, 145); après la destruction d'*Helice* (373 av. J.-C.), elle devint la capitale de l'Achaïe; on en voit les ruines près de Vostizza.



Ægium en Achaïe.

Æglē (-es), Αἴγλη (c.-à-d. splendeur, éclat), nom de plusieurs nymphes.

Ægōs pōtāmos, Αἴγος ποταμός, fleuve de la Chèvre, *Hdt.* 9, 119; *Xén. Hell.* 2, 121, *Nep. Lys.* 1, petite rivière, avec une ville de même nom, dans la Chersonnèse de Thrace, auj. Galata, célèbre par la défaite des Athéniens par Lysandre dans la guerre du Péloponnèse (405 av. J.-C.).



Egospotamos.

Ægyptus (-i), Αἴγυπτος, roi d'Égypte, fils de Bélus et frère jumeau de Danaüs. Il nomma Égypte de son nom le pays des Mélampodes qu'il conquiert. Danaüs avait cinquante filles, Ægyptus cinquante fils. Ces derniers tendirent des pièges à Danaüs qui s'enfuit en Grèce et fonda Argos, où ses neveux le poursuivirent et vinrent lui demander ses filles en mariage. Danaüs les leur accorda,

mais il ordonna à ses filles de tuer leurs maris la nuit même des noces. Ce qu'elles firent toutes à l'exception de la plus jeune, Hypermnestra, qui sauva son mari Lynceus (Apollod. 2, 1, 4, 5; *Hor. Od.* 3, 11, 25 sq.). D'après une autre légende (Hygin. *Fab.* 168), Ægyptus aspirait à la domination et, pour y arriver, attenta aux jours de son frère et de ses filles. Danaüs s'enfuit en Grèce et Ægyptus envoya ses fils pour le tuer. Ils assiégèrent Argos et le forcèrent à leur donner ses filles en mariage, mais il ordonna à celles-ci de tuer leurs maris. Suivant une troisième tradition, Ægyptus vint lui-même en Grèce et y mourut de chagrin, eu apprenant la mort de ses fils.

Ægyptus (-i), Αἴγυπτος, l'Égypte, ce nom était primitivement celui du Nil (Hom. *Od.* 4, 351, 355); plus tard il devint celui du pays que ce fleuve arrose. L'Égypte est une contrée située à l'extrémité N. E. de l'Afrique, bornée au N. par la Méditerranée, à l'E. par la Palestine, l'Arabie Pétrée et la mer Rouge, au S. par l'Éthiopie (les deux pays se séparant à la première ou petite cataracte du Nil, près de Syène) et à l'O. par le grand désert de Libye. A partir de Syène le Nil coule exactement vers le N. pendant un espace d'environ 500 milles, à travers une vallée dont la largeur moyenne est de 7 milles environ, jusqu'à un point éloigné de quelques milles seulement de Memphis. Là le fleuve se partage en plusieurs bras (7 anciennement, 2 seulement aujourd'hui), qui, coulant à travers de basses terres d'alluvion, appelées Delta, à cause de leur forme, vont se jeter dans la Méditerranée. Tout le district ainsi parcouru est périodiquement noyé sous les eaux du Nil débordé d'avril à octobre. Le fleuve, en se retirant, laisse derrière lui un riche dépôt de fin limon, qui forme le sol de l'Égypte. Tout le terrain en dehors de ces inondations n'est que pierre ou sable. C'est ce qui a fait dire que « l'Égypte est un présent du Nil ». Les autres parties de l'ancienne Égypte consistaient en trois vallées cultivables appelées *oasis* (ὀάσεις, ἀνάσεις) au milieu du désert occidental ou de Libye. Dans les temps les plus reculés où remonte l'histoire, l'Égypte était habitée

par un peuple très-avancé dans la civilisation, vivant sous le régime monarchique, et divisé en castes dont la plus élevée était celle des prêtres. Son histoire ancienne peut se partager en 4 grandes périodes, 1) depuis les premiers temps jusqu'à la conquête de Cambyse; durant cette période l'Égypte fut gouvernée par une succession de princes indigènes. Le dernier, Psamménit, fut vaincu et détrôné par Cambyse l'an 525 av. J.-C., et l'Égypte devint alors une province de l'empire des Perses. Les poèmes homériques présentent quelques faibles notions sur ce pays et sur son fleuve, appelé aussi Αἴγυπτος, et parlent de la richesse et de la splendeur de « Thèbes aux cent portes » (ἐκατόμυλαι, *Il.* 9, 382; *Od.* 4, 126); — 2) de la conquête par les Perses en 525 jusqu'à la translation de leur domination aux Macédoniens en 332 av. J.-C. Cette période fut marquée par des luttes incessantes entre les Égyptiens et leurs vainqueurs. Ce fut pendant ce temps que l'Égypte fut visitée par des historiens et des philosophes grecs, tels qu'Hellanicus, Hérodote, Anaxagore, Platon et autres, qui rapportèrent en Grèce la connaissance du pays qu'ils avaient acquise dans le commerce des prêtres et par leurs observations personnelles; — 3) dynastie des rois macédoniens, depuis l'avènement de Ptolémée, fils de Lagus, en 332, jusqu'à l'an 30 av. J.-C., où l'Égypte devint une province de l'empire romain. Alexandre, après la conquête du pays, fit bâtir Alexandrie (voy. *Alexandria*); — 4) l'Égypte sous la domination romaine jusqu'à la conquête arabe en 638 apr. J.-C. Comme province romaine, l'Égypte fut une des parties les plus florissantes de l'empire. La fertilité de son sol et sa position entre l'Europe, l'Arabie et l'Inde, jointe à la possession d'un port comme celui d'Alexandrie, furent pour elle deux grandes sources de richesse, d'agriculture et de commerce. Dès les temps les plus anciens l'Égypte fut divisée en : 1) Delta ou basse Égypte; — 2) Heptanomis ou moyenne Égypte; — 3) Thébaïde ou haute Égypte; et elle était subdivisée en 36 nomes (νομοί) ou gouvernements.

Ælāna (-æ), ville sur le bras sep-

trional de la mer Rouge, appelé par les Grecs *Ælanites* du nom de la ville. C'est l'*Elath* des Hébreux.

Æliā (-æ), nom donné à Jérusalem après sa reconstruction par l'empereur romain *Ælius Hadrianus*.

Æliānus (*Claudius*), Αἰλιανός, ὁ σοφιστής, Élien, polygraphe grec, né à Préneste en Italie, vivait à Rome vers le milieu du troisième siècle de l'ère chrétienne. Nous avons de lui deux ouvrages : un recueil d'histoires variées en 14 livres, intitulé *Varia Historia* (Ποικίλη ἱστορία); et un écrit en 17 livres sur les particularités des animaux (Περὶ ζώων ἰδιότητος), ordinairement intitulé : *de Animalium natura*.

Æliānus Tacticus, Αἰλιανός ὁ Τακτικός, écrivain grec, a écrit un livre sur la tactique militaire des Grecs (Περὶ στρατηγικῶν τάξεων Ἑλληνικῶν), dédié à l'empereur Hadrien.

Ælia gens, nom d'une famille plébéienne à Rome, divisée en plusieurs branches, celles de *Gallus*, *Lamia*, *Pætus* et *Tubero*. Voy. ces noms.

Ællō (-us), Ἀελλώ, la Tempêteuse), 1), une des Harpies (voy. *Harpypia*); Ovid. — 2) un des chiens d'Actéon, id.

Æmīliā (-æ), 1) troisième fille de L. *Æmilius Paulus*, qui périt à la bataille de Cannes, femme du premier Scipion l'Africain et mère de la célèbre Cornélie, qui donna le jour aux Gracques. — 2) *Æmilia Lepida*. Voy. *Lepida*.

Æmīliā via, la voie Émilienne, construite par M. *Æmilius Lepidus*, consul l'an 187 av. J.-C., continuait la *Via Flaminia* à partir d'Ariminum, et traversait le cœur de la Gaule Cisalpine par *Bononia*, *Mutina*, *Parma*, *Placentia*, (où elle franchissait le Pô) jusqu'à *Mediolanum*. Elle fut plus tard continuée jusqu'à Aquilée.

Æmīliā gens, très-ancienne et très-illustre famille patricienne à Rome (voy. *Plut. Æm.* 2; *Num.* 8; *Liv.* 39, 32), dont les membres les plus fameux sont *Lepidus*, *Mamercinus*, *Paulus*, *Scæurus*.

Æmīliānus, Émilien, surnom de P. Cornélius Scipion le second Africain, comme fils de L. *Æmilius Paulus*. Voy.

Scipio. — 2) gouverneur de la Pannonie et de la Mœsie sous le règne de Gallus, fut proclamé empereur par ses soldats l'an 253 av. J.-C., mais fut tué après quelques mois de règne.



Emilianus, empereur romain.

Ænāria (Αἰναρία, *Plut. Mar.* 37, 40), appelée aussi *Pithécusa* et par *Virg. Æn.* 9, 7, 6 *Inarime*, île volcanique avec des sources d'eaux thermales dans le golfe de Naples, auj. Ischia. D'après les poètes latins, Typhœe était enseveli sous cette île (*Ov. Met.* 14, 89).

Ænēades (-æ), descendant d'Énée, nom patronymique d'*Ascanius* ou *Iulus*, fils d'Énée et de ceux qui furent regardés comme issus de lui, comme Auguste et les Romains en général.

Ænēās (-æ; voc. -ā), Αἰνεΐας, Énée, fils d'Anchise et d'Aphrodité (Vénus), prince des Dardaniens, parent de Priam. Né sur le mont Ida (*Il.* 2, 820) ou sur les bords du Simois, il fut élevé par Alcathoüs, mari de sa sœur Hippodamie, dans la v. de Dardanus (*Il.* 13, 428, 465); d'après l'Hymne à Vénus, dès sa naissance, son éducation fut confiée par Aphrodité aux nymphes de l'Ida. Énée ne prit point part tout d'abord à la guerre de Troie; mais, un jour, ayant été attaqué près de ses troupeaux sur le mont Ida par Achille, il partit pour secourir Priam. Là il fut un des héros les plus fameux; brave, sage et pieux, les Troyens l'honorèrent, à l'égal d'Hector, comme un dieu. Comme Achille du côté des Grecs, Énée est, du côté des Troyens, le glorieux fils d'une déesse, et le favori des dieux. Dans les combats il est particulièrement protégé par Aphrodité et Apollon (*Il.* 5, 311 et sq.). Comme Achille, il avait des coursiers divins, issus de ceux que Jupiter donna jadis à Éros en compensation de l'enlèvement de Ganymède (*Il.* 5, 265). Énée est détesté de Priam comme Achille d'Agamemnon, parce qu'il espérait régner un jour sur

les Troyens. Il se mesura vaillamment avec les plus braves guerriers, et avec Achille lui-même (*Il.* 20, 258). Dans cette lutte, il fut sauvé par Poseidon (Neptune), afin que la race de Dardanus ne périt point; « car puisque à présent la race de Priam est odieuse au fils de Saturne, Énée et sa postérité la plus reculée régneront un jour sur les Troyens » (*Il.* 20, 302 sq.). Ainsi, d'après ce passage (cf. l'Hymne à Vénus, 197) Énée, après la destruction de Troie et l'extinction de la race de Priam, reste dans la Troade et règne, ainsi que ses descendants, sur les débris du peuple troyen. Homère ne fait aucune mention de son émigration et d'un nouveau royaume fondé par lui à l'étranger. C'est là une tradition postérieure, mais qui pourtant ne l'est pas de plusieurs siècles. Sur la manière dont Énée fut sauvé au milieu de la ruine commune, à Troie, les récits ne s'accordent pas. Selon Tite-Live (1, 1), Énée et Anténor, en considération d'anciens liens d'hospitalité, et parce que, dans le conseil, ils avaient été constamment pour la paix et la reddition d'Hélène, obtinrent des Grecs de se retirer libres (*Dion. Hal.* 1, 46 sq.). Suivant d'autres, Énée, lorsque la ville fut prise, se retira avec les Dardaniens dans la citadelle et de là sur l'Ida; là, poursuivi par l'ennemi, il obtint la faculté de se retirer, moyennant l'abandon des points fortifiés de l'Ida. D'après quelques-uns, il fonda un nouveau royaume en Épire ou dans la Phthiotis en Thessalie. Le poète Stésichore (645-560 av. J.-C.) est le premier des Grecs connus de nous qui raconte qu'Énée se rendit dans l'Hespérie (Italie) avec les dieux troyens et le Palladium; et, plus tard, se produisit la croyance qu'il aborda dans le Latium et y jeta les fondements de la nation romaine. Du temps de Pyrrhus cette croyance était fermement établie parmi les Grecs, et les Romains l'adoptèrent par politique dès l'an 240 av. J.-C. La famille *Julia* se vantait de descendre d'*Iulus* ou *Ascanius*, fils d'Énée. — Le passage d'Énée dans le Latium et la fondation d'une colonie troyenne ont été diversement racontés par les historiens et par les poètes romains. D'après l'Énéide de Virgile, Énée, désespérant du salut de Troie, la

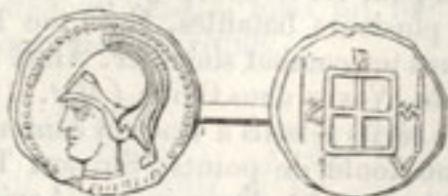
quitte, en bravant les plus grands dangers, avec son fils Ascagne, sa femme Créuse, fille de Priam, qu'il perdit au milieu de cette nuit pleine d'angoisses, et enfin son vieux père Anchise, aveugle ou paralytique. Il porte ce dernier sur ses épaules en même temps qu'il sauve les dieux pénates de sa patrie, et c'est cette double piété filiale et patriotique qui lui valut le surnom de *pius*. Il réunit les débris des Troyens sur l'Ida et il part avec eux d'Antandros, au pied de l'Ida, sur 20 vaisseaux (*Æn.* lib. 2). Parmi ses compagnons sont le pilote *Palinure*, qui, pendant la traversée, tomba à la mer et donna son nom au cap *Palinure* (*Æn.* 5, 861; 6, 337), *Achate*, son ami fidèle (*fidus Ach.*, *Æn.* 1, 188, 6, 158), *Ménésthée*, *Sergeste*, *Cloanthe*, dont les noms se retrouvent dans ceux de *Memmius*, *Sergius*, *Cluentius* (*Æn.* 5, 114-123), et plusieurs autres. Ils arrivent en Thrace, puis en Crète, en passant par Délos. Ils regardaient ce pays comme celui que le destin leur avait assigné, mais une peste les en chassa. Anchise meurt en Sicile (*Æn.* lib. 3). Lorsque, dans la septième année de cette navigation errante, ils vont, joyeux, aborder aux rivages du Latium, une tempête soudaine, suscitée par Junon, qui veut, dans sa prédilection pour Carthage, empêcher la fondation de Rome, les rejette en Afrique. Là ils sont reçus amicalement par la fondatrice même de Carthage, *Didon* (*Æn.* lib. 1); Vénus et Junon projettent un mariage entre cette reine et le héros troyen; mais Jupiter ordonne à celui-ci de partir (*Æn.* lib. 4). Ils reviennent en Sicile, où ils reçoivent l'hospitalité chez le roi *Acestes*, qui descendait de la troyenne Égesta et du dieu fluvial *Crimisus*; Énée, après avoir célébré des jeux funèbres près du tombeau de son père (lib. 5) part pour Cumes en Italie, où il visite les Enfers (lib. 6); de Cumes il se dirige du côté du nord vers le Latium. Le roi de Laurente, *Latinus*, l'accueille amicalement, lui donne un emplacement pour y construire une ville et lui promet la main de sa fille *Lavinie*. Mais sa femme *Amata* pousse le jeune et vaillant roi des Rutules, *Turnus*, à qui *Lavinie* a été fiancée, à prendre les armes contre Énée.

Mézence, roi de *Cære*, et d'autres guerriers italiens embrassent la cause de *Turnus*. Énée a pour lui *Évandre* (voy. ce nom). Après plusieurs batailles, Énée tue *Turnus* dans un combat singulier. Ainsi finit l'*Énéide*. Voyez dans *Ovide* (*Met.* 13 et 14) les récits relatifs à Énée et conformes sur une foule de points. Suivant *Tite-Live* (1, 1 et 2), Énée épouse *Lavinia*, la fille de *Lavinus*, et nomme de son nom la nouvelle ville (*Lavinium*). Son fils est *Ascanius*. *Turnus* prend les armes contre Énée et *Latinus*. Dans le premier combat les Rutules sont vaincus et *Latinus* tué. *Turnus* se ligue alors avec *Mézence*; et Énée, pour se concilier les Aborigènes, le peuple de *Latinus*, comprend les deux peuples, Troyens et Aborigènes, sous la dénomination commune de Latins. Les Latins remportent la victoire; mais cette victoire est le terme des travaux mortels d'Énée. *Tite-Live* n'indique ici que très-légèrement la tradition relative à la disparition d'Énée. En effet, ce héros, comme plus tard *Romulus*, aurait disparu au milieu de ténèbres subites, accompagnées de tonnerre et d'éclairs, pendant la bataille livrée sur les bords du *Numicius*, et bientôt après il serait apparu, couvert de son armure, à son fils *Ascagne* et lui aurait annoncé qu'il était devenu dieu. On lui érigea un sanctuaire sur les bords du *Numicius* avec cette inscription : *Patris dei Indigetis*, et on l'honora dans la suite sous le nom de *Jupiter indiges* (*Jupiter* du pays), *Dion. Hal.* 1, 50 et suiv. *Latinus* lui-même aurait été mis au rang des dieux sous le nom de *Jupiter Latiaris* (= *Jupiter indiges*). — Le fils d'Énée, *Ascanius*, ou, sous son nom romain, *Iulus*, fonda, trente ans après la fondation de *Lavinium*, une autre ville, *Alba Longa*, et fut la souche des rois qui s'y succédèrent. — On a aussi prétendu que *Iulus* était un second fils d'Énée ou le fils d'*Ascanius*.

Ænēas Silvius, fils de *Silvius*, et petit-fils d'*Ascanius*, est le troisième dans la liste des rois mythiques d'*Alba Longa* dans le Latium.

Æneia (Αἰνεῖα), v. de la *Chalcidice*, en *Macédoine*, fondée, dit-on, par Énée, et située vis-à-vis de *Pydna* (*Liv.* 40, 4; 44, 10, 35); colonie de *Corinthe* (*Scym-*

nus, c. 627; cf. Herodt. 7, 145; Strab.; Virg. *Æn.* 3, 16).



Médaille d'Æneia.

Ænēsīdēmus, Αἰνεσίδημος, célèbre sceptique, né à Gnosus en Crète, vécut un peu après Cicéron. Il a écrit plusieurs ouvrages dont aucun ne nous est parvenu. Diog. Laert. 9, 116.

Æniānes (-um), peuple de Thessalie, qui se montre en divers endroits, près de l'Ossa, de l'Œta et de l'Othrys (Hom. *Il.* 2, 749), sur les bords du Sperchius (Hdt. 7, 198).

Ænus (-i), 1) ancienne v. de Thrace, près de l'embouchure de l'Hèbre, mentionnée dans Hom. (*Il.* 4, 520, Αἰνόθεν), dans Hdt. 4, 90; elle était d'origine éolienne, Hdt. 7, 58; Thuc. 7, 57. Plus tard ce fut une v. libre florissante par le commerce. Virgile (*Æn.* 3, 17), par fiction poétique, en attribue la fondation à Énée. — 2) v. d'Étolie, Hdt. 4, 90. — 3) ville de Thessalie. — 4) ὁ Αἶνος (Monte Nero), montagne dans l'île de Céphallénie, haute de 4,000 pieds, au sommet de laquelle était un autel de Ζεὺς Αἰνήσιος. — 5) rivière qui séparait la Rhétie du Noricum, auj. Inn.



Médaille d'Ænus.

Æölēs (-um) ou **Æölii (-ōrum)**, les Éoliens, une des principales branches de la race hellénique, qu'on suppose descendue d'Æolus, fils de Hellen (voy. *Æolus*). Ils habitaient originellement la Thessalie, d'où ils se répandirent sur divers points de la Grèce, et allèrent aussi

s'établir dans l'*Æolis* ou Asie Mineure, et dans l'île de Lesbos.

Æöliā, Αἰολία, s. ent. γῆ, dans Hom. (*Il.* 10, 1 sq.), île où régnait le maître des Vents, Éole, fils d'Hippotès; de même dans Virg. *Æn.* 1, 32; 8, 415. On ne sait à laquelle des îles Éoliennes se rapporte cette tradition. Valker (*Geogr. Hom.* 114) croit qu'il s'agit d'une des îles Égates; elles furent en effet plus tard désignées par les Romains sous le nom d'*Æoliæ insulæ* (Αἰόλου νῆσοι, Thuc. 3, 115), auj. îles Lipari ou Vulcaniennes, d'origine volcanique, au N. E. de la Sicile; Virg. *Æn.* 8, 415; elles étaient au nombre de dix: *Hiera* ou *Thermiosa* (Volcano), où Vulcain avait ses forges; *Lipara*, la plus grande, auj. Lipari; *Strongyle* (Stromboli), où, suiv. les anciens, Éole avait sa résidence; les autres, *Phœnicusa*, *Ericusa*, *Euonymos*; *Didyme*, *Hicesia*, *Basilidia* et *Osteodes* sont sans importance.

Æoliæ insulæ. Voy. l'art. précédent.

Æöliides (-æ), nom patronymique des fils d'Æolus, comme Athamas, Créthée, Sisyphé, Salmonée, etc., et de ses petits-fils, comme Céphale, Ulysse et Phrixus.

Æolis (-idis), nom patronym. de la descendance féminine d'Æolus, par ex. de ses filles Canacé et Alcyoné.

Æölis (-idis) ou **Æöliā (-æ)**, Αἰολίς, district de la Mysie dans l'Asie Mineure, peuplé par des Grecs Éoliens, dont les villes s'étendaient depuis la Troade le long des rivages de la mer Égée jusqu'au fl. Hermus. Dans l'origine leurs 12 villes les plus importantes étaient indépendantes et formaient une confédération (dodécarchie): c'étaient *Cymé*, *Larissæ*, *Neontichos*, *Temnus*, *Cilla*, *Notium*, *Ægirusa* (suiv. Hdt. 1, 149; Strabon désigne *Elæa*), *Pitane*, *Ægææ*, *Myrina*, *Gryneæ* et *Smyrna*. Mais Smyrne devint plus tard membre de la confédération ionienne. Ces cités furent soumises par Crœsus, et incorporées à l'empire des Perses lors de la défaite de Crœsus par Cyrus.

Æölus, Αἰόλος, 1) *Æolus*, fils de Hellen et de la nymphe Orseïs, frère de Dorus et de Xuthus. Il fut roi de Thessalie et père de la race éolienne, branche de

la nation grecque. Ses enfants furent, dit-on, très-nombreux; mais la plus ancienne histoire ne mentionne que quatre fils : Sisyphe, Athamas, Créthée et Salmonée. — 2) Éole, fils d'Hippotès, ou, selon d'autres, de Poseidon (Neptune) et d'Arné, descendant du précédent. Il est représenté dans Homère comme l'heureux souverain des îles Éoliennes, à qui Jupiter avait donné l'empire des vents, qu'il soulevait ou calmait à son gré. Le passage d'Homère et l'étymologie du nom, tiré d'ἄελλα, ont fait plus tard regarder Éole comme le dieu et le roi des vents, qu'il tenait enfermés dans une montagne.

Æpytus (-i), Αἰπυτος, 1) roi fabuleux d'Arcadie, à qui une partie de ce pays, l'*Æpytis*, dut son nom. Il mourut de la morsure d'un serpent, Paus. 8, 4, 4; 8, 16, 2. Hom. *Il.* 2, 604. — 2) le plus jeune fils de l'Héraclide Cresphonte, roi de Messénie, et de Mérope, fille du roi d'Arcadie Cypselus. Son père et ses frères ayant été massacrés dans une insurrection, *Æpytus*, qui se trouvait avec son aïeul Cypselus, échappa seul. Cependant le trône de Cresphonte devint la proie de Polyphonte, qui força Mérope à devenir sa femme. *Æpytus*, devenu homme, retourna dans ses États et tua Polyphonte. Il régna avec tant de sagesse que ses successeurs prirent le nom d'*Æpytides*, au lieu de celui d'*Héraclides* que portaient auparavant les rois de cette race, Paus. 4, 3, 5; 8, 5, 5.

Æqui (-ōrum), **Æquicōlæ (-ārum)**, **Æquicūli** ou **Æquicūlāni (-ōrum)**, les Éques, peuple agriculteur très-ancien et très-belliqueux de l'Italie, qui habitait sur les deux rives de l'Anio dans les montagnes formant la limite orientale du Latium, entre les Latins, les Sabins, les Herniques et les Marses. Leurs principales villes étaient *Alba*, *Tibur*, *Præneste*, *Carseoli*, et le mont Algide était compris dans leur territoire. Unis aux Volsques, qui étaient de la même race, ils firent constamment la guerre contre les Romains; enfin Camille (an de R. 365) les démoralisa, et dans les guerres samnites ils furent soumis. Liv. 1, 2 sq.; 3, 25; Cic. *Resp.* 2, 20; Plin. 3, 12, 106 sq.; Val. Max. 2, 7, 7.

Æqui Falisci. Voy. *Falerii*.

Ærōpē (-es), 1) fille de Catreus, roi de Crète, et femme de Plisthène, fils d'Atrée, de qui elle eut Agamemnon et Ménélas. Après la mort de Plisthène, Aérōpē épousa Atrée, son beau-père; et ses deux fils, qui furent élevés par son nouvel époux, passèrent généralement pour lui appartenir. Elle trahit Atrée et fut séduite par Thyeste, de qui elle eut aussi deux fils. Atrée, pour se venger, les fit périr et les servit à leur père dans un festin. — 2) fille de Céphée, mère d'Aéropus, qu'elle eut de Mars.

Æsācus, Αἴσακος, fils de Priam et d'Arishé ou Alexirrhé (Ovid.), fille de Mérops. Il avait appris de Mérops l'art d'interpréter les songes, et prédit à Priam que sa seconde épouse, Hécube, lui donnerait un fils (Paris) qui serait cause de la ruine de Troie. En conséquence, il lui conseilla de l'exposer. Hespérie, fille de Cébren, sa femme, étant morte de la morsure d'une vipère, dans son désespoir, il se précipita dans la mer. Téthys le changea en plongeon (Apollod. 3, 12, 5).

Æsār (-āris) ou **Æsarus (-i)**, Αἴσαρος, rivière près de Croton dans le Bruttium, dans l'Italie méridionale, Theocr. 4; 17. Strab. 6, 262.

Æschinēs (-is), Αἰσχίνης, Eschine, 1) célèbre orateur, né à Athènes 389 ans, selon d'autres 391 ou 393 av. J.-C., dans une basse condition. Parvenu à grand peine et peut-être par des moyens peu réguliers au titre de citoyen, il entra comme secrétaire (γραμματεὺς) au service d'Aristophon, orateur et homme d'État distingué, et plus tard du démocrate Eubulus, dont il adopta les principes politiques. À cette double école, il apprit à fond la constitution politique d'Athènes et la science du droit. Ayant échoué comme acteur (il jouait comme tritagoniste gagé), il se fit soldat et combattit vaillamment, d'abord à Mantinée (363), puis à Tamynes (348 av. J.-C.) contre les Macédoniens. Doué de précieuses qualités, il parut bientôt comme orateur public sur la scène politique et s'y fit une brillante réputation. Sa carrière publique et oratoire s'ouvre en 347, où il fait partie, avec Démosthène, de l'ambassade de dix membres chargée de négocier la paix avec Philippe. Depuis

lors, on le trouve attaché au parti macédonien et l'adversaire de Démosthène. Bientôt après il fait partie d'une seconde ambassade envoyée à Philippe, et, à son retour à Athènes, il est accusé par Timarque. Il échappe au danger, en formant une contre-accusation (ἀντιγραφή) contre Timarque (345), dont l'immoralité ne permettait pas qu'il parlât comme accusateur devant le peuple. Le discours contre Timarque (κατὰ Τιμάρχου) existe encore. Timarque fut condamné et Eschine remporta un éclatant triomphe. En 353 Démosthène revint à la charge et accusa Eschine d'avoir trahi la cause d'Athènes dans sa seconde ambassade. Ce plaidoyer de Démosthène (*de falsa legatione*, περὶ Πρεσβείας) ne fut pas prononcé, mais publié à titre de mémoire. Eschine y répondit par un semblable mémoire sur l'ambassade (περὶ Παραπρεσβείας), qui fut également publié. Après la bataille de Chéronée qui donna à Philippe la suprématie sur toute la Grèce, Ctésiphon proposa au peuple de récompenser les services rendus par Démosthène en lui décernant une couronne d'or au théâtre dans les grandes fêtes de Bacchus (*Dionysia*). Eschine, à cette occasion, accusa Ctésiphon; mais il ne donna suite à cette accusation que huit ans après, en 330. On a la harangue qu'il prononça (κατὰ Κτησιφῶντος), ainsi que la célèbre réponse de Démosthène, connue sous le titre de « Discours sur la couronne ». Eschine battu quitta Athènes, et se rendit dans l'Asie Mineure, puis à Rhodes où il établit une école d'éloquence. Ayant lu un jour à ses auditeurs son discours contre Ctésiphon, et ceux-ci s'étonnant qu'il eût perdu sa cause : « Que serait-ce donc, leur dit-il, si vous aviez entendu le monstre lui-même ? » (Démosthène). De Rhodes il passa à Samos, où il mourut en 314. — 2) Eschine le Socratique, auteur de sept dialogues, écrits dans l'esprit de la philosophie de Socrate, et à peu près perdus pour nous. Après la mort de Socrate, son maître, il vécut quelque temps à la cour de Denys de Syracuse. Après la chute de ce prince, il revint à Athènes où il ouvrit une école et écrivit des plaidoyers. Les trois dialogues qui portent son nom ne sont pas

de lui; il est même difficile de les attribuer à un même auteur.

Æschylus, Αἰσχυλος, Eschyle, célèbre poète tragique, fils d'Euphorion, naquit à Éleusis, dans l'Attique, av. J.-C. 525. A l'âge de vingt-cinq ans (499), il se présenta pour disputer le prix de la tragédie, mais sans succès. Il combattit, avec ses frères Cynégire et Aminias, à Marathon (490), à Salamine (480) et à Platées (479). En 484, il gagna le prix de la tragédie, et il l'obtint de nouveau, en 472, avec la trilogie dont la pièce des Perses, la première de celles qui nous sont parvenues, faisait partie. En 468, il fut vaincu dans la lutte tragique par son jeune rival, Sophocle, et, dans le chagrin que lui causa cette défaite, il quitta, dit-on, Athènes et se rendit à la cour d'Hiéron, roi de Syracuse. En 467, Hiéron, son protecteur, mourut; et, en 458, on retrouve Eschyle à Athènes; c'est du moins ce que fait supposer la présentation en cette année-là de sa trilogie intitulée *Oresteia*. Cette même année ou la suivante, il retourne en Sicile, et il meurt à Géla, en 456, à l'âge de soixante-neuf ans. On rapporte qu'un aigle, prenant la tête chauve du poète pour une pierre, y laissa tomber une tortue pour en briser la carapace, et qu'ainsi s'accomplit un oracle d'après lequel il devait périr d'un coup venu du ciel. Les changements introduits par Eschyle dans la composition et la représentation scénique de la tragédie furent si considérables, qu'il fut regardé par les Athéniens comme le père de ce genre de poésie. Le principal fut l'introduction d'un second personnage et par suite la création du dialogue proprement dit, ainsi que la limitation de la partie lyrique exécutée par le chœur. Il donna aux acteurs des masques pleins d'expression, éleva leur taille à des proportions héroïques en les chaussant du cothurne, les vêtit de longues robes flottantes, enfin ne négligea rien pour leur imprimer un caractère d'imposante majesté. Il perfectionna la scène elle-même, grâce à l'art des peintres et des machinistes (voy. *Hor. Art. poét.* 322 et suiv.). On lui doit aussi l'usage de représenter à la fois des trilogies, c.-à-d. 3 pièces se rapportant

au même sujet, et dont chacune forme comme un acte du même drame. À la suite de chaque trilogie tragique venait ordinairement un drame satyrique. Eschyle composa, dit-on, 70 tragédies. Il ne nous en reste que 7 : *les Perses*, *les Sept devant Thèbes*, *les Suppliantes*, *Prométhée*, *Agamemnon*, *les Choéphores* et *les Euménides*, ces trois dernières formant la trilogie de l'*Oresteia*.

Æsculāpius et **Asclēpius**, Ἄσκληπιος, Esculape, dieu de la médecine chez les Grecs. D'après la tradition vulgaire (Hésiode, Pindare), il était fils d'Apollon, dieu de la médecine lui-même, et de Coronis, fille de Phlégyas, prince lapithe. Apollon, par jalousie, tua Coronis et confia son fils au Centaure Chiron, qui lui enseigna plusieurs arts, mais particulièrement celui de la médecine. Épidaure, la Messénie et la Thessalie se disputent l'honneur d'être sa patrie. Par son art il sauva de la mort une foule d'hommes, et en rappela même un certain nombre à la vie. Jupiter, craignant que l'ordre de la nature ne fût troublé, et que, par les progrès de l'art de guérir, l'humanité ne fût un jour affranchie de la mort, foudroya Esculape. Pour se venger, Apollon tua les Cyclopes qui avaient forgé la foudre, et, en punition de ce crime, fut condamné à être quelque temps esclave sur la terre. Dans Homère et Pindare, Esculape n'est qu'un simple héros, un excellent médecin; mais plus tard il fut généralement honoré comme dieu de la médecine, et il avait ses sanctuaires principalement dans des bosquets, près des sources d'eaux minérales, et dans des lieux sains, en dehors des villes. Le siège principal de son culte était Épidaure où se célébrait tous les cinq ans, en son honneur, la grande fête des Ἄσκληπίεια. Dans son temple on entretenait des serpents comme symbole de la rénovation des forces vitales et comme doués de la faculté de découvrir les plantes salutaires. La guérison s'obtenait aussi par incubation; le malade s'endormait dans le temple du dieu, et celui-ci lui révélait en songe le remède qui devait lui rendre la santé. Le malade ainsi guéri suspendait dans le temple une table votive où étaient indiqués le mal et le

moyen curatif employé. Esculape était représenté sous des traits semblables à ceux de Jupiter, mais qui respiraient la douceur et le calme. Son attribut ordinaire est un bâton autour duquel s'enroule un serpent; on lui immolait un coq. Quelquefois à côté d'Esculape on voit un enfant, *Telesphoros* (celui qui apporte l'accomplissement), génie de la guérison, qu'on appelle aussi *Euamerion*, génie de la santé, et *Acesius*. Parmi ses nombreux enfants nous nommerons *Machaon* et *Podaleirios*, médecins de l'armée grecque devant Troie (Hom. *Il.* 2, 731), *Hygieia* (la Santé), et *Panacea* (celle qui guérit tout); sa femme était *Épione* (Ἐπίωνη, celle qui adoucit). Le culte d'Esculape fut introduit à Rome en 291 av. J.-C. Le dieu y fut apporté d'Épidaure, pendant une peste, par ordre des livres Sibyllins, sous la forme d'un serpent, et un temple lui fut érigé dans l'île du Tibre, Liv. 10, 47; Ovid. *Met.* 15, 622-744. Les prétendus descendants d'Esculape furent désignés sous le nom patronymique d'*Asclēpiades* (Asclepiadæ), et leur séjour principal était Cos et Cnide. C'était un ordre, une caste sacerdotale, et la connaissance de la médecine était regardée comme un secret de famille qui se transmettait de père en fils.

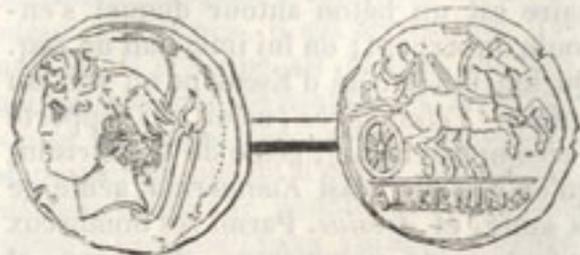


Esculape et un malade (Millin, *Gal. mythol.* tav. 32, n° 105.

Æsēpus, Αἴσῆπος, 1), rivière qui avait sa source dans les montagnes de l'Ida et son embouchure dans la Propontide (Hom. *Il.* 2, 885, 4, 91). L'Æsēpus était fils de l'Océan et de Téthys, Hésiod. *Théog.* 342. — 2) fils de Bucolion et de la nymphe Abarbarée, Hom. *Il.* 6, 21.

Æsernia (-æ), v. du Samnium sur le

Vulturne, devenue colonie romaine après la première guerre punique, Liv. 27, 10. Cic. *ad Att.* 8, 11.



Æsernia.

Æsis (-is), riv. qui forme la limite entre le Picenum et l'Ombrie et qui, anciennement, bornait au S. les *Senones*, au N.-E. l'Italie propre.

Æsis (-is) ou **Æsium (-ii)**, v. et colonie romaine en Ombrie sur l'*Æsis*.

Æsōn (-ōnis), Αἴσων, Éson, fils de Créthée et de Tyro, et père de Jason. Il fut chassé du trône de Thessalie par son beau-frère Pélias, qui envoya Jason en Colchide pour y enlever la Toison d'or, s'engageant à lui rendre la couronne, à son retour. Mais à la nouvelle que Jason revenait, l'usurpateur voulut tuer Éson, qui se donna lui-même la mort, Apollod. 1, 9, 11. Ovide raconte (*Met.* 7, 163 sq.) que la magicienne Médée rendit à Éson sa jeunesse.

Æsōpus, Αἴσωπος, Ésope, fabuliste grec. Nous n'avons sur sa vie que très-peu de renseignements, dont Maxime Planude, moine de Constantinople, a composé un roman. Il est sur la limite qui sépare l'âge fabuleux des temps historiques; on le considère comme contemporain de Solon et des sept sages et comme originaire de Phrygie. On prétend encore qu'il était esclave, et qu'après avoir servi plusieurs maîtres, il reçut enfin la liberté; que, dans ses voyages, il se présenta à la cour de Crésus, roi de Lydie; que ce prince l'envoya à Delphes avec une mission, et que là il fut précipité de la roche Hyampea, pour cause de blasphème (Hdt. 2, 134); enfin une tradition moins ancienne fait de lui un bouffon d'une laideur monstrueuse. Mais tout cela ne repose sur aucune autorité classique et mérite à peine qu'on s'y arrête. Il n'est point, comme on l'a dit, l'inventeur de l'Apologue; il n'a, sous

ce rapport, d'autre mérite que celui d'en avoir fait un genre spécial de composition littéraire; ses fables (μῦθοι), composées en prose (Socrate, dans sa prison, en a mis quelques-unes en vers, Plat. *Phaed.* 4) et répandues par le débit oral, se rapportaient toutes à la vie positive et non au monde idéal; elles étaient l'expression de cette intelligence, de cette prudence, ou, si l'on veut, de cette habileté, qui est le fruit de l'expérience. C'est là le secret de leur vogue, c'est à ce titre qu'elles devinrent plus tard comme une règle de conduite. Le premier recueil de ces fables fut l'œuvre de Démétrius de Phalères (300 av. J.-C.). Babrius, en fit, sous Auguste, un plus considérable en 10 livres, en vers choliambiques; mais le mètre en a été rompu dans la suite, bien que les traces en soient encore reconnaissables dans la prose. Le nombre de ces fables, leur étendue, leur ordre, offrent, par cette raison même, de grandes différences dans les manuscrits et dans les éditions. On en a une édition augmentée, faite d'après un manuscrit de la bibliothèque du Mont-Cassin, qui contient 423 fables. Parmi les imitateurs latins d'Ésope, le plus célèbre est Phèdre.

Æsopus Claudius ou **Clodius**, le plus grand tragédien de Rome, était contemporain de Roscius, le plus fameux des acteurs comiques. Tous les deux étaient intimement liés avec Cicéron. *Æsopus* parut pour la dernière fois sur la scène à un âge fort avancé, pour la dédicace du théâtre de Pompée (55 av. J.-C.). Il avait réalisé une immense fortune, que son fils dissipa en folles dépenses.

Æstii, **Æstyi** ou **Æstui**, peuple qui habitait sur le littoral, dans le N. E. de la Germanie, probablement dans la Courlande actuelle, et qui recueillait l'ambre, qu'ils appelaient *glessum*. C'était vraisemblablement une race sarmate ou slavonne et non germanique (Tac.).

Æsūla (-æ), v. des *Æqui* sur une montagne entre Préneste et Tibur (Hor. et autres.)

Æternitās (-ātis), personnification de l'Éternité chez les Romains; on la voit souvent représentée sur les monnaies impériales sous la figure d'une femme

grave, avec divers attributs symboliques qui la caractérisent. Ce sont une sphère sur laquelle elle est assise ou qu'elle a sous les pieds, un serpent qui mord sa queue, un anneau, comme signe de ce qui n'a ni commencement ni fin, le phénix qui renaît de ses cendres, etc.

Æthalia (-æ) ou **Æthālis** (-īdis), appelée *Ilva* (*Elba*) par les Romains, petite île de la mer de Toscane, en face de la ville de *Populonia*; elle était célèbre pour ses mines de fer.

Æthālides (-æ), fils de Mercure (Hermès) et d'Eupolemia, héraut des Argonautes. Son père lui avait accordé le don de ne rien oublier et de vivre alternativement aux enfers et sur la terre. Son âme, après plusieurs migrations, passa dans le corps de Pythagore, où elle avait souvenir de tout son passé.

Æthīces (-um), Ἀἰθίκες, peuple de Thessalie, au pied du Pinde, selon Homère (*Il.* 2, 744), et, selon Strabon, sur la frontière d'Épire.

Æthiōpes (-um) et **Æthiōpia** (-æ), Αἰθιοπες, Αἰθιοπία, Éthiopiens, Éthiopie. D'après l'étymologie (αἶθω, brûler, ὤψ, visage), les Grecs désignaient primitivement par le nom d'Éthiopiens toutes les nations au teint noir ou cuivré qui habitaient tant l'Asie méridionale (Gédrosie) que les bords du Nil supérieur; ainsi on trouve ce nom jusqu'à Samothrace et Lesbos, et les Amazones le portent aussi. Dans Homère et autres poètes ce sont les hommes les plus reculés de la terre; ils habitent le Sud et s'y partagent en deux groupes, ceux de l'Est et ceux de l'Ouest (*Od.* 1, 23); quant à une 3^{me} division établie, selon Strabon, sur les bords du Nil ou du golfe Arabique, Homère ne la connaît pas. Suivant l'Odyssée (4, 81), ils sont voisins des Sidoniens et des Érembes et habitent sur les bords de l'Océan. Les idées du poète sur ces peuples éloignés ne sont jamais bien précises. Il les appelle « irréprochables » (ἀμύμονες) et amis des dieux, qui viennent souvent les visiter et agrément leurs solennelles hécatombes (*Il.* 1, 423). Sous les voyages des dieux se cache sans doute un sens astronomique ou physique, dont le chantre de l'Iliade n'a déjà plus le secret. Les Éthiopiens de l'histoire se di-

visent, suivant Hérodote (7, 70), en Éthiopiens de l'Est, à chevelure lisse, qui s'étendaient jusqu'à l'Inde (Kiepert croit les reconnaître dans les noirs habitants de la Gédrosie), et en Éthiopiens de l'Ouest, ayant généralement les cheveux crépus. — Dans un sens plus restreint, on entend par ce nom les habitants du Nil supérieur au-dessus de l'Égypte (*Hdt.* 2, 146). Les anciens ne connaissaient pas de dénomination générale en usage chez les indigènes, comme par exemple, celle d'Abyssins qu'ils ont aujourd'hui; peut-être n'en existait-il point; du moins ignore-t-on si le nom de *Kusch*, qu'on trouve dans l'Ancien Testament, était applicable à toutes les races ou seulement aux Sémites. Le centre de cette antique civilisation était Méroé (ruines d'Assour près de Schendi), ville célèbre par ses pyramides et d'autres monuments. Après la chute de cette capitale, on trouve le royaume des Nubiens gouverné par des reines guerrières (*Candace*). C. Petronius, préfet d'Égypte sous Auguste, en fit la conquête (av. J.-C. 22), mais on y renonça. Les montagnes qui s'étendent le long de la côte orientale sur le golfe Arabique étaient habitées par les Troglodytes, les Ichthyophages, etc. Les habitants du pays étaient, au dire d'Hérodote (3, 19 sq.) les plus remarquables des hommes par leur stature, leur beauté et leur longévité; le pays lui-même était riche en or, en ivoire, etc. Dans l'Éthiopie supérieure, près de la source de l'Astapus (Bahhr-el-Azrek, fleuve Bleu), fut fondé, dit-on, du temps de Psammetichus (650 av. J.-C.), par des émigrés appartenant à la caste guerrière égyptienne (les Sébrites), le royaume Axomitique, ainsi nommé d'*Axomis* ou *Auxume* (auj. Auxum) la capitale; et occupé plus tard par les Ptolémées qui fondèrent sur la côte des colonies, comme *Arsinoé*, *Bérénice*, etc. Tout le littoral jusqu'au cap *Aromata* (auj. Guardafui) était appelé par les Grecs *Barbarica* (nom qui se retrouve encore dans celui de la ville de Berberah) ou, d'après ses productions, ἡ κινναμωμοφόρος, ἡ ἀρωματοφόρος χώρα. Ils désignent le pays situé au-delà de ce cap sous le nom d'*Azania* (auj. Adschân, Ajan).

Æthiōpia. Voy. l'art précédent.

Æthra (-æ), Ἄθρα, 1) fille de Pitthæe, roi de Trézène, et mère de Thésée, qu'elle eut d'Égée (Plut. *Thes.* 3). Elle vécut ensuite dans l'Attique; de là elle fut emmenée à Lacédémone par Castor et Pollux (Hom. *Il.* 3, 144; Plut. *Thes.* 34), devint esclave d'Hélène qu'elle suivit à Troie. À la prise de cette ville, elle fut rendue à la liberté par son petit-fils Acamas ou Démophon. — 2) fille de l'Océan, qui eut d'Atlas douze filles, les Hyades, et un fils, Hyas, Ovid. *Fast.* 5, 171.

Ætna (-æ), Ἄιτνη, 1) montagne volcanique sur la côte orientale de la Sicile, aujourd'hui Mongibello, haute de 10,200 pieds; Jupiter l'entassa sur les géants Typhon et Encelade (Pind. *Pyth.* 1; Virg. *Æn.* 3, 578); c'est la respiration de ce dernier qui produit les éruptions; Vulcain et ses compagnons les Cyclopes y ont leurs forges; Cic. *Div.* 2, 19. Le philosophe Empédocle se précipita, dit-on, dans le cratère du volcan (Hor. *A. P.* 405) qui rejeta sa chaussure. Strabon, Pindare et Lucilius dans son poème de *l'Ætna* en donnent des descriptions. Les éruptions de l'Ætna paraissent avoir été moins fréquentes dans l'antiquité que de nos jours. Thucydide (3, 116) en mentionne trois depuis le milieu du huitième siècle av. J.-C.; la seconde peut se rapporter à l'an 480 et la troisième à l'an 425, sixième année de la guerre du Péloponnèse. — 2) v. au pied de la montagne (aujourd'hui S. Maria di Licodia), Cic. *Verr.* 3, 44, fondée par Hiéron et nommée d'abord *Inessa* ou *Innesa*. — 3) Nymphé, fille d'Uranus et

S. par l'entrée du golfe de Corinthe. Elle était divisée en deux parties, l'ancienne (Ἀρχαία), de l'Achéloüs à l'Événus et à Calydon; la Nouvelle ou Acquisse (ἐπίκτητος), depuis l'Événus et Calydon jusqu'aux Locriens Ozoles. Sur la côte le pays est plat et fertile, mais dans l'intérieur il est montagneux et stérile. Les montagnes renfermaient beaucoup d'animaux féroces et sont célèbres dans la mythologie par la chasse du sanglier de Calydon. Le pays était originairement habité par les Curètes et les Lélèges, mais il fut de bonne heure colonisé par des Grecs d'Élide, conduits par le personnage fabuleux *Ætolus*. Les Étoliens prirent part à la guerre de Troie, sous la conduite de Thoas, leur roi. Ils continuèrent longtemps d'être un peuple grossier et sans civilisation, vivant en grande partie de pillage; et, même du temps de Thucydide (av. J.-C. 410), plusieurs de leurs tribus parlaient un langage qui n'était pas grec et étaient dans l'habitude de manger le poisson cru. Ils paraissent avoir été unis de bonne heure par une sorte de *ligue*, mais cette *ligue* n'acquiesça quelque importance politique que vers le milieu du troisième siècle av. J.-C.; alors elle devint redoutable aux monarches de Macédoine et la puissante rivale de la ligue Achéenne. Les Étoliens prirent parti pour Antiochus III contre les Romains, et, lors de la défaite de ce prince (189 av. J.-C.), ils devinrent virtuellement sujets de Rome; en 146, l'Étolie fut englobée dans la province romaine d'Achaïe.



Ætna.

de Géa ou de Briarée. Elle donna son nom à la montagne.

Ætōlia (-æ), Αἰτωλία, l'Étolie, contrée de la Grèce, bornée à l'O. par l'Acarnanie, dont elle est séparée par le fl. Achéloüs, au N. par l'Épire et la Thessalie, à l'E. par les Locriens Ozoles et au



Étolie.

Ætōlus, Αἰτωλός, fils d'Endymion et mari de Pronoé, de qui il eut deux fils, Pleuron et Calydon. Il succéda sur le trône d'Élide à son frère Épéus; mais, ayant tué par imprudence Apis, fils de Jason ou de Phoronée, de qui le Péloponnèse reçut le nom de Terre Apienne (Ἀπίς, Ἀπία γῆ), il fut chassé par les

fils de sa victime et se réfugia dans le pays des Curètes, qui, de son nom, s'appela *Étolie*. Apollod. 1, 7, 6.

Afrānīus (-il), L. 1) poète comique latin, florissait vers l'an 94 av. J.-C.; il est considéré comme le maître de la *Comœdia togata*. Ingénieux imitateur de Ménandre, il fut le premier qui, dans les formes de la vie grecque, encadra la peinture des mœurs romaines et par là fraya la voie aux Atellanés polies. Sa manière vive et facile se rapprochait du ton populaire, comme le prouvent les fragments qui nous restent, notamment de ses drames intitulés : *Divortium*, *Epistola*, *Fratriæ*, *Privignus*, *Vopiscus*. De là le succès que ces pièces obtenaient encore du temps d'Auguste, malgré la tendance parfois immorale que leur reproche Quintilien (10, 100). Voy. aussi Hor. *Ep.* 2, 1, 57; Suet. *Ner.* 11. — 2) C. —, personnage d'origine obscure, qui, par l'influence de Pompée, fut élevé au consulat (av. J.-C. 60). Lorsque Pompée, dans son second consulat, obtint les deux provinces d'Espagne (55), il envoya Afranius et Petreius pour les gouverner, tandis que lui-même restait à Rome. En 49, ces deux lieutenants furent défaits par César en Espagne. Afranius alors alla rejoindre Pompée en Grèce; il assista à la bataille de Pharsale (48), puis à celle de Thapsus en Afrique (46). Il tenta de fuir en Mauritanie, mais il fut pris par P. Sittius et mis à mort (Voy. Plut. *Sert.* 19; Pompée, 34, 53, 63. Cæs. 36. Vellej, 2, 48, Cæs. *B. C.* 1, 37-87. Hirt. *B. Afr.* 95. Flor. 4, 2, 90).

Africa (-æ), l'Afrique. Sous ce nom les anciens entendaient, 1^o) dans le sens le plus large, tout le continent africain; 2^o) dans un sens restreint la portion de l'Afrique septentrionale érigée par les Romains en province romaine. Dans la première de ces acceptions le nom n'était pas employé par les écrivains grecs; et son usage chez les Romains eux-mêmes ne s'introduisit que par extension du nom de la partie au tout. Le nom propre du continent chez les Grecs était *Libya* (Λιβύη). Longtemps avant que la période historique eût commencé pour la Grèce, les Phéniciens avaient étendu leur commerce par la Méditerranée et fondé sur

la côte N. de l'Afrique plusieurs colonies dont la principale était Carthage (voy. *Carthago*). Les Grecs ne connaissaient que fort peu de chose sur ce pays avant la fondation de la colonie dorienne de Cyrène (av. J.-C. 620), et les excursions des voyageurs grecs en Égypte dans le sixième et le cinquième siècle; et même alors leurs connaissances sur l'ensemble de la contrée, à l'exception de la partie qui avoisinait Cyrène, étaient dues aux Égyptiens et aux Phéniciens, qui envoyèrent de remarquables expéditions pour explorer le pays. Une flotte phénicienne, envoyée par le roi d'Égypte Pharaon Nécho (vers l'an 600 av. J.-C.), était, disait-on, partie de la mer Rouge, et, faisant le tour de l'Afrique, avait pénétré ainsi dans la Méditerranée. L'authenticité de ce voyage de circumnavigation n'est pas bien établie et continue toujours d'être contestée. Nous possédons encore une relation authentique d'une autre expédition envoyée par les Carthaginois sous la conduite d'Hannon (environ 510 av. J.-C.), et qui parvint jusqu'à un point de la côte occidentale situé à peu près, sinon précisément, au 10^e degré de latitude N. Dans l'intérieur le Grand Désert (*Sahara*) opposait une formidable barrière aux découvertes; mais, même avant le temps d'Hérodote, les habitants de la côte septentrionale parlaient de voyageurs qui avaient individuellement traversé le Désert, et étaient parvenus à une grande rivière coulant vers l'E., peuplée de crocodiles, et habitée sur ses bords par des races humaines au teint noir; cette rivière, si le fait est vrai, était probablement le Niger dans son cours supérieur, aux environs de Tombouctou. Les opinions étaient très-diverses sur les limites du continent. Quelques géographes divisaient le monde entier en deux parties seulement, l'Europe et l'Asie et ne s'accordaient pas sur la question de savoir à laquelle de ces deux divisions appartenait la Libye, c.-à-d. l'Afrique. Ceux qui reconnaissaient trois parties différaient à leur tour sur limite de la Libye et de l'Asie: les uns la plaçaient à l'O. de l'Égypte, les autres le long du Nil, d'autres à l'isthme de Suez et à la mer Rouge; c'est cette dernière

opinion qui prévalut avec le temps. Hérodote divise les habitants de l'Afrique en quatre races, savoir, deux indigènes (Éthiopiens et Lybiens), et deux étrangères (Phéniciens et Grecs). Les Libyens, toutefois, étaient une race caucasienne; les Éthiopiens d'Hérodote correspondent à nos races nègres. Tout le nord de l'Afrique tomba successivement sous la domination romaine et finit par être partagé en plusieurs provinces dont voici les noms : 1) l'Égypte; 2) la Libye, renfermant, a) le Libyæ Nomos ou Libye extérieure; b) la Marmarique; c) la Cyrénaïque; 3) l'Afrique propre (voy. plus bas, n° 2, l'ancien empire de Carthage); 4) la Numidie; 5) la Maurétanie, divisée en a) *Sitifensis*, b) *Cæsariensis*, c) *Tingitana*; joignez-y 6) l'Éthiopie, et vous aurez la totalité de l'Afrique d'après les divisions reconnues par les plus récents des géographes anciens. La partie nord était mieux connue des Romains qu'elle ne l'est de nous, et elle était très-peuplée et très-florissante. — 2) *Africa propria* ou *Provincia*, l'Afrique propre ou Province d'Afrique, ou simplement *Africa*. C'est sous ce nom que les Romains, après la troisième guerre punique (146 av. J.-C.), érigèrent en province la totalité de l'ancien territoire de Carthage. Elle s'étendait de la rivière *Tusca*, à l'O., qui la séparait de la Numidie, jusqu'au golfe de la *Syrtis Minor*, au S. E. Elle était partagée en deux gouvernements (*regiones*) savoir, 1) *Zeugis* ou *Zeugitana*, la Zeugitane, comprenant le pays autour de Carthage; 2) le *Byzacium* ou *Byzacena*, la Byzacène, au S. de la Zeugitane, jusqu'au golfe de la *Syrtis Minor*. Elle correspond pour nous à la Régence de Tunis. La province d'Afrique était pleine de villes florissantes et extrêmement fertile. Elle était le principal grenier de Rome, à qui elle fournissait la plus grande partie du blé que réclamaient ses besoins.

Africānus (-i), l'Africain, surnom donné aux Scipions, à l'occasion de leurs victoires en Afrique (Voy. *Scipio*).

Africus (-i; λῖψ), chez les Grecs), vent d'Afrique soufflant du S.-O. ou de l'O.-S.-O., entre l'Auster et le Favonius,

et appelé encore auj. Affrico par les Italiens. C'est un vent violent et pluvieux (*furibundus et ruens*, Senec. *Quest. Nat.*, 5, 16, 6), dont la fureur se fait sentir sur toute la Méditerranée, au point que la pointe méridionale de l'île de Tyr était entièrement couverte de sable (Curt. 4, 8, 7); souvent il se prend pour un vent violent en général (Virg. *Æ.* 1, 90; Hor. *Od.* 1, 1, 15; Propert. 4, 3, 47).

Agāmēdēs (-æ), Ἀγαμέδης, fils d'Erginus, roi d'Orchomène; avec son frère Trophonius il construisit le temple d'Apollon à Delphes et le bâtiment où était déposé le trésor de Hyrieus, roi de Hyria en Béotie. Les deux frères, en construisant ce dernier édifice, avaient placé dans le mur extérieur une pierre qui s'enlevait aisément du dehors, et, pénétrant par cette voie, ils pillaient chaque nuit le trésor royal. Hyrieus s'en aperçut et tendit aux voleurs des pièges dans l'un desquels Agamède fut pris. Trophonius, pour ne pas être trahi par la capture de son frère, lui coupa la tête et l'emporta. En punition de ce crime, la terre engloutit Trophonius à l'endroit où se trouve, dans le bois sacré de Lébadée, l'autre dit d'Agamède (Paus. 9, 37, 3). Là s'éleva plus tard l'oracle de Trophonius, dans lequel on invoquait et consultait aussi Agamède en lui offrant, la nuit, des béliers en sacrifice. Une histoire toute semblable est racontée par Hérodote (2, 121) relativement au trésor du roi d'Égypte Rhampsinit; vraisemblablement elle avait été importée de Grèce en Égypte, à l'époque où celle-ci devint grecque, et on l'y avait rattachée à quelque ancien récit de trésor volé. La même tradition avait aussi passé en Élide; là c'est Agamède, Trophonius et Cercyon, fils d'Agamède, qui enlèvent le trésor d'Augias; Trophonius et Cercyon s'enfuirent après la mort d'Agamède, le premier à Orchomène, le second à Athènes. Pindare et Plutarque racontent la mort d'Agamède et de Trophonius d'une façon toute différente; ils disent qu'après l'achèvement du temple de Delphes, les deux frères prièrent Apollon de les récompenser de leur travail; Apollon leur promit une récom-

pense dans sept jours, leur recommandant de bien jouir de la vie en attendant ; dans la nuit qui précéda le 7^e jour ils étaient morts.

Agamemnon (-ōnis), Ἀγαμέμνων, fils de Plisthène et d'Aéropé ou Triphylé, et petit-fils d'Atrée, roi de Mycènes ; mais dans Homère et autres auteurs il est appelé fils d'Atrée (Ἀτρείδης) et petit-fils de Pélops. Agamemnon et son frère Ménélas furent élevés avec Égisthe, fils de Thyeste, dans la maison d'Atrée. Après le meurtre d'Atrée par Égisthe et Thyeste, qui succédèrent à Atrée sur le trône de Mycènes (voy. *Ægisthus*), Agamemnon et Ménélas s'exilèrent à Sparte. Là Agamemnon épousa Clytemnestre, fille de Tyndare, de qui il eut trois filles, Iphianasse (Iphigénie), Chrysothémis, Laodicé (Électre) et un fils, Oreste. La manière dont Agamemnon devint roi de Mycènes est diversement racontée. D'après Homère, il semblerait qu'il aurait paisiblement succédé à Thyeste ; selon les autres, il aurait chassé Thyeste et reconquis le trône paternel. Quoi qu'il en soit, il devint le roi le plus puissant de la Grèce. Homère dit qu'il régnait sur tout Argos, c.-à-d. sur le Péloponnèse ou sur la plus grande partie, car la ville même d'Argos était gouvernée par Diomède. Lorsque Hélène, femme de Ménélas, eut été enlevée par Paris, et que la Grèce conjurée résolut de la faire rendre par la force des armes, Agamemnon fut choisi par les autres princes pour commander en chef l'expédition. Après deux années consacrées aux préparatifs, l'armée des Grecs et la flotte se réunirent dans le port d'Aulis en Béotie. Là, Agamemnon ayant tué un cerf consacré à Artémis (Diane), cette déesse, pour se venger, envoya une peste qui décima l'armée et un calme qui retint les vaisseaux dans le port. Afin d'apaiser sa colère, Agamemnon consentit à immoler sa fille Iphigénie ; mais, au moment du sacrifice, elle fut transportée par Diane elle-même en Tauride, et une autre victime fut substituée à sa place. Le calme alors cessa et l'armée fit voile vers les rivages de Troie. Nous racontons ailleurs la querelle qui éclata,

la dixième année de la guerre, entre Achille et Agamemnon (voy. *Achilles*). Agamemnon, quoique généralissime de l'armée grecque, n'est pas le héros de l'Iliade, et, en esprit chevaleresque, en bravoure, en caractère, il est entièrement inférieur à Achille. Mais néanmoins il est au-dessus de tous les Grecs en dignité, en puissance et en majesté ; il a les yeux et la tête de Jupiter ; sa ceinture est pareille à celle d'Arès (Mars) et sa poitrine est comme celle de Poseidon (Neptune). A la prise de Troie, il reçut en récompense Cassandre, fille de Priam. De retour dans ses foyers, il fut assassiné par Égisthe, qui, en son absence, avait séduit sa femme Clytemnestre. Les poètes tragiques attribuent ce meurtre à Clytemnestre seule. Sa mort fut vengée par son fils Oreste.

Agamemnonides (-æ), le fils d'Agamemnon, c.-à-d. Oreste.

Agänippe (-es), 1) fontaine au pied du mont Hélicon en Béotie, Virg. *Ecl.* 10, 12 ; elle était consacrée aux Muses, et remplissait d'un poétique enthousiasme ceux qui buvaient de ses eaux ; elle avait jailli sous le pied de Pégase, Paus. 9, 29, 5. — 2) la nymphe qui présidait à cette fontaine ; elle était fille de Permessos. — 3) femme d'Acrisius, mère de Danaé ; on l'appelle aussi *Eurydice*.

Agänippis. Voy. *Hippocrene*.

Agathocles (-is), Ἀγαθοκλῆς, Agathocle, tyran de Syracuse, était né (361, av. J.-C.) à Therma, ville de Sicile, sujette de Carthage, où Erginus, son père, réfugié de Rhegium, exerçait la profession de potier (Justin, 22, 1, 2). Émigré plus tard avec son père, de Therma à Syracuse, il y apprit le métier de potier, puis entra au service, où il parvint au grade de chiliarque. Sa force et sa beauté physique lui attirèrent les bonnes grâces de Damas, noble Syracusain, qui le tira de l'obscurité, et, celui-ci étant mort, il épousa sa veuve et devint par ce mariage un des plus riches citoyens de Syracuse. Dès lors ses vues ambitieuses se développèrent et il fut exilé. Après diverses vicissitudes de fortune, il rassembla une armée et fut déclaré souverain de Syracuse (317 av. J.-C.). Dans l'espace de peu d'années,

toute la partie de la Sicile qui n'obéissait point à la domination de Carthage se soumit à lui. En 310 il fut défait à Himère par les Carthaginois sous la conduite d'Hamilcar, qui mit aussitôt le siège devant Syracuse. Agathocle conçut alors le hardi dessein de transporter le théâtre de la guerre en Afrique, pour détourner le péril qui le menaçait (Justin 22, 4. Diod. 20, 3 sq.). Ses succès furent brillants et rapides. Il battit constamment les troupes carthaginoises (Diod. 20, 29 sq.); mais il fut enfin rappelé d'Afrique par les affaires de Sicile, où plusieurs villes s'étaient révoltées contre lui (307). Il les ramena à l'obéissance, après avoir fait un traité avec Carthage. Il avait pris auparavant le titre de roi de Sicile (306). Il pilla ensuite les îles Lipari et porta ses armes jusqu'en Italie, pour y attaquer les Brutii. Mais ses derniers jours furent remplis d'amertume par des malheurs de famille. Son petit-fils Archagathus tua son fils Agathocle, en vue de lui succéder sur le trône, et le vieux roi eut à craindre que le reste de sa famille n'eût le même sort. Il envoya en conséquence sa femme et ses deux enfants en Égypte, et sa propre mort suivit presque immédiatement (289), après un règne de vingt-huit ans et à la soixante-douzième année de son âge. Quelques auteurs rapportent une histoire incroyable sur son empoisonnement par Mæno, complice d'Archagathus. Le poison était caché, dit-on, dans la plume qui lui servait de cure-dent, et le réduisit à un état si horrible qu'il fut placé vivant sur le bûcher funèbre et brûlé, sans pouvoir faire un signe qui indiquât qu'il n'était point mort (Diod. 21. *Exc.* 12; Justin. 23, 2).

Agathon, fils de Tisammos, poète tragique athénien, né vers 447, av. J.-C., d'une famille riche et honorable; il était ami d'Euripide et de Platon. Il obtint son premier succès dramatique en 416; ce fut pour célébrer cette victoire que fut donné le banquet à l'occasion duquel Platon écrivit son dialogue intitulé *le Banquet* (Συμπόσιον). Il se trouva en même temps qu'Euripide à la cour d'Archelaüs, roi de Macédoine,

(407) et mourut vers 400, à l'âge d'environ quarante-sept ans. Il ne manquait point de mérite; mais ses compositions étaient plus remarquables par leur style élégant et fleuri que par la force et l'élévation des pensées (Voy. Aristoph. *Thesm.* 59 sq.; 106 Sq.; Plutarque, *Sympos.* 3, 1; Aristot. *Poet.* 9, 18. *Ælien*, *V. H.* 14, 13).

Agäthyrna (-æ) et **Ägäthyrnum** (-i), v. sur la côte N. de la Sicile.

Agäthyrsi, peuple sarmate de Transylvanie, sur la riv. Maris (Marosch); il rapportait son origine à un héros Agathyrsos, fils d'Hercule et d'Échidna (Hdt. 4, 10); (sur leurs mœurs et leur caractère, voyez Hdt. 4, 48, 100, 104). Virgile leur donne l'épithète de *picti* (peints), sans doute parce qu'ils se tatouaient la peau (Virg. *Æ.* 4, 146), mais selon Avienus (*Perieg.* 447) ce serait à cause de leurs vêtements bariolés; Cf. Plin. 4, 12, 88. Mel. 2, 1.

Agävē (-ēs); Ἀγανή, fille de Cadmus et d'Hermione, femme d'Échion, et mère de Penthée. Pour les détails voy. *Pentheus*.

Agbatana. Voy. *Ecbatana*.

Agendicum ou **Agedicum** (-i: Sens), capitale des Senones dans la *Gallia Lugdunensis*.

Ägēnor (-ōris), Ἀγένωρ, 1) frère de Cadmus et d'Europe, fils de Poseidon et de Libya, frère de Bélus et roi de Phénicie, envoya vainement ses fils à la recherche d'Europe; aucun d'eux ne revint, Apollod. 3, 1, 1. Il était un des ancêtres de Didon; de là Virgile appelle Carthage la ville d'Agénor, *Agēnoris urbs*, *Æn.* 1, 338. — 2) un des plus vaillants héros troyens, fils d'Anténor et de Théano, voy. Hom. *Il.* 12, 93 sq.; 21, 545 sq.; Paus. 10, 27, 1.

Ägēnōridēs (-æ), descendant d'un Agénor, par ex. Cadmus, Phinée et Persée.

Agēsīlāus (-i), Ἀγησίλαος, Agésilas, 1) roi de Sparte, qui régnait vers l'an 886 av. J.-C., et fut contemporain du législateur Lycurgue. — 2) autre roi de Sparte, fils d'Archidamus II,

succéda à son demi-frère Agis II (398, av. J.-C.), à l'exclusion de son neveu Léotychildès, soupçonné de naissance illégitime, et avec l'aide de Lysandre. De 396 à 394, il fit la guerre en Asie Mineure avec de grands succès; mais, au milieu de ses victoires, il fut rappelé en Grèce pour défendre son pays contre Thèbes, Corinthe et Argos qu'Artaxerxe avait poussées à prendre les armes contre Sparte. En 394, il rencontra et défit à Coronée en Béotie les forces confédérées. Pendant les quatre années qui suivirent, il regagna pour sa patrie une grande partie de son ancienne suprématie jusqu'à ce qu'enfin la fatale bataille de Leuctres, en 371, vint renverser pour toujours la puissance de Sparte et transporter pour quelque temps la prééminence à Thèbes. En 361, il passa avec un corps de mercenaires lacédémoniens en Égypte, où il mourut dans l'hiver de 361 à 360, à l'âge de plus de quatre-vingts ans et après un règne de trente-huit années. De sa personne Agésilas était petit, avait un air commun, et, de plus, était boiteux, infirmité qui avait fourni une objection sérieuse à son accession au trône, un oracle, curieusement accompli depuis, ayant averti Sparte des malheurs qui l'attendaient sous un « pouvoir boiteux. » En effet, ce fut sous son règne qu'eut lieu la chute de sa puissance, mais non par la faute d'Agésilas; car ce fut un des meilleurs citoyens et des plus grands capitaines qu'elle ait jamais eu (Voir Plut. *Ages.*; *Lys.*; Xen. *Hellen.*; Nep. *Ages.*; Justin, 22, 2, 6).

Agēsīpōlis, nom de plusieurs rois de Sparte. 1) fils de Pausanias, succéda à son père, étant encore mineur (394, av. J.-C.) et régna quatorze ans); — 2) fils de Cléombrote, régna un an (371); — 3) successeur de Cléomène en 220; mais il fut bientôt déposé par son collègue Lycurgue.

Aginnum (-i, Agen), v. capitale des Nitiobriges dans la Gaule Aquitaine.

Agis (-idis), nom de plusieurs rois de Sparte. 1) fils d'Eurysthène, fondateur de la famille des Agides, vers l'an 100 av. J.-C. (Hdt. 7, 204). Il

soumit, dit-on, les anciens habitants de la Laconie, les Hélotés (Strab. 8, 5). — 2) Agis I^{er}, fils d'Archidamus II, frère d'Agésilas, régna de 425 à 398. Il prit une part active à la guerre du Péloponnèse et envahit plusieurs fois l'Attique. Lorsque Alcibiade vint à Sparte, il fut l'hôte d'Agis dont il séduisit, dit-on, la femme Timæa; opinion qui fit exclure du trône Léotychildès, fils d'Agis, comme fruit de l'adultère (voir Thuc. 4, 2; 5, 64 sq.; Plut. *Lys.* 14; Xen. *Hellen.* 3, 3, 1. Plut. *Ag.* 3). — 3) Agis II, fils d'Archidamus III, régna de 338 à 330. Il tenta de renverser la puissance macédonienne en Europe, pendant qu'Alexandre était en Asie, mais il fut vaincu et tué dans la bataille par Antipater, en 330 (voir Plut. *Ag.* 3; Curt. 4, 1, 30; 6, 1, 1-16; Justin. 12, 1; Arr. 2, 1 3.). — 4) Agis III, fils d'Eudamidas II, régna de 244 à 240. Il tenta de remettre en vigueur les institutions de Lycurgue et d'opérer une réforme complète dans le gouvernement de Sparte, mais il échoua devant la résistance de son collègue Léonidas II; jeté en prison, il y fut mis à mort par ordre des éphores avec sa mère et sa grand'mère (Plut. *Ag.* 6-8; 13-15; 16 sq.).

Aglaïa (-æ), Aglaé, une des Grâces ou Charites (propr. la Brillante).

Agraulos (-i), 1) fille d'Actæus, premier roi d'Athènes, et femme de Cécrops. — 2) (nommée Ἀγλαυρος dans Hérodote), fille de Cécrops et d'Agraulos, sur laquelle on raconte diverses histoires. Minerve (Athéné) aurait donné Érichthonius à Agraulos et à sa sœur Hersé dans un coffre fermé, avec défense sévère de l'ouvrir; mais elles enfreignirent cette défense (voy. *Erichthonius*). Agraulos en fut punie dans la suite par Mercure qui la changea en pierre pour avoir voulu l'empêcher de pénétrer chez sa sœur Hersé dont ce dieu s'était épris. Une autre légende rapporte qu'Agraulos se précipita elle-même du haut de l'Acropole, parce qu'un oracle avait déclaré que les Athéniens seraient vainqueurs, si quelqu'un d'entre eux se sacrifiait à son pays. Les

Athéniens reconnaissants lui élevèrent sur l'Acropole un temple où les jeunes Athéniens qui recevaient leur premier équipement guerrier juraient de combattre jusqu'au dernier pour la défense de la patrie (Hdt. 8, 53; Apollod. 3, 14, 2.).

Agri decumates, terres décumates, c.-à-d. assujetties à la dime. Ce nom fut donné par les Romains à une partie de la Germanie située à l'E. du Rhin et au N. du Danube, dont ils prirent possession, quand les Germains se furent retirés vers l'E., et qu'ils donnèrent aux Gaulois et plus tard à leurs propres vétérans, sous la condition qu'ils payeraient une redevance fixée au dixième du produit (*decuma*, dime). Vers la fin du premier ou le commencement du second siècle de notre ère, ces terres furent incorporées à l'empire romain. Voy. Tac. *Germ.* 29; *Ann.* 13, 54; et le gr. Dict. lat. de Freund-Theil au mot *Decumates*.

Agricola (-æ), **Cn. Jūlius**, né le 13 juin de l'an 37 av. J.-C., à Forum Julii (Fréjus), en Provence, était fils de Julius Græcinus, qui avait été mis à mort par Caligula, et de Julia Pro-cilla. Il reçut une éducation soignée, et fut le premier qui servit en Bretagne (60 apr. J.-C.) sous Suétonius Paulinus; il fut questeur en Asie en 63, gouverneur de l'Aquitaine de 74 à 76, et consul en 77, quand il fiança sa fille à l'historien Tacite, auquel il la maria l'année suivante. En 78 il fut nommé gouverneur de la Bretagne; il y resta sept ans, pendant lesquels il soumit tout le pays à l'exception des montagnes de la Calédonie, et par son administration pleine de sagesse introduisit parmi les habitants la langue et la civilisation de Rome. Il fut rappelé en 85 par la jalousie de Domitien, et à son retour il vécut dans la retraite jusqu'à sa mort arrivée en 93. Il fut, dit-on, empoisonné par ordre de Domitien. Son caractère a été dépeint sous les plus brillantes couleurs par Tacite son gendre, dont la *Vie d'Agri-cola* est parvenue jusqu'à nous.

Agrigentum (-i), appelée aussi **Acrāgas** (-antis), Agrigente, chez

les Grecs modernes Girgenti, ville située sur la côte S. de la Sicile, à 24 milles environ de la mer. Elle était célèbre par



Agrigente.

sa richesse et sa nombreuse population et était une des plus brillantes cités du monde ancien. Elle fut fondée par une colonie dorienne de Gêla, vers l'an 579 av. J.-C.; elle fut gouvernée seize ans (570-554) par le cruel tyran Phalaris, et plus tard par Théron (488-472). Elle fut détruite par les Carthaginois (406) (Diod. Sic. 13, 82-90) et, bien que rebâtie par Timoléon, elle ne recouvra jamais sa première grandeur. Elle tomba au pouvoir des Romains en 210. C'était la patrie d'Empédocle. Ses habitants avaient une grande réputation d'hospitalité et d'esprit (Cic. *Verr.* 4, 43). On y remarque encore de gigantesques ruines de l'ancienne cité.

Agrippa (-æ) **Hērōdes**, 1) appelé Agrippa le Grand, fils d'Aristobule et de Bérénice, et petit-fils d'Hérode le Grand. Il fut élevé à Rome et vécut dans la plus grande intimité avec les futurs empereurs Caligula et Claude. Caligula lui donna les tétrarchies de l'*Abilène*, de la *Batanæa*, de la *Trachonitis*, et de l'*Auranitis*. Claude annexa la Judée et la Samaria à ses domaines. Son gouvernement fut très-populaire parmi les Juifs. Ce fut probablement pour augmenter cette popularité qu'il fit décapiter l'apôtre saint Jean et jeter saint Paul en prison (44 ap. J.-C.). Il mourut à Césarée cette même année. Sa mort est racontée dans le XII^e chapitre des Actes des Apôtres. — 2) fils du précédent, roi de Chalcis. Dans la révolte des Juifs, il fut du parti des Romains, et, après la prise de Jérusalem, il se rendit à Rome avec sa sœur Bérénice. Il mourut à l'âge de soixante-dix ans, l'an 100 de notre ère. C'est devant

cet Agrippa que saint Paul prononça sa défense, l'an 60 (Actes des Apôtres, XXV-XXVI).

Agrippa (-æ) M. Vipsanius, né, en 63, d'une famille obscure (Tac. *Ann.* 1, 3), étudia avec le jeune Octave (plus tard empereur sous le nom d'Auguste) à Apollonie en Illyrie; et, après le meurtre de César, en 44, il était un des amis intimes d'Octave (Nep. *Att.* 12, 1), qu'il engagea à se rendre immédiatement à Rome (Plut. *Brut.* 27). Dans les guerres civiles qui suivirent et dont le résultat fut de rendre Auguste maître du monde romain, Agrippa prit une part très-active, et ses talents militaires contribuèrent pour une grande part à ce résultat. Il commandait la flotte d'Auguste à la bataille d'Actium en 31. Il fut trois fois consul (Tac. *An.* 1, 3; Plut. *Ant.* 87), et dans son troisième consulat, en 27, il bâtit le Panthéon. En 21 il épousa Julie, fille d'Auguste, et continua d'être employé dans divers commandements militaires jusqu'à sa mort en l'an 12. De sa première femme, Pomponia, Agrippa avait eu Vipsania, mariée à Tibère, successeur d'Auguste; et de Julie il eut deux filles, Julie et Agrippine, et trois fils, Caius César, Lucius César (voy. *César*) et Agrippa Postumus; les deux premiers furent adoptés par l'empereur et désignés comme ses successeurs; le dernier fut relégué par Auguste dans l'île de Planasia et mis à mort par Tibère à son avènement en l'an 14 (voy. de plus Dion Cass. 48, 20; 49, 43; 54, 24; 28; Pline, 36, 24, 3).

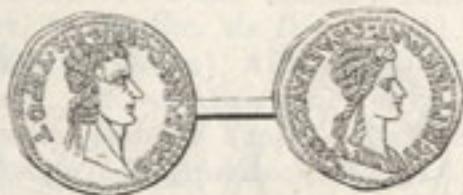


M. Agrippa, général d'Auguste.

Agrippa Postumus. Voy. l'article précéd. à la fin.

Agrippina (-æ), 1) fille de M. Vipsanius Agrippa et de Julie, la fille d'Auguste, épousa Germanicus, de qui elle eut neuf enfants, et, dans ce

nombre, l'empereur Caligula et Agrippine, mère de Néron. Elle était distinguée par ses vertus et par son héroïsme, et partageait tous les périls de son époux dans ses campagnes. À sa mort (en l'an 17) elle retourna en Italie, mais les témoignages de sympathie qu'elle y reçut du peuple irritèrent encore la haine que lui avaient vouée depuis longtemps Tibère et sa mère Livie; et Tibère finit par la reléguer dans l'île de Pandataria



Agrippine I. Tête de Caligula, sur le revers.

(an 30), où elle mourut trois ans après, probablement en se laissant volontairement mourir de faim. — 2) fille de Germanicus et d'Agrippine (no 1), et mère de l'empereur Néron, née à *Oppidum Ubiorum*, ville appelée plus tard en son honneur *Colonia Agrippina*,auj. Cologne. Elle était belle et intelligente, mais licencieuse, ambitieuse et cruelle. Elle fut mariée d'abord à Cu. Domitius Ahenobarbus, de qui elle eut un fils, qui fut plus tard l'empereur Néron; ensuite à Crispus Passienus, et enfin à l'empereur Claude (49), bien qu'elle fut sa nièce. Elle eut sur l'imbécile Claude assez d'influence pour lui faire adopter son fils, au préjudice du sien propre nommé Britannicus; et, afin d'assurer à ce fils adoptif la succession de Claude, elle empoisonna ce dernier (l'an 54). Le jeune empereur fut bientôt fatigué de l'ascendant que sa mère avait pris sur lui, et, après plusieurs tentatives pour secouer ce joug devenu insupportable, il la fit assassiner en 59 (voir Tac. *Ann.* 12, 9 et sq.; 12, 64; 14, 1; Suét. *Claude* 43; Ner. 34).



Agrippine II. Tête de Claude, sur le revers.

Agrius (-i), fils de Porthaon et d'Euryté, et père de Thersite et de cinq autres fils.

Agyieus (trisyll.), Ἀγυιεύς, surnom d'Apollon, comme dieu tutélaire des rues et des places publiques à Mycènes et ailleurs.

Agylla. Voy. *Cære*.

Agyrium, Ἀγύριον, v. de Sicile, sur le Cyamosorus, au N.-O. de Centuripæ et au N.-E. d'Enna, patrie de l'historien Diodore; auj. San Philippo d'Argiro.



Agyrium, en Sicile.

Ahala (-æ), C. Servilius, était maître de la cavalerie sous le dictateur L. Cincinnatus (439 av. J.-C.), quand il tua de sa main dans le forum Sp. Mælius qui refusait de comparaître devant le dictateur. Il fut traduit en justice et n'échappa à une condamnation que par un exil volontaire (Liv. 4, 57; 5, 9).

Aharna (-æ), v. d'Étrurie, au N.-E. de *Volsinii*.

Ahēnōbarbus (-i), nom d'une famille distinguée de la *gens Domitia*. Les membres de cette famille devaient, dit-on, ce surnom d'*Ahenobarbi*, c.-à-d. « Barbe-d'airain » ou « Barberousse » au fait suivant : les Dioscures (Castor et Pollux) vinrent annoncer à un de leurs ancêtres la victoire remportée par les Romains sur les Latins sur les bords du lac Régille (496), et, pour confirmer la vérité de cette nouvelle, lui avaient caressé les cheveux et la barbe, qui, de noirs, devinrent immédiatement roux (Suet. *Ner.* 1 sq.; Plut. *Æm. Paul.* 25). — *Cn. Domitius Ahenobarbus* consacra, comme *prætor urbanus*, un temple à Faune, l'an de R. 560 (Liv. 33, 42) et dirigea la guerre contre les Boiens dont il ravagea le territoire jusqu'à ce qu'ils se fussent soumis (*id.* 36, 37).

— 2) fils du précédent, fit partie, en 587, de la commission chargée, avec L. Æmilius Paulus, de régler les affaires de Macédoine (Val. Max. 1, 1, 3).

— 3) fils du précédent, consul en 632, vainquit les Allobroges et les Arvernes (Cic. *Font.* 12, 26), en partie à l'aide de ses éléphants qui effrayèrent l'ennemi. Censeur, en 639, il chassa du sénat les membres indignes (Cic. *Cluent.* 42, 119; Val. Max. 2, 2, 9). Ce fut lui encore qui construisit dans les Gaules la voie Domitia (Cic. *Font.* 4, 8). — 4) fils du précédent, consul en 658, premier auteur de la loi de *Sacerdotiis*, aux termes de laquelle les sacerdoces ne devaient plus être conférés par le choix (*cooptatio*) des collèges sacerdotaux, mais par le peuple au moyen de dix-sept tribus tirées au sort (Cic. *Lael.* 25, 96; *Leg. agr.* 2, 7, 17 sq.), une loi semblable, proposée par le tribun C. Licinius Crassus, ayant été repoussée sur l'observation, faite par l'augure C. Lælius, que cette loi était une véritable profanation de la *religio sacrorum*. Sur sa lutte avec M. Æmil. Scaurus voy. Cic. *Dejot.* 11, 31 et Val. Max. 6, 5, 5. Comme censeur avec L. Crassus, le célèbre orateur (622), il lança un édit contre les écoles de rhéteurs nouvellement établies. — 5) *L. Dom. Ahenob.*, frère du précédent, consul en 660, combattit le tribun Saturninus en 654; il fut tué comme partisan de Sylla, sur l'ordre de Marius, par le préteur Damasippus dans la Curia Hostilia (Val. Max. 9, 2, 3). — 6) fils du précédent, beau-fils de Cinna, un des partisans de Marius proscrits par Sylla en 672; il se mit, à Clupea en Afrique, à la tête de ses amis réfugiés, mais il fut vaincu par Pompée et tomba aux premiers rangs, Plut. *Pomp.* 10 sq.; Val. Max. 6, 2, 8. — 7) *L. Dom. Ahenob.* (fils du n° 4), consul en 700, *vir neque satis constans et ingenio truci* (Suet. *Ner.* 2), mari de Porcia, sœur de Caton d'Utique, ennemi implacable de César, à qui il avait été désigné comme successeur dans les Gaules (Cæs. *B. C.* 1, 6). Il rassembla une armée à Corfinium dans le Samnium et voulut se joindre à Pompée, mais les lenteurs de Pompée et l'arrivée sou-

daine de César rendirent cette tentative vaine. Il tomba entre les mains de César qui le laissa généreusement partir avec sa caisse militaire (*Cæs. ibid.* 16). A Pharsale il était à l'aile droite en face d'Antoine; mais, après la victoire de César, il s'enfuit du camp sur une hauteur où les cavaliers d'Antoine le prirent et le percèrent de coups (*id. ibid.* 3, 99; *Cic. Phil.* 2, 29, 71). — 8) *Cn. Dom. Ahen.*, fils du précédent, prit part aux derniers efforts de son père à Corfinium et à Pharsale, mais obtint de César la permission de retourner en Italie. Là il entra dans la conjuration formée contre César (*Cic. Phil.* 2, 11, 27), et suivit plus tard Brutus en Macédoine. Comme chef de la flotte qui opérait dans la mer Ionienne, il anéantit les vaisseaux du triumvir; mais, après la bataille de Philippes, il livra cette flotte à Antoine avec qui il s'était réconcilié par l'entremise d'Asinius Pollion; il l'abandonna toutefois quand il eut appris ses relations avec Cléopâtre et passa du côté d'Octave, mais il mourut bientôt après. — 9) *L. Dom. Ahen.*, fils du précédent, consul en 738, marié à la fille aînée du triumvir Antoine, conduisit en qualité de général une armée en Germanie au-delà de l'Elbe et pénétra en Allemagne plus avant qu'aucun romain avant lui (*Tac. An.* 1, 63; 4, 44). Il était d'ailleurs arrogant et grossier et donna des jeux de gladiateurs avec une cruauté sans exemple (*Suet. Ner.* 4). — 10) *Cn. Dcm. Ahenob.*, fils du précédent, mari d'Agrippine, fille de Germanicus, père de l'empereur Néron, gouverna la Sicile en qualité de proconsul; mais c'était un homme sans considération.



Cn. Domitius Ahenobarbus.

Aides ou **Aidōneus**. Voy. *Hades*.
Aius Locutius ou **Loquens**, divinité romaine. Lorsque les Gaulois,

l'an 390 av. J.-C., marchèrent sur Rome, on entendit à Rome, dans la rue neuve, au milieu du silence de la nuit, une voix qui annonçait leur approche, mais on n'y prit pas garde. Après la prise et l'incendie de la ville, comme on rétablissait les sanctuaires, on se souvint de cette voix négligée et on éleva, en expiation, à *Aius Locutius* ou *Loquens* c.-à-d. au *parleur prophétique*, un autel entouré d'une enceinte consacrée (*Liv.* 5, 50; *Cic. de Div.* 2, 32).

Ajax (**-ācis**), Ἀΐας, 1) fils de Télamon, roi de Salamine et petit-fils d'Éaque. Homère l'appelle Ajax le Télamonien (ὁ Τελαμώνιος), Ajax le Grand, ou simplement Ajax, pour le distinguer de l'autre Ajax, fils d'Oïlée (ὁ Ὀϊλῆος, Ὀϊλεύς, Ὀϊλιάδης, Οἰειδής), surnommé aussi le Locrien (ὁ Λοκρός). Il partit pour Troie avec douze vaisseaux, et est représenté dans l'Iliade comme le plus brave après Achille. Dans la dispute relative aux armes d'Achille, il fut vaincu par Ulysse, et la douleur qu'il en ressentit fut, suivant Homère, la cause de sa mort (*Od.* 11, 541). Les poètes plus récents racontent que cette défaite le jeta dans de si violents transports de folie furieuse qu'il s'élança la nuit hors de sa tente, égorga les troupeaux des Grecs, croyant frapper ses odieux adversaires, et finit par se percer lui-même de son épée (*Pind. Nem.* 7; *Soph. Aj.*; *Ov. Met.* 13, 1). De son sang naquit une fleur pourprée portant sur ses feuilles les deux lettres *Ai*, initiales de son nom, et dont le son est l'expression d'un soupir. Homère ne parle point de *Tecmessa*, sa captive, fille du roi phrygien Teuthras, de qui il aurait eu un fils. Son tombeau (Αἰάντειον) se trouvait sur le cap Rhétée, et il avait à Salamine, comme héros national, un temple, une statue et une fête (Αἰάντεια). — 2) fils d'Oïlée, roi des Locriens, appelé aussi « Ajax le Petit », fit voile pour Troie avec quarante vaisseaux. Il est représenté comme petit de taille, mais habile à lancer le javelot et, après Achille, le plus rapide à la course de tous les Grecs. *Il.* 2, 527; 14, 520. A son retour de Troie, il fit naufrage; il put se sauver sur un rocher, grâce à l'assistance de

Neptune; mais, comme il se vantait avec bravade d'échapper en dépit des immortels, Neptune, d'un coup de son trident, partagea le rocher qui le supportait et l'engloutit dans les flots (*Od.*



Ajax (marbres d'Égine).

4, 499). Tel est le récit d'Homère. Virgile nous dit que Minerve était courroucée contre lui, parce que, la nuit où Troie fut prise, il avait fait violence à Cassandre dans son temple. Les Locriens Opuntiens l'honoraient comme un demi-dieu et, dans les combats, lui laissaient toujours une place dans leurs rangs.

Alābanda (-ōrum), Ἀλάβανδα, v. considérable de Carie, Hdt. 7, 195 (d'après le l. 8, 136, v. de Phrygie), non loin du Méandre, et située entre deux collines. Elle était célèbre par son commerce et le goût des arts, mais décriée pour ses mœurs dissolues. Sous les Romains elle était le siège d'un *Conventus juridicus* (Cic. de N. D. 3, 15. *Ad div.* 13, 56. Liv. 33, 78).

Alalcōmēnē (-ārum), Ἀλακομεναί, 1) ancienne v. de Béotie, entre le mont Tilphossion et le lac Copais, avec un ancien temple de Minerve; la tradition d'après laquelle la déesse serait née dans cette ville la préserva de la destruction (Hom. *Il.* 4, 8; Paus. 9, 33). — 2) v. dans l'île d'Ithaque; — 3) v. de Thessalie.

Alālīa. Voy. *Aleria*.

Alāni, Ἀλανοί, Ἀλαυνοί, les Alains, grand peuple scythique, peut-être le même que les Albanais (voy. *Albania*),

habitaient primitivement dans la partie E. du Caucase; ils pénétrèrent ensuite dans les plaines de la Russie, envahirent aussi, par les Portes Caspiennes, du temps de Vespasien, la Médie et l'Arménie. Plus tard, dans le cinquième siècle de notre ère, ils battirent près de Philippes, en Macédoine, l'empereur Gordien. Chassés par les Huns, ils ravagèrent avec les Suèves et les Vandales la Gaule et l'Espagne, où, défaits par les Goths et par les Francs, ils disparurent comme nation.

Alaricus (-i) [en allemand **Al-ric**, c.-à-d. tout riche], roi des Visigoths, qui prit et pilla Rome, le 24 août 410. Il mourut peu de temps après, à Consentia, dans le Bruttium.

Alba (-æ) **Silvius**, un des rois mythologiques d'Albe la Longue, fils de Latinus, régna trente-neuf ans.

Alba (-æ) **Fucentia** ou **Fucentis** ou **Marsorum**, v. des Marses, et plus tard colonie romaine, située sur un rocher très-élevé près du lac *Fucinus*, et employée par les Romains comme prison d'État, à cause de sa forte position; le roi Persée de Macédoine y fut détenu, Liv. 10, 1; Vell. 1, 14. Les habitants s'appelaient *Albenses*. — 2).

Alba Longa, Albe la Longue, entre le mont Albain et le lac Albain, près du couvent actuel de Palazzola. D'après la tradition, elle fut fondée par Ascagne, fils d'Énée, et fut elle-même le berceau de Rome. Par suite de la trahison dont un dictateur albain, Mettus Suffetius, se rendit coupable envers les Romains, ceux-ci rasèrent Albe et en transplantèrent les habitants à Rome, sur le mont Cœlius (Liv. 1, 3, 30-33). Tout le pays environnant était et est encore couvert de très-belles constructions. Ces charmantes villas s'appelaient *Albanum*. On désignait les habitants d'Albe la Longue sous le nom d'*Albani*, pour les distinguer des *Albenses*. — 3) *Alba Pompeia*, v. de Ligurie, colonisée par le Grand Pompée; patrie de l'empereur Pertinax.

Albānīa (-æ), Ἀλβανία (Strab. 11, 500), contrée d'Asie, bornée au N. par le Caucase (monts Cérauniens), à l'E. par la mer Caspienne, au S. par les

fleuves Cyrus et Araxe, à l'O. par l'Ibérie, auj. le Schirvan ou le Daghistan; pays riche en blés, en vignes et en pâturages, habité par un peuple chasseur et guerrier, Arr. 3, 8, 11, 13. C'était une tribu scythique, qu'on regarde comme identique aux *Alani*. Les Romains ne les connurent qu'à l'époque de la guerre contre Mithridate, où ils opposèrent alors à Pompée une nombreuse cavalerie.

Albania ou **Caspia Portæ**, défilé près de la mer Caspienne. C'est encore auj. le seul passage pour pénétrer dans le Schirvan.

Albanum. Voy. *Alba*, n° 2.

Albanus lacus, petit lac d'environ 5 milles de circonférence, à l'O. du *Mons Albanus*, entre *Bovillæ* et *Alba Longa*. C'est le cratère d'un volcan éteint, et il a plusieurs centaines de pieds de profondeur. La tranchée (*emissarium*) creusée par les Romains à travers le roc pendant le siège de Véies pour décharger le trop plein du lac, existe encore auj. (Lago d'Albano) près de Castel-Gandolfo. Dans le voisinage se trouve un autre lac plus petit, entouré, comme le *L. Albanus*, de belles forêts, *lacus Nemorensis* ou *Speculum Dianæ* (auj. L. di Neri) avec un bois et un sanctuaire consacrés à Diane (Liv. 5, 19. Cic. *Mil.* 31).

Albanus mons, le mont Albain, auj. Monte Cavo ou Albano, était, dans son sens le plus restreint, la montagne du Latium sur le penchant de laquelle était située Albe la Longue. C'était la montagne sacrée des Latins, sur laquelle se célébraient les fêtes religieuses de la Ligue latine (*feriæ latinæ*), et sur son sommet le plus élevé était le temple de Jupiter Latiaris, où les généraux romains montaient en triomphe, quand le triomphe proprement dit leur était refusé à Rome. Le mont Albain, dans sa signification la plus étendue, comprenait le mont Algide et les montagnes qui avoisinaient Tusculum.

Albici (**-orum**), Ἀλβίοιοι, Ἀλβείεις, peuple gaulois très-belligueux qui habitait les montagnes situées au N. de Marseille.

Albinovanus (**C. Pedo**), ami

d'Ovide, qui lui adresse une de ses épîtres écrites du Pont (4, 10). On lui attribue trois élégies latines, publiées par Wernsdorf et par Meinecke.

Albinus ou **Albus Postumius**, nom d'une famille patricienne à Rome, dont plusieurs membres occupèrent les charges les plus élevées de l'État depuis le commencement de la république jusqu'à sa chute. Le fondateur de cette famille était dictateur, l'an 498 av. J.-C., quand il battit les Latins près du lac Régille.

Albinus Clodius, était gouverneur de la Bretagne à la mort de Commode, l'an 192 de notre ère. Afin de s'assurer de sa neutralité, Septime-Sévère le créa César; mais quand Sévère eut triomphé de ses rivaux, il tourna ses armes contre Albinus. Une grande bataille fut livrée entre eux à Lyon, en Gaule (197). Albinus fut battu et tué.



Albinus Claudius, empereur romain, ap. J.-C., 197.

Albion (**-onis**), proprement *blanche-terre*, autre nom de la *Britannia*, ainsi nommée à cause de la blancheur de ses côtes vis-à-vis de la Gaule.

Albis (**-is**), l'Elbe, un des grands fleuves de la Germanie, le plus oriental que connussent les Romains; mais, comme ils n'avaient exploré son cours que dans sa partie septentrionale jusqu'à son embouchure pendant les expéditions de Drusus (9 av. J.-C.) et de Tibère (5 apr. J.-C.), Tacite (6, 41) et Strabon n'en ont que des notions inexactes. Tacite le confond avec l'Éger et place sa source chez les Hermundures; Dion Cassius au contraire (55, 1) le fait naître dans les *Vandalici Montes* (Riesengebirge).

Albium Ingaunum ou **Albingaunum**, v. des *Ingauni* sur la côte de Ligurie, et municipe.

Albium Intemelium ou **Albintemelium**, v. des *Intemelii*, sur la côte de Ligurie, et municipe.

Albŭla (-æ), ancien nom du Tibre. Voy. TIBERIS.

Albŭlæ aquæ. Voy. *Albunea*.

Albŭnĕa et **Albŭna** (Hor. *Od.* 1, 7, 12; Tib. 2, 5, 69), nymphe prophétique ou sibylle, qui se tenait dans les grottes sombres d'un bois situé près du lieu où l'Anio se précipite en tourbillon écumeux et avec un bruit semblable à celui du tonnerre; dans le voisinage étaient des eaux sulfureuses (*Albulæ*, employées de bonne heure par les malades comme bain et comme boisson) et un lac d'où s'élevaient des exhalaisons empoisonnées (Virg. *Æn.* 7, 82); là aussi se trouvait l'oracle de *Faunus Fatidicus*. Peut-être Alburnée est-elle la même que la *Mater Matuta* (Liv. 7, 27), cette déesse du matin honorée par les populations maritimes de l'Italie, et que la *Leucothea* ou *Ino* des Grecs. Elle avait près de Tibur un temple et une fontaine. Le temple existe encore à Tivoli.

Alburnus mons, montagne de Lucanie, couverte de bois, derrière *Pæstum*.

Alcæus (-i), Ἀλκαῖος, Alcée, 1) né à Mitylène dans l'île de Lesbos, le plus ancien des poètes lyriques éoliens, florissait vers l'an 612 av. J.-C., en même temps que Sappho. Dans la guerre entre les Athéniens et les Mitylénéens pour la possession de Sigeum (606 av. J.-C.), il eut la honte de laisser ses armes sur le champ de bataille. Il appartenait par sa naissance au parti de la noblesse et fut envoyé en exil avec son frère Antiménidas, quand le parti populaire triompha. Il essaya de rentrer dans sa patrie par la force des armes, mais tous ses efforts furent déjoués par le sage Pittacus qui avait été élu dictateur (αἰσυμνήτης) par le peuple pour lui résister ainsi qu'aux autres exilés. Alcée et son frère voyagèrent ensuite dans divers pays; l'époque de sa mort est incertaine. Les fragments qui nous restent de ses poèmes et les excellentes imitations d'Horace nous font connaître le caractère de son talent. Celles de ses poésies qu'on estimait le plus furent ses odes guerrières (στρασιωτικά) dans lesquelles il essayait de relever l'esprit de la noblesse (*minaces Alcæi camenæ*, Hor.). Il avait aussi composé des hymnes, des

poésies érotiques et bachiques (ἐρωτικά, συμποτικά), où respire une forte sensibilité. Il est l'inventeur de la strophe alcæïque. — 2) un autre Alcée, de Mitylène, poète comique et rival d'Aristophane, a composé dix comédies, la plupart empruntées à la mythologie, parmi lesquelles on remarque le titre de comitragédie (κωμωδοτραγωδία).

Alcæthŏus (Ἀλκᾶθους, Ἀλκᾶθου, 1) fils de Pélops et d'Hippodamie, obtint la main d'Évechéme, fille de Mégare, en tuant sur le Cithéron le lion qui avait mis en pièces le fils de ce prince, et il succéda à son beau-père sur le trône de Mégare. Il rétablit les murs de la ville, détruits par les Crétois, et construisit une des deux citadelles de Mégare, celle qui fut nommée Alcathœ, ainsi qu'un temple d'Apollon. Il fut aidé dans ces ouvrages par Apollon. La pierre sur laquelle le dieu avait coutume de déposer sa lyre, pendant le travail, rendait, dit-on, bien longtemps après, quand on la frappait, un son semblable à celui d'une lyre. Alcathœus avait à Mégare un *heroum*, et des jeux, Ἀλκαθοῖα, étaient célébrés en son honneur. — (2) nom d'un Troyen (voy. *Æneas*).

Alcestis (-is) ou **Alceste** (-es), femme d'Admète. Voy. *Admetus*.

Alcībīādēs (-is), fils de Clinias et de Dinomaché, naquit à Athènes vers l'an 450 av. J.-C. A la mort de son père, arrivée trois ans après (447), il passa sous la tutelle de son plus proche parent, le célèbre Périclès. Il était beau, doué des plus heureuses dispositions, et fort riche. Sa jeunesse se passa au milieu de tous les désordres. Socrate, qui connaissait ses capacités, essaya, mais en vain, de le ramener à la vertu. Les liens d'amitié qui les unissaient furent resserrés par de mutuels services. A la bataille de Potidée (432), Socrate lui sauva la vie, et, à celle de Délium (424), Socrate, à son tour, lui dut son salut. Après la mort de Cléon (422), il devint un des principaux personnages politiques, et le chef du parti de la guéfre en opposition avec Nicias. En 415, il fut nommé, avec Nicias et Lamachus, au commandement de l'expédition de Sicile. Pendant qu'on faisait les préparatifs de cette expédi-

tion, eut lieu, la nuit, une mutilation mystérieuse de tous les Hermès, attentat que les terreurs populaires rattachaient à un complot ayant pour objet le renversement de la constitution athénienne. Alcibiade fut accusé d'être le chef de cette conspiration. Il demanda qu'on fit une enquête avant qu'il levât l'ancre; ses ennemis s'y refusèrent, mais à peine était-il en vue des côtes de Sicile, qu'il fut rappelé pour se défendre. Il rebroussa donc chemin, mais il parvint à s'échapper à *Thurii*, et de là il se rendit à Sparte, où il se conduisit en ennemi avoué de son pays. Les manœuvres de son ennemi Agis II, dont il avait séduit la femme, l'obligèrent à quitter Sparte et à chercher un refuge auprès de Tissapherne (412), dont il gagna promptement la faveur. Par son influence, il le détermina à abandonner la cause des Spartiates et à professer hautement sa volonté d'assister les Athéniens, qui, en conséquence, rappelèrent Alcibiade de son exil (411). Il ne revint pas immédiatement à Athènes, et resta loin de sa patrie quatre années encore, pendant lesquelles les Athéniens, sous son commandement, gagnèrent les batailles de Cynossema, d'Abidos et de Cyzique, et prirent possession de Chalcédon et de Byzantium. En 407, il rentra à Athènes, où il fut reçu avec un grand enthousiasme et nommé commandant en chef de toutes les forces de terre et de mer. Mais la défaite essuyée à Notium et causée, en son absence, par l'imprudence de son lieutenant Antiochus, fournit à ses ennemis des armes contre lui et son commandement lui fut retiré (406). Il s'exila de nouveau volontairement dans son domaine fortifié, à Bisanthe, dans la Chersonèse de Thrace. Après la chute d'Athènes (404), il se réfugia auprès de Pharnabaze. Il était sur le point de se rendre à la cour d'Artaxerce, quand une nuit sa demeure fut entourée par une bande de gens armés, qui y mirent le feu. Il s'élança dehors l'épée à la main, mais il tomba percé de traits (404). Les assassins étaient ou des hommes aux gages des Spartiates ou les frères d'une noble dame séduite par Alcibiade. Il

laissa de sa femme Hipparète un fils nommé Alcibiade qui ne se distingua jamais (voir *Plut. Alcib.*; *Thuc.* 5, 43 sq.; 6, 6, 27; 88; 7, 18; 8, 14, 45; 15, 56; *Xén. Hell.* 1, 1, 11; 1, 5, 14; *Nep. Alcib.*).

Alcīdēs (-æ), Alcide, un des noms d'Hercule, comme petit-fils d'Alcée.

Alcīmēdē (-ēs), Ἀλκιμέδη, fille de Phylax et de Clymène, femme d'Éson et mère de Jason, *Apoll. Rh.* 1, 47.

Alcīnōus (-ī), Ἀλκίνοος, fils de Nausithoüs, et petit-fils de Neptune, est célébré dans l'Odyssée comme un prince heureux et sage qui régnait sur les Phéaciens dans l'île de Scheria. Il recueillit Ulysse après son naufrage et le fit accompagner, comblé de présents, dans sa patrie. Dans le récit de l'expédition des Argonautes, il habite l'île de Drépane; il accueille les Argonautes au retour et protège Médée contre les Colchiens qui la poursuivent. Ceux-ci, craignant de s'en retourner sans Médée, restent auprès d'Alcinoüs (*Apoll. Rh.* 4, 990).

Alcīphron (-ōnis), Ἀλκίφρων, le plus distingué des épistolographes grecs, était peut-être contemporain de Lucien, vers l'an 180 de notre ère. Ses lettres, au nombre de 116, sont écrites par des personnages fictifs, dans un style remarquable par sa pureté et son élégance. Elles offrent une peinture intéressante des mœurs et de la civilisation grecque, et particulièrement d'Athènes, dans les diverses classes de la société.

Alcīthōē ou **Alcāthōē** (-ēs), fille de Minyas, changée en chauve-souris pour avoir refusé de se joindre aux autres femmes de Béotie dans la célébration des mystères de Bacchus; ses deux sœurs, coupables du même refus, furent métamorphosées l'une en hibou, l'autre en chouette.

Alcmæon (-ōnis), Ἀλκμαίων, fils d'Amphiaraüs et d'Ériphyle (*Hom. Od.* 15, 248), et frère d'Amphilochus. Il prit part à l'expédition des Épigones contre Thèbes, et, à son retour, il tua sa mère sur l'ordre de son père (voy. *Amphiaraüs*). Après ce meurtre il devint fou et fut poursuivi par les Furies. Il se rendit auprès de Phégée à Psophis, et, purifié

par ce prince, il épousa sa fille Arsinoé ou Alphesibœa, à qui il donna le collier et le peplum d'Harmonie. Mais, comme la terre dans cette contrée avait cessé de produire pour avoir donné asile à un parricide, il quitta Psophis et, après avoir longtemps erré, il arriva près de l'embouchure de l'Achéloüs. Le dieu de ce fleuve lui donna sa fille Callirrhoé en mariage. Callirrhoé désirant posséder le collier et le peplum d'Harmonie, Alcméon retourna à Psophis et obtint de Phégée ces précieux objets sous prétexte de les consacrer à Delphes; mais, lorsque Phégée apprit qu'ils étaient destinés à Callirrhoé, il engagea ses fils à tuer Alcméon, ce qu'ils firent (Apoll. 3, 7, 2; 5-7; Thuc. 2, 10).

Alcmæonidæ (-arum), Ἀλκμαιωνίδαι, les Alcméonides, noble famille d'Athènes, branche de la famille des *Nelidæ*, qui, chassés de Pylos, en Messénie, par les Doriens, étaient venus s'établir à Athènes. La manière dont Mégacles, un des membres de cette famille, traita les insurgés conduits par Cylon (612 av. J.-C.), leur fut fatale; ils portèrent la peine du sacrilège commis par l'archonte et furent bannis d'Athènes vers 595. Ils revinrent de leur exil en 560, mais Pisistrate les expulsa de nouveau. En 548 ils s'engagèrent auprès du conseil amphictyonique à reconstruire le temple de Delphes, et acquirent une grande popularité dans toute la Grèce en exécutant l'ouvrage avec une magnificence qui dépassait de beaucoup l'engagement contracté. Lors de l'expulsion d'Hippias, en 510, ils furent réintégrés à Athènes. Ils s'y lièrent au parti populaire, et Clisthène, qui était alors le chef de la famille, donna aux Athéniens une nouvelle constitution (Voy. *Clisthenes*).

Alcmān (-ānis), Ἀλκμάν (forme doriennne π. Ἀλκμαιών), poète lyrique grec (600 av. J.-C.), d'origine lydienne, mais vraisemblablement né à Sparte, qui lui donna la liberté et le droit de cité et fut le lieu où il naquit à la vie civile et poétique. Il peut être considéré sous un certain rapport comme le fondateur de la poésie lyrique en Grèce; ce fut lui qui donna une forme déterminée et savante aux chants populaires et à la poésie chorale. Il composa particuliè-

rement des parthénies (chœurs pour les jeunes filles), des hymnes, des péans, des chansons érotiques avec une grande variété de ton poétique et de mètres. Il donna au dialecte dorien, rude et âpre, une douceur et une noblesse inconnues en y introduisant les formes épiques et éoliennes.

Alcmēnē (-ēs) ou **Alcmēna (-æ)**, Ἀλκμήνη, fille d'Électryon, roi de Mycènes, consentit à épouser Amphitryon, à la condition qu'il vengerait la mort de ses frères, tués par les fils de Ptérélas, roi de Thèbes. Amphitryon entreprit cette tâche; mais, pendant son absence, Jupiter, sous les traits d'Amphitryon, vint la visiter et lui raconta comment il avait vengé la mort de ses frères. Le véritable Amphitryon revint le jour suivant. De Jupiter, Alcmène eut Hercule; d'Amphitryon, elle eut Iphiclés. Après la mort d'Amphitryon, elle épousa Rhadamanthe à Oëchalie en Béotie. Lorsque Hercule eut été mis au rang des dieux, elle se rendit à Athènes, fuyant la poursuite d'Eurysthée; mais elle retourna à Thèbes où elle mourut dans un âge avancé. Jupiter la fit conduire par Mercure dans les îles des Bienheureux, où elle se remaria avec Rhadamanthe. Elle était honorée à Thèbes, à Haliarte et à Athènes.

Alcyōnē ou **Halcjōnē (-es)**, 1) une des Pléiades, fille d'Atlas et de Pleioné, aimée de Neptune. — 2) fille d'Éole et d'Énarète, et femme de Ceyx. Son mari ayant péri dans un naufrage, Alcyoné, de désespoir, se précipita dans la mer; mais les dieux, touchés de compassion, changèrent les deux époux en oiseaux (alcyons). Quand l'alcyon couvait, la mer demeurait toujours calme.

Alcyōnēum mare, partie orientale du golfe de Corinthe.

Alēa (-æ), Ἀλέα, Plin. 4, 6. Paus. 8, 23, 1, ville d'Arcadie, au S. du lac Stymphale, dans une étroite et profonde vallée, appelée auj. Scotini, où l'on voit encore des ruines. On y révérait particulièrement, ainsi qu'à Tégée, Minerve Alea; et des jeux, Ἀλέαια, s'y célébraient en son honneur, Hdt. 1, 66; 9, 70.

Allectō (-ūs; acc. -ū), une des Furies. Voy. *Euménides*.

Alēmanni ou **Alāmanni** ou **Alāmani**, Ἀλαμνοί (de l'allem. *Alle Mænnern*, *omnes homines*), confédération de tribus germanes, entre le Danube, le Rhin et le Mein. Ils ne commencèrent à entrer en contact avec les Romains que sous le règne de Caracalla, qui prit le surnom d'*Alemannicus* à l'occasion d'une prétendue victoire remportée sur eux (214 ap. J.-C.). Depuis cette époque ils envahirent continuellement les domaines des Romains, et dans le cinquième siècle ils étaient en possession de l'Alsace et de la Suisse allemande.

Alēria ou **Alālia** (-æ), Plin. 3, 6, 12; Flor. 2, 2; Diod. Sic. 5, 13, Κάλαις), v. sur la côte occidentale de l'île de Corse, à l'embouchure du *Rhotanus* (Tavignano). Elle fut fondée par les Phocéens (564 av. J.-C.) et s'appelait proprement Ἀλαλία, Hdt. 1, 165. Elle fut détruite dans la première guerre punique; plus tard elle devint colonie sous Sylla.

Alēsa, voy. *Halesa*.

Alēsia (-æ), Alise, v. importante des *Mandubii* dans la *Gallia Lugdunensis*, dans une forte position sur une colline (auj. Auxois), baignée par deux rivières : *Lutosa* (Oze) et *Osera* (Ozerain). Suivant la tradition elle avait été fondée par Hercule (Diod. Sic. 4, 19). Elle fut prise et détruite par César (52 av. J.-C.), après un mémorable siège (*Cæs. B. G.* 67, 68 sq.). Elle fut rebâtie dans la suite. La détermination exacte de l'emplacement d'Alise a donné lieu de nos jours à de savantes recherches, ordonnées par l'empereur Napoléon III, et récemment couronnées de succès.

Aletrium ou **Alatrium** (-ii), ancienne v. des Herniques, devenue plus tard municipale et colonie romaine, à l'O. de Sora, à l'E. d'Anagnina.

Aleuadæ (-ārum), Ἀλευάδαι, les Alévades, famille princière et aristocratique (Θεσσαλῆς βασιλέες, Hdt. 7, 6) qui, jusqu'à la chute de la liberté grecque, demeura florissante à Larisse; elle descendait d'un Héraclide, Aleuas, qui avait usurpé ce pouvoir et l'avait exercé avec tant de cruauté que ses propres gens le tuèrent (Pind. *Pyth.* 10, 5. Ovid. *Ib.* 323). Elle se divisa en deux branches, les *Aleuadæ* et les *Scopadæ*, dont la der-

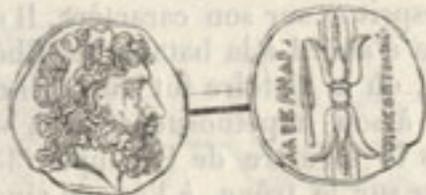
nière résidait à Crannon, la première restant à Larisse. Dans l'invasion de la Grèce par Xerxès (480 av. J.-C.), les Alévades épousèrent la cause des Perses, tant par cupidité que pour se créer une protection contre la jalousie de certaines autres familles puissantes (Hdt. 9, 1, 58). Leur puissance immense fut enfin restreinte par les tyrans de Phères. Aussi passèrent-ils aux Thébains et aux Macédoniens, qu'ils flattèrent dans leur propre intérêt et pour se servir d'eux.

Alexander (-dri), nom ordinaire de Pâris dans l'Iliade.

Alexander Severus. Voy. *Severus*.

Alexander (-dri), Ἀλέξανδρος.

I. *Rois d'Épire*. — 1) fils de Néoptolème et frère d'Olympias, mère d'Alexandre le Grand, fut fait roi d'Épire par Philippe (336 av. J.-C.). En 332, il passa en Italie pour aider les Tarentins en guerre avec les Lucaniens et les Bruttiens. Il fut vaincu et tué dans une bataille (en 326), près de Pandosia, sur les bords de l'Achéron dans l'Italie méridionale. (Justin, 8, 6; 9, 6 sq.; 12, 2; Liv. 8, 24). — 2) fils de Pyrrhus et de



Alexandre I, roi d'Épire, av. J.-C., 336-326.

Lanassa, succéda à son père en 272. (Plut. *Pyrrh.* 9. Justin. 26, 2 sq.)



Alexandre II, roi d'Épire, av. J.-C., 272.

II. *Rois de Macédoine*. — 1) fils d'Amintas I, succéda à son père vers l'an 505 av. J.-C., fut obligé de se soumettre aux Perses et accompagna Xerxès dans son invasion en Grèce (480). Il penchait secrètement pour la cause des Grecs (Hdt. 9, 44). Il mourut en 455, et eut pour

successeur Perdicas II. — 2) fils d'A.



Alexandre I, roi de Macédoine, av. J.-C., 507-455.

myntas II, et frère de Philippe; il succéda à son père en 369; régna deux ans, et fut tué par Ptolémée Alorités, prétendant au trône de Macédoine. (Justin. 7, 5. Plut. *Pelop.* 27). — 3) surnommé *le*



Alexandre II, roi de Macédoine, av. J.-C., 369-367.

Grand, fils de Philippe II et d'Olympias, né à Pella en 356. Il fut élevé par Aristote, qui exerça une grande influence sur son esprit et sur son caractère. Il se distingua d'abord à la bataille de Chéronée (338), où la victoire fut due principalement à son impétuosité et à sa valeur. Après le meurtre de Philippe (336), il monta sur le trône, à l'âge de vingt ans, et se trouva de toutes parts environné d'ennemis. Il commença par dompter la rébellion dans ses États, puis marcha rapidement contre la Grèce; son activité inattendue triompha de tous les obstacles: Thèbes, qui lui avait résisté avec le plus d'énergie, se soumit dès qu'il parut devant ses portes; et les Grecs assemblés à l'isthme de Corinthe l'élurent commandant en chef dans une guerre contre les Perses. Il dirigea alors ses armes contre les barbares du Nord et passa le Danube (335). [Arr. 1, 5 sq.] La nouvelle de sa mort ayant été faussement répandue en Grèce, les Thébains une fois encore reprirent les armes; mais un terrible châtement les attendait. Il prit Thèbes d'assaut, en détruisit tous les édifices, à l'exception de la maison de Pindare, tua la plupart des habitants

et vendit le reste comme esclaves. (Justin. 11, 2 sq.; Arr. 1, 7 sq.; Plut. *Al.* II). Ensuite il se prépara pour sa grande expédition contre les Perses. Au printemps de l'année 334, il franchit l'Hellespont avec une armée d'environ 35,000 hommes, dont 30,000 fantassins et 5,000 cavaliers; et les premiers 12,000 seulement étaient Macédoniens. Son premier engagement avec les Perses eut lieu sur les bords du Granique en Mysie (mai 334); sa victoire fut complète. L'année suivante (333), il réunit son armée à Gordium en Phrygie, où il trancha ou dénoua le célèbre nœud Gordien, qui, disait-on, ne devait être dénoué que par le futur conquérant de l'Asie. De là il marcha vers Issus, sur les confins de la Syrie, où il gagna une grande bataille sur Darius, roi de Perse. Darius parvint à s'échapper; mais sa mère, sa femme et ses enfants tombèrent entre les mains du vainqueur, qui les traita avec les plus grands égards et le plus grand respect. Il dirigea ensuite ses armes contre les villes de la Phénicie, dont il soumit la plupart; mais Tyr ne fut prise qu'au milieu de 332, après une défense opiniâtre de 7 mois. Il marcha de là sur l'Égypte, qui se soumit volontiers à lui. Au commencement de 331, il fonda à l'embouchure du Nil la ville d'Alexandrie; vers le même temps il visita le temple de Jupiter Ammon dans le désert de Libye et fut salué par les prêtres fils de Jupiter Ammon. Au printemps de la même année (331), il marcha contre Darius qui avait réuni une autre armée. Il franchit l'Euphrate et le Tigre, et enfin rencontra, dans les plaines de Gaugamela, l'immense armée de Darius qui s'élevait, disait-on, à plus d'un million d'hommes. La bataille fut livrée dans le mois d'octobre 331 et se termina par la défaite complète des Perses. Alexandre, devenu dès ce moment maître de l'Asie, adopta le costume et les mœurs des Perses, afin de se concilier par là l'affection de ses nouveaux sujets. D'Arbèles il se porta sur Babybone, Suse, Persépolis, qui se rendirent à lui. Il mit, dit-on, le feu au palais de Persépolis et, selon quelques récits, il aurait donné cet ordre au milieu de l'ivresse d'un banquet, à l'instiga-

tion de Thais, courtisane athénienne. Au commencement de 330, Alexandre passa de Persépolis en Médie, à la poursuite de Darius, qu'il suivit dans la Parthie, où cet infortuné monarque fut assassiné par Bessus, satrape de la Bactriane. En 329, Alexandre franchit les montagnes du Paropamisus (Hindoo Koosh), et marcha contre Bessus, qui lui fut livré et qu'il fit mettre à mort. Pendant les deux années suivantes il fut principalement occupé de la conquête de la Sogdiane. Il passa aussi le Jaxartes (le *Sir*) et vainquit plusieurs tribus scythes au N. de cette rivière. La prise d'une forteresse bâtie sur une montagne fit tomber en son pouvoir Roxane, fille du chef bactrien Oxyartes, dont il fit sa femme : ce fut à peu près à cette époque qu'il tua Clitus, son ami, dans une orgie. Il avait déjà fait périr son fidèle serviteur Parménion, accusé de trahison. En 327 il envahit l'Inde et passa l'Indus, probablement près de l'endroit où est aujourd'hui la ville d'Attock. Il avança sans trouver de résistance jusqu'à l'Hydaspe, où Porus, roi indien, essaya de l'arrêter; mais il le vainquit après une vaillante résistance et le fit prisonnier. Alexandre lui rendit ses États et le traita avec les plus grands égards. Il fonda sur les bords de l'Hydaspe une ville qu'il nomma Bucéphale, du nom de son cheval, mort en cet endroit, après l'avoir porté à travers tant de victoires. De là il pénétra jusqu'à l'Hyphasis (Garra); ce fut là le terme extrême de sa course. Les Macédoniens, fatigués de servir depuis si longtemps et las de la guerre, refusèrent d'aller plus loin, et Alexandre, malgré ses supplications, fut obligé de les ramener en arrière. Il retourna vers l'Hydaspe et s'embarqua sur ce fleuve avec une partie de ses troupes, pendant que l'autre suivit les bords, divisée en deux corps. Il finit par atteindre l'océan Indien vers le milieu de 326. Néarque fut envoyé avec la flotte pour se diriger en longeant la côte vers le golfe Persique (voy. *Nearchus*), et Alexandre, avec le reste de ses forces, se retira à travers la Gédrosie, où son armée souffrit beaucoup de la soif et de la faim. Il atteignit Suse au commencement de 325. Là il prit et fit prendre

quelque repos à ses troupes, et, désirant fondre en un seul peuple ses sujets d'Europe et d'Asie, il fit épouser des femmes asiatiques à 80 environ de ses généraux. Lui-même prit une seconde femme, Barsine, fille aînée de Darius. Vers la fin de 325, il se rendit à Ecbatane, où il perdit le plus grand de ses favoris, Héphestion. D'Ecbatane il passa à Babylone dont il comptait faire la capitale de son empire, comme étant le meilleur point de communication entre ses États de l'Est et de l'Ouest. Ses plans étaient nombreux et gigantesques; mais la mort vint le surprendre au milieu de ses projets. Une fièvre, aggravée probablement par le vin qu'il but avec excès à un banquet donné à ses principaux officiers, l'emporta en 11 jours. Il mourut en mai ou juin, l'an 323, à l'âge de trente-deux ans, après un règne de douze ans et huit mois. Il mourut sans avoir désigné son successeur; mais avant sa mort il donna son anneau à Perdicas. Roxane était enceinte et donna plus tard le jour à un fils connu sous le nom d'Alexandre *Ægus*. — 4)



Alexandre III, roi de Macédoine, av. J.-C., 336-323.

Ægus, fils d'Alexandre le Grand et de Roxane, né peu de temps après la mort de son père, l'an 323, fut reconnu avec Philippe Arrhidée, comme héritier du trône de Macédoine et placé sous la tutelle de Perdicas, d'Antipater et de Polysperchon. Mais Cassandre le fit emprisonner ainsi que Roxane, lorsqu'il prit possession de la Macédoine en 316; et, en 311, il les fit mourir l'un et l'autre. (Justin. 15, 2).

III. *Rois de Syrie*. 1) Alexandre, surnommé Balas, personnage de basse origine, qui prétendait être fils d'Antiochus IV (Épiphané), régna en Syrie de 150 à 146 av. J.-C. Il fut vaincu et détrôné par Démétrius III (Nicator) (Justin. 35, 2; Polyb. 33, 14). — 2) Sur-

nommé *Zebina* ou *Zabinas*, fils d'un



Alexandre Balas, roi de Syrie, av. J.-C., 150-146.

marchand, fut suscité par Ptolémée Physcon comme prétendant au trône de Syrie (128 av. J.-C.). Il fut vaincu et mis à mort par Antiochus Grypus (122) Justin. 39, 1, 2, 7, 9.



Alexandre Zebina, roi de Syrie, av. J.-C., 128-122.

IV. *Personnages littéraires.* 1) *Alexandre d'Égée*, philosophe péripatéticien, qui vivait à Rome dans le premier siècle de notre ère, fut tuteur de l'empereur Néron. — 2) *Alex. l'Étolien*, de Pleuron en Étolie, poète grec, vivait sous le règne de Ptolémée Philadelphe (285-247 av. J.-C.), à Alexandrie, où il fut mis au nombre des 7 poètes tragiques dont se composait la pléiade tragique. — 3) *Alex. d'Aphrodisie*, en Carie, le plus célèbre des commentateurs d'Aristote, vivait vers l'an 200 ap. J.-C. Quelques-uns de ses ouvrages ont été publiés et traduits en latin à l'époque de la renaissance.

Alexandria, plus souv. *-ia*, rarement *-ea* (*-æ*), Ἀλεξάνδρεια, Alexandrie, nom de plusieurs villes fondées par Alexandre le Grand ou en son honneur. Les plus importantes sont : 1) la capitale de l'Égypte sous les Ptolémées, fondée par ordre d'Alexandre en 332. Elle fut bâtie sur l'étroite langue de terre située entre le lac Mareotis et la Méditerranée (Plut. *Alex.* 26; Diod. 17, 52; Strabon), en face de l'île de Pharos qui fut réunie à la ville par un môle. Sur cette île on éleva un grand phare sous le règne de

Ptolémée Philadelphe (283). Capitale d'un grand royaume, et commandant par sa position tout le commerce de l'Europe avec l'Orient, Alexandrie devint bientôt, par les soins des Ptolémées, la cité la plus opulente et la plus splendide du monde connu. Elle était célèbre par sa magnifique bibliothèque, fondée par les deux premiers Ptolémées. Cette bibliothèque souffrit beaucoup du feu lorsque Jules César fut assiégé dans Alexandrie, et elle fut entièrement détruite par Amrou, lieutenant du calife Omar (651 apr. J.-C.). Sous les Romains, Alexandrie, conserva son importance littéraire et commerciale et devint aussi le siège principal du christianisme et des études théologiques. L'emplacement qu'elle occupait est aujourd'hui couvert par une masse de ruines, parmi lesquelles se trouvent les deux obélisques (connus vulgairement sous le nom d'*Aiguilles de Cléopâtre*), qui ornaient la porte principale du palais des rois, et, en dehors des murs, au S., la colonne de Dioclétien (vulgairement *Pilier de Pompée*). La ville moderne est bâtie sur le môle qui joint l'île de Pharos au continent. — 2) *Alexandria Troas* ou simplement *Troas*, sur le bord de la mer, au S. O. de Troie; elle fut agrandie par Antigonos, d'où le nom d'*Antigonia*, qu'elle quitta plus tard pour reprendre son ancien nom. Elle fut très-florissante sous les Grecs et sous les Romains, et Jules César, ainsi que Constantin, songeaient à y établir le siège de l'Empire. — 3) *Alex. ad Issum*, port de mer, à l'entrée de la Syrie, un peu au S. d'Issus. — 4) v. de la Susiane, nommée plus tard *Antiochia*, puis *Charax Spasini*, à l'embouchure du Tigre, bâtie par Alexandre, détruite par une inondation, reconstruite par Antiochus Épiphanes; patrie de Denys le Périégète et d'Isidore de Charax.

Alexis, poète comique, né à Thurii, dans la Grande Grèce, et citoyen athénien. Oncle et maître de Ménandre, il était né vers 294 av. J.-C. et vécut jusqu'à l'âge de cent six ans. Quelques-unes de ses pièces (il en avait écrit 245 selon Suidas) appartenaient à la moyenne comédie, les autres à la nouvelle. Les nombreux fragments qui nous sont parvenus

attestent de l'esprit, de l'observation, un style facile et plein de goût.

Alfenus Varus (*Publ.*), de Crémone, célèbre jurisconsulte, qui avait été d'abord cordonnier ou barbier. Horace le mentionne (*Sat.* 1, 3, 30 et suiv.).

Algidus Mons, chaîne de montagnes du Latium, qui s'étendait, au S., de Préneste au mont Albain; froide, mais boisée et riche en bons pâturages. Sur une de ses hauteurs était une petite place forte nommée *Algidum* (*Liv.* 26, 9). Ancien siège du culte de Diane. C'est de là que les Éques descendaient ordinairement pour faire leurs incursions sur le territoire romain. Auj. Monti di Veletri ou Fajola. (*Liv.* 3, 2, 3 et suiv.; *Hor. Od.* 1, 21, 6; 3, 23, 9; 4, 4, 58; 1, 21, 6; *Carm. Sæc.* 69).

Alienus Cæcina, voy. *Cæcina*.

Alimentus (*L. Cincius*), célèbre annaliste, antiquaire et jurisconsulte romain; fut préteur en Sicile (209 av. J.-C.); avait écrit plusieurs ouvrages dont le mieux connu était ses *Annales*, contenant le récit de la seconde guerre punique.

Aliphæra (-æ), Ἀλίφαιρα, Polyb. 4, 78, 2, ou Ἀλίφηρα, Paus. 8, 26, 27), auj. Nerowitza, ville fortifiée d'Arcadie, sur une montagne, au S. de l'Alphée, avec un temple de Minerve et une statue très-estimée de cette déesse. Elle fut prise par Philippe III, pendant la guerre sociale (219-217). (*Liv.* 32, 5; *Cic. ad Att.* 6, 2).

Aliso (-ōnis), d'après Velleius (2, 120) et Tacite (*Ann.* 2, 7), forteresse romaine sur la Lippe, élevée par Drusus l'an 2 av. J.-C., comme point d'appui des opérations contre les Germains (d'après Dion Cass. 54, 33, à l'embouchure de l'*Aliso* dans la *Lupia*). Après la défaite de Varus elle fut prise par les Allemands; rétablie en l'an 15 apr. J.-C., assiégée l'année suivante par les Germains et dégagée par Germanicus. Sa position est incertaine; selon qqns, ce serait auj. Elsen près de Paderborn; suivant d'autres, elle était située au confluent de la Liese et de la Lippe.

Allaria (Ἀλλάρια), v. de Crète, de position incertaine, dont on a des médailles, portant sur la face la tête de

Pallas et sur le revers la figure d'Hercule debout, Polyb. ap. Steph. B.



Médaille d'Allaria.

Allectus, officier principal de Carausius en Bretagne, le tua en 293 ap. J.-C. Il prit alors lui-même le titre d'empereur, mais il fut défait et tué en 296 par le général de Constance.



Allectus, empereur romain, ap. J.-C., 293-296.

Allia, plus correctement qu'**Alia** (-æ), petite rivière qui se jette dans le Tibre à environ 6 milles de Rome. Elle est célèbre par la victoire qu'y remportèrent les Gaulois sur les Romains, le 18 juillet 390 av. J.-C., date néfaste dans le calendrier romain (*dies alliensis*). *Liv.* 5, 37. *Virg. Æn.* 7, 717.

Allifæ (-ārum), auj. Alife, v. du Sannium sur le Vulturne, dans un pays d'une merveilleuse fertilité (*Liv.* 8, 25; 9, 38) sur la route de Bénévent. Les *Allifana pocula* dans Horace (*Sat.* 2, 8, 39) paraissent avoir été une sorte de grandes coupes à boire.

Allöbroges (-um), peuple belliqueux qui habitait les montagnes de la Gaule Narbonnaise; il était borné par l'Isère, le Rhône, le lac Léman (lac de Genève) et les Alpes Grecques, et avait pour villes principales Genève et Vienne. Ils firent une guerre acharnée aux Romains, et, quoique soumis (an de R. 632) par Q. Fabius Maximus (*Allobrogicus*) (*Vell.* 2, 10), ils n'en demeurèrent pas moins dans la suite constamment hostiles aux Romains (*Sall. Jug.* 41; *Cæs. B. G.* 1, 6; 7, 64; *Cic. Cat.* 3, 9). Plus tard

leur pays s'appela *Sabaudia* (Savoie), Amm. Marc. 15, 11, 17.

Almo (-ōnis), petite rivière du Latium, qui avait sa source près de *Bovillæ* et se jetait tout près de Rome dans le Tibre; auj. Aquataccio. Les prêtres de Cybèle (*Galli*) y lavaient chaque année, le 12 avril, la statue de la déesse (Ov. *Fast.* 4, 337).

Almōpes (-um), peuple de Macédoine, qui habitait le district d'*Almopia* entre l'*Eordæa* et la *Pelagonia*.

Alōādæ ou **Alōīdæ (-ārum)**, Ἀλωάδαι, Ἀλωειῖδαι, les Aloades. On appelait ainsi Otus et Éphialte (Ἔφιαλτος, Ἐφιαλτης), fils d'Iphimédie et d'*Aloeus*. Ils grandissaient chaque année d'une aune en largeur et d'une toise en hauteur, si bien qu'à neuf ans ils mesuraient 9 aunes de tour et 9 toises de hauteur. Ils menacèrent les dieux dans le ciel et, pour les y atteindre, voulaient entasser l'Ossa sur l'Olympe et le Pélion sur l'Ossa; ce qu'ils auraient fait, si Apollon ne les eût tués de ses flèches avant qu'ils fussent parvenus à l'adolescence (*Od.* 11, 305). Ils enchaînèrent Arès (Mars) et le tinrent 11 mois captif dans une prison d'airain. Leur belle-mère *Ceribæa* dénonça le fait à Mercure qui débarrassa de ses liens Mars déjà fort affaibli (*Il.* 5, 385). Ainsi Homère nous montre ces deux géants comme des êtres d'une audace sans bornes, qui, comme les Titans, font la guerre aux dieux de l'Olympe. On a expliqué plus tard cette tentative pour escalader le ciel par le désir de se rendre maîtres de Junon et de Diane; on raconte aussi qu'à Naxos Diane, sous la forme d'une biche, passa rapidement entre eux deux, et que tous les deux, en lançant à la fois contre elle leurs javelots, se tuèrent l'un l'autre (*Apoll.* 1, 7, 4). Aux enfers ils étaient liés dos à dos à une colonne avec des serpents en guise de chaînes, et un hibou (ὄπις) les tourmentait continuellement de son cri lugubre. Les traditions des Thraces béotiens nous représentent les Aloades tout autrement que la légende homérique; selon Diodore, ce furent eux qui établirent sur l'Hélicon le culte des Muses et qui fondèrent Ascrea, ainsi que plusieurs autres villes. On montrait leurs

tombeaux à Anthédon et à Naxos, où les Thraces étaient venus s'établir. Ils y étaient regardés comme des héros civilisateurs et comme chefs de colonies thraces.

Alōeus (-ēōs, ēī ou ēī; dat. ēo ou eō; acc. -ēā), fils de Neptune et de Canacé, époux d'Iphimédie, fille de Triops, et père des *Aloades*. Voy. ce nom.

Alōpē (-ēs), v. des Locriens Opuntiens, en face de l'Eubée.

Alōpēcōnnēsus, v. de la Chersonèse de Thrace, fondée par les Éoliens.

Alpēnus, v. des Locriens Épiméniens, à l'entrée du passage des Thermopyles.

Alpes (-īum) αἱ Ἄλπεις, τὰ Ἄλπεια (du mot celtique *alb* ou *alp*, haut), les Alpes, la plus haute chaîne de montagnes de l'Europe. S'étendant du *Sinus Ligusticus* vers le nord, elles enveloppent dans un immense demi-cercle toute l'Italie supérieure et par leurs ramifications orientales vont se rattacher aux montagnes de la péninsule hellénique. Dans ce vaste parcours, elles sont distinguées par différents noms que nous allons énumérer en procédant de l'O. à l'E. 1) *Alpes maritimæ* (Ἄλπεις παραθαλάσσιοι), Tac. *Ann.* 15, 32, Alpes maritimes ou Liguriennes; de Gènes (*Genua*), où commencent les Apennins, elles couraient vers l'O. en suivant le *Varus* (Var) jusqu'à ses sources sur le mont *Cema* (la Caillole) et de là vers le N. jusqu'au *M. Vesulus* (mont Viso), un des points les plus élevés des Alpes; — 2) *Alpes Cotticæ* ou *Cottianæ*, les Alpes Cottiennes (ainsi nommées d'un roi *Cottius*, contemporain d'Auguste), depuis le mont Viso jusqu'au mont Cénis ou d'*Eburodunum* (Embrun) à *Segusio* (Suse); à cette chaîne appartient le *M. Matrona*, appelé plus tard *M. Janus* ou *Janua* (mont Genève), à travers lequel *Cottius* construisit une route qui devint la principale communication entre l'Italie et la Gaule (Tac. *H.* 1, 61; Eutrop. 7, 14. — 3) *Alpes Graiæ* ou *Græcæ*, ou *Saltus Graius*, les Alpes Grecques ou plutôt grises (car c'est probablement un nom celtique, et la Grèce n'y est pour rien), du mont Cénis à *Augusta* (Aoste); elles contiennent le *jugum Cremōnis* (le Cramont) et les *Alp. Centronicæ* (groupe du petit St-Bernard). Le petit

St-Bernard, qu'on appelle qqfois *Alpis Graia*, est probablement le point par où Annibal franchit les Alpes; la route qui le traverse et qui fut améliorée par Auguste conduisait à *Augusta* (Aoste), sur le territoire des *Salassi* (Liv. 5, 35; Nep. Hann. 3; Tac.) — 4) *Alpes Penninæ*, les Alpes Pennines, depuis le gr. St-Bernard jusqu'au Simplon inclusivement; c'est la partie la plus élevée de la chaîne; elle renferme le mont Blanc, le mont Rosa, et le mont Cervin. Le gr. St-Bernard s'appelait *M. Penninus*; sur la cime était un temple où les montagnards honoraient une divinité appelée par les Romains *Jupiter Penninus* ou *Pœninus* (par suite d'une fausse étymologie; Liv. 21, 38; car le nom vient probablement du celtique *pen*, hauteur). — 5) *Alpes Lepontiorum* ou *Lepontinæ*, Alpes Lépointiennes ou Helvétiques, du Simplon au St-Gothard. — 6) *Alpes Ræticiæ*; Alpes Rétiques, du St-Gothard à l'Orteler, près du Pas de Stelvio (Hor. *Od.* 4, 4, 17). Le Rhin y prend sa source, Tac. *Germ.* 1. On suppose généralement que le *M. Adula* est le St-Gothard. — 7) *Alpes Tridentinæ*, Alpes du Tyrol, avec les sources de l'*Athesis* (Adige) et le pas du Brenner. — 8) *Alpes Noricæ*, Alpes Noriques, au N. E. des Alpes Tridentines; elles comprenaient les montagnes qui avoisinent Salzbourg, avec les pics de Phlygadia (Flitsch) et de *Tullum* (Ter glu). — 9) *Alpes Carnicæ*, Alpes Carniques, à l'E. des Tridentines, et au S. des Noriques, jusqu'au mont Ter glu; le *Savus* (la Save) y a sa source. — 10) *Alpes Juliæ*, Alpes Juliennes, du mont Ter glu au commencement des montagnes d'Illyrie et de Dalmatie, connues sous le nom d'*Alpes Dalmaticæ* et plus au N. sous celui d'*Alpes Pannonicæ*. Les *Alpes Juliæ* ont été ainsi nommées parce que Jules César ou Auguste y ont construit des routes; on les appelait aussi *Alpes Venetæ*.

Alphēsiōea (-æ), fille de Phégée et femme d'Alcméon. Pour les détails voyez *Alcmæon*.

Alphēus (-i), Ἀλφειός, l'Alphée, principale rivière du Peloponnèse, prend sa source dans le S. E. de l'Arcadie, coule à travers l'Arcadie et l'Élide, non loin d'Olympie, et se jette dans la mer

Ionienne. Dans quelques parties de son cours, elle coule sous le sol et cette disparition souterraine a donné naissance à la fable du dieu fluvial Alphée et de la nymphe Aréthuse. Poursuivie par lui, Aréthuse fuyait; pour la sauver, Diane la changea en une fontaine qui jaillit soudain dans l'île d'Ortygie près de Syracuse, mais le dieu continua de la poursuivre dans la mer et alla mêler ses eaux à celles de la fontaine Ortygie (Paus. 5, 7, 2; Cf. Ovid. *Met.* 5, 572-641).

Alpīnus (-i), nom plaisant qu'Horace donne au poète M. Furius Bibaculus pour un vers emphatique et boursofflé sur les Alpes (Hor. *Sat.* 1, 10, 36; cf. *ib.* 2, 5, 41).

Alsium (-ii), une des plus anciennes villes étrusques, sur la côte, près de *Cœre*, et colonie romaine après la première guerre punique (Liv. 27, 38).

Althæa (-æ), fille de Thessius, femme d'Œnée et mère de Méléagre, après la mort duquel elle se fit mourir.

Altinum (-i), ville opulente des Vénètes dans le N. de l'Italie, à l'embouchure de la rivière *Silis*, et le principal marché (*emporium*) pour toutes les marchandises apportées de l'Italie méridionale dans les contrées du N.; auj. le village d'Altino. Elle était entourée de villas (Mart. 4, 25; Tac. *Hist.* 3, 6).

Altis, voy. *Olympia*.

Aluntium ou **Haluntium** (-i), v. sur la côte N. de la Sicile, sur une colline escarpée; elle est renommée pour son vin (Cic. *Verr.* 4, 23).



Aluntium, en Sicile.

Alus ou **Halus**, ville de la Phthiotide, en Thessalie, à l'extrémité du mont Othrys.

Alŷattes (-is), Ἀλυάττης, roi de Lydie de 617-560, fils de Sadyattes. Il continua la guerre commencée par son père contre Milet. Dans cette guerre, le temple de Minerve ayant été incendié,

cette déesse, pour le punir, lui envoya une maladie. L'oracle de Delphes, consulté alors par lui, refusa de répondre, jusqu'à ce qu'il eût reconstruit le temple; il en bâtit deux et revint à la santé (Hdt. 1, 16, 25). L'an 590, il fit la guerre au roi mède Cyaxare. Après sa mort on lui fit un magnifique tombeau (Hdt. 1, 93) qui avait plus de 6 stades de circonférence; ce tumulus, qui repose sur une base de grandes pierres, existe encore.

Alysia ou **Alyzēa** (-æ), Ἀλυζία (Xén. *Hell.* 4, 65), v. d'Acarnanie, auj. Porto Kaudili, à 15 stades de la côte. Elle possédait un temple d'Hercule où les luttes du dieu étaient représentées en sculptures de la main de Lysippe.



Alysia, en Acarnanie.

Amalthēa, Ἀμάλθεια, nom de la nourrice de Jupiter dans l'île de Crète. C'était, selon quelques traditions, la chèvre même qui allaita le maître des dieux, et fut, pour sa récompense, placée parmi les constellations; selon d'autres légendes, Amalthée était une nymphe qui nourrit Jupiter avec le lait d'une chèvre. Cette chèvre s'étant brisée une corne, Amalthée la remplit de fruits nouveaux et l'offrit à Jupiter, qui la plaça parmi les astres. D'après d'autres récits, Jupiter lui-même brisa une des cornes de la chèvre et la doua du merveilleux pouvoir de se remplir de tout ce que son possesseur désirait. De là cette corne fut communément appelée *corne d'abondance* (cornu copiae) et elle devint le symbole de l'abondance en général (Ov. *Fast.* 5, 120 sq.). Dans Tibulle (2, 5, 67), c'est une sibylle autre que celle de Cumès.

Amalthēum (-i) ou **Amalthēa** (-æ), villa d'Atticus en Épire, ornée de platanes, servant de résidence d'été. C'était sans doute un ancien sanctuaire de la nymphe Amalthée, converti en une belle maison de plaisance, et orné de

bas-reliefs, représentant la fable d'Amalthée. (Cic. *Leg.* 2, 3, 7; *ad Att.* 1, 13, 1; 16, 15; 18, 2; 20, 2.) Cicéron s'était fait construire une semblable retraite à sa terre d'Arpinum (*ibid.* 1, 16, 18; 2, 1, 11).

Amantia (-æ), v. de l'Illyrie grecque, à quelque distance de la côte, à l'E. d'Oricum. (Cic. *Phil.* 11, 11. Cæs. *B. C.* 3, 12, 40).

Amānus (-i) **Mons**, branche du Taurus Cilicien (Strab. 11, 535), auj. Almadagh; elle était haute et escarpée, habitée par des bandits, à qui Cicéron, gouverneur de la Cilicie, fit la guerre; expédition qui lui valut le titre d'*Imperator* (Cic. *ad Fam.* 2, 10; 3, 8; 15, 4; *ad Att.* 5, 20). Plusieurs défilés de ces montagnes portaient le nom d'*Amannica Pylæ*, Ἀμανικαὶ ou Ἀμανίδες πύλαι.

Amardi ou **Mardi**, tribu puissante, belliqueuse et pillarde dans la Médie, sur le bord méridional de la mer Caspienne. Hérodote (1, 125) les donne pour une race persique.

Amarynceus, Ἀμαρυγκεύς, chef des Éléens, qui, suivant quelques auteurs, prit part au siège de Troie. Homère ne nomme que son fils Diorès qui conduisit les Épéens à Troie sur 12 navires et périt sous les coups du Thrace Peiroos (*Il.* 2, 622; 4, 518). Nestor figura dans les jeux funèbres célébrés à l'occasion de sa mort (*Il.* 23, 630).

Amārynthus (-i), Ἀμάρυνθος, v. d'Eubée, à 7 stades d'Erétrie, avec un célèbre temple de Diane.

Amāsēnus (-i), petite rivière du Latium, qui, après avoir reçu l'*Ufens*, se jette dans la mer entre *Circeii* et *Terracina*, bien qu'une partie de ses eaux se perdent dans les marais Pontins.

Amāsia ou **Amāsēa** (-æ), capitale des rois du Pont, bien fortifiée, sur les deux rives de l'*Iris*, patrie de Mithridatè le Grand et du géographe Strabon.

Amāsis (-is), Ἀμασις, roi d'Égypte (570-526 av. J.-C.), succéda à Apriès, qu'il détrôna. Pendant le long règne de ce prince, l'Égypte jouit d'une grande prospérité, et les Grecs entretenirent avec elle beaucoup plus de relations qu'auparavant. (Hdt. 2, 172 sq.; 3, 1 sq.)

Amastris (-is), 1) femme de Xerxès

et mère d'Artaxerxès, était d'un caractère vindicatif et cruel. — 2) autre, appelée aussi *Amastrine*, nièce de Darius, le dernier roi de Perse; elle épousa 1° *Craterus* (Arr. 7, 4); 2° *Denys*, tyran d'Héraclée en Bithynie (322 av. J.-C.); 3° *Lysimaque*, de Thrace (302). Elle fut tuée par ses deux fils (288). — 3) ville



Amastris, reine d'Héraclée, morte en 288 av. J.-C.

sur la côte de Paphlagonie, entourée de nombreuses et charmantes villas (Plin.



Amastris, en Paphlagonie.

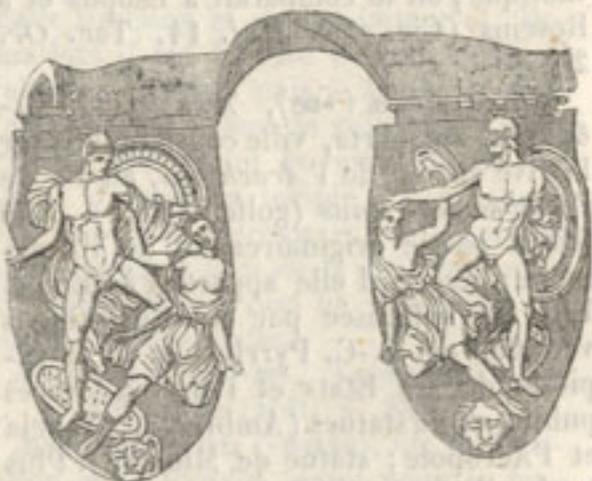
Ep. 10, 99; *Mela* 1, 19; *Strab.* 12, 540 sq.). Elle avait été bâtie par Amastris, après sa séparation d'avec Lysimaque.

Amāta (-æ), femme de Latinus et mère de Lavinie, avait promis la main de sa fille à Turnus; de là ses sentiments hostiles envers Énée, et ses efforts pour lui faire déclarer la guerre. A la nouvelle de la mort de Turnus, elle se tua de sa propre main (*Virg. Æn.* 12, 600).

Amāthūs (-untis), Ἀμαθούς, Amathonte, ancienne ville, sur la côte de l'île de Chypre, avec un célèbre temple

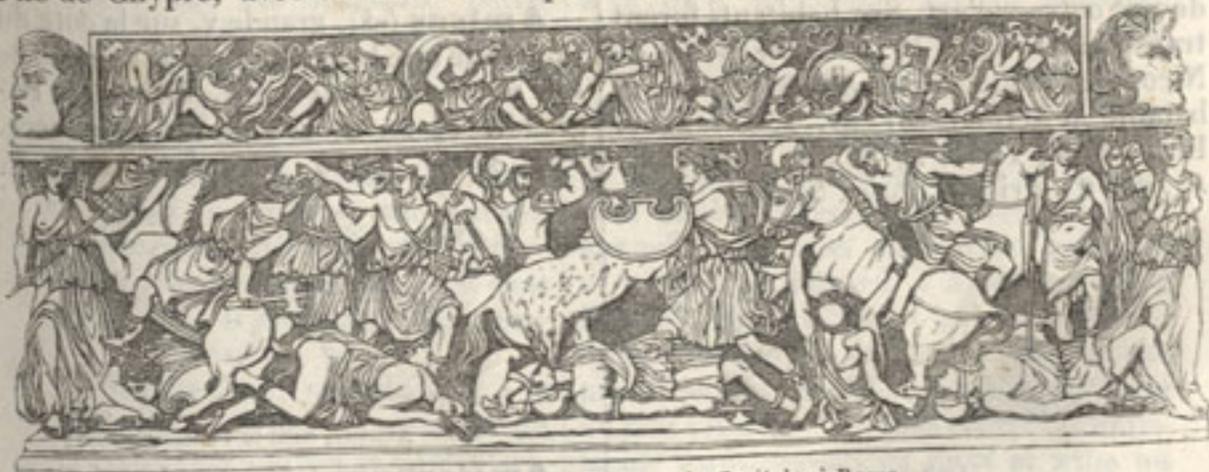
de Vénus, surnommée de là *Amathusia*. Il y avait des mines de cuivre aux environs (*Hdt.* 5, 105; *Ov. Am.* 3, 15, 15; *Met.* 10, 220-530).

Amāzōnes et **Amāzōnīdes** (-um), les Amazones, race fabuleuse de femmes guerrières. Elles étaient venues, dit-on, du Caucase, s'établir dans l'Asie Mineure, aux environs de la rivière du Thermodon, où elles fondèrent la ville de Thémiscyre. Elles étaient gouvernées par une reine, et, pour leur faciliter l'usage de l'arc et des armes, dès leur enfance on leur retranchait la mamelle droite. On les rencontre partout dans la mythologie des Grecs. Un des travaux imposés à Hercule était d'enlever la fille d'Hippolyte, leur reine (voy. *Hercules*). Sous le règne de Thésée, elles envahirent l'Attique. Vers la fin de la guerre de Troie, elles vinrent, sous la conduite de Penthésilée, leur reine, au secours de Priam; elle fut tuée par Achille. (Voir *Hdt.* 4, 110-117; *Hom. Il.* 6, 186; 3, 189; *Diodor. Sic.*)



Amazones.

Tiré de bronzes de Siris, au Musée Britannique.



Amazones. Tiré d'un sarcophage du Capitole, à Rome.

Ambarri, peuple de la Gaule, sur l'*Arar* (Saône), à l'E. des Éduens (Cæs. B. G. 1, 11, 14).

Ambiāni, peuple de la Gaule Belgique, entre les *Bellovaci* et les *Atrebatés* (Beauvais et Arras), vaincu par César en 57 av. J.-C. Leur capitale était *Samarobriva*, plus tard *Ambiani*,auj. Amiens. (Cæs. B. G. 2, 4, 15; 5, 24 et pass.)

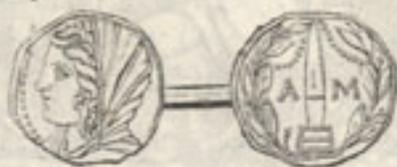
Ambiōrix (-īgis), chef des *Eburones* en Gaule, qui tailla en pièces les troupes romaines conduites par Sabinus et Cotta, en 54 (Cæs. B. G. 5, 26-51. 6, 5; 8, 24. Flor. 3, 10, 8.).

Ambivarēti, clients ou vassaux des Éduens; ils habitaient probablement au N. de ces derniers.

Ambivarīti, peuple gaulois, à l'O. de la Meuse, dans le voisinage de Namur.

Ambivius Turpio, L., acteur qui se distingua à Rome du temps de Térence. Il était célèbre pour son jeu vif et pathétique; on le comparait à Ésope et à Roscius (Cic. Cat. Maj. 14. Tac. Or. 20).

Ambrācia (-æ), Ἀμπρακία, Ἀμ-
ερακία, auj. Arta, ville considérable sur la rive gauche de l'*Arachthus*, au N. de l'*Ambracius sinus* (golfe d'Arta). Elle faisait partie originairement de l'Acarnanie; plus tard elle appartient à l'Épire. Elle fut colonisée par les Corinthiens vers 660 av. J.-C. Pyrrhus en fit la capitale de ses États et l'orna d'édifices publics et de statues (Ambracas, Craneaia et l'Acropole; statue de Minerve). Plus tard, elle fit partie de la ligue étolienne, fut prise par les Romains, et dépouillée de ses œuvres d'art. Ses habitants furent transplantés dans la nouvelle ville de Nicopolis, fondée par Auguste après la bataille d'Actium (31 av. J.-C.). Voy. Liv. 38, 4; Thuc. 2, 80; 3, 113; Plut. Pyrrh. 6; Aristot. Polit. 5, 3, 4.



Ambracie.

Ambrācius Sinus (auj. golfe d'Arta), golfe de la mer Ionienne, entre l'Épire et l'Acarnanie, long de 25 milles, large de 10.

Ambrōnes, peuple d'origine celtique, qui marcha contre les Romains avec les Cimbres et les Teutons et fut battu avec eux par Marius près d'*Aque Sextia* (Aix), 102 av. J.-C. On ne sait pas au juste où ils étaient fixés. Plut. Mar. 19.

Ambr̄sus et Amphr̄sus (-i), Ἀμδρυσος, Ἀμφρυσος, auj. Distomo, v. de Phocide, au S. du mont Parnasse.

Amēnānus (-i), riv. de Sicile près de Catane, qui ne coulait que par intervalles, Ov. Met. 15, 280.

Amēria (-æ) ou (-um), ancienne v. d'Ombrie et municipale, patrie de Sex. Roscius défendu par Cicéron, était située dans un pays riche en vignobles.

Amēriōla (-æ), v. du pays des Sabins, détruite par les Romains.

Amestrātus (-i), v. dans le N. de la Sicile, non loin de la côte.

Amīda (-æ), v. de la *Sophene* (*Armenia Major*) sur le Tigre supérieur.

Amilcar, voy. *Hamilcar*.

Amipsias (-æ), poète comique d'Athènes, contemporain d'Aristophane, qu'il vainquit deux fois dans les luttes dramatiques, gagnant le second prix avec son *Connus*, lorsque Aristophane n'obtenait que le troisième avec ses *Nuées* (av. J.-C. 423), et le premier avec ses *Comastæ*, Aristophane ayant le second avec ses *Oiseaux* (414).

Amīsia ou Amīsius (-i), Ἀμίσιας ou Ἀμασίας, l'Ems, rivière navigable du N. de la Germanie, bien connue des Romains. Tac. Ann. 1, 60.

Amīsus (-i), grande v. sur la côte du Pont, sur une baie de l'Euxin, appelée de son nom *Amisenus sinus*. Mithridate l'agrandit et en fit une de ses résidences. App. Mithr. 8, 83. Cic. de L. Man. 8.



Amisus, dans le Pont.

Amīternum (-i), une des plus an-

ciennes villes des Sabins, sur l'Aternus, patrie de l'historien Salluste (Liv. 10, 39-21, 62; 28, 45).

Ammiānus Marcellīnus, historien latin, Grec de naissance, né à Antioche (de Syrie); il servait dans les gardes du corps. Il accompagna l'empereur Julien dans sa campagne contre les Perses (ap. J.-C. 363). Il a écrit une histoire de l'Empire romain, dont il nous reste 18 livres, embrassant la période depuis l'an 353 jusqu'à la mort de Valens en 378. Son style est âpre et emphatique, mais l'écrivain mérite des éloges pour son exactitude, sa fidélité et son impartialité.

Ammon (-ōnis), divinité égyptienne que les Grecs identifiaient avec Zeus (Ζεύς) et les Romains avec Jupiter. Ce dieu avait dans l'oasis d'Ammonium (Siwah), dans le désert de Libye, un temple et un oracle célèbre qui fut visité par Alexandre le Grand (voy. Catull. 7, 5; Lucan. 9, 511; Hdt. 2, 42; 3, 26; Curt. 4, 29, 5 et sq.; 4, 31, 24; Arr. 3, 4.)

Ammonium (-i), Ἀμμώνιον, oasis au milieu du désert de Libye, auj. Siwah, avec des ruines, à 12 journées à l'O. de Memphis, à cinq journées au S. de Parætonium, avait 40 stades de long et autant de large.

Amnisus (-i), v. du N. de la Crète et port de la v. de Cnosse, sur le fleuve de même nom, Hom. *Od.* 19, 188.

Amōr (ōris), Amour, dieu de l'amour; il n'avait point de place dans la religion des Romains, qui ne firent que traduire le nom grec Eros (Ἔρως) en celui d'*Amor*. Voy. *Eros*.

Amorgus (-i), Ἀμοργός, île de l'Archipel grec, une des Sporades, patrie de Simonide, célèbre pour ses toiles. Les empereurs romains en firent un lieu d'exil (Tac. *Ann.* 4, 30).

Ampelius, Lucius, écrivain qui vivait probablement du temps de Théodose le Grand, a composé un Recueil (*liber memorialis*) des événements historiques les plus remarquables, écrit dans un style simple. Il a été autrefois employé dans les classes.

Ampēlūsia (-æ), promontoire à la pointe occidentale de la côte africaine du *Fretum Gaditanum* (détroit de Gibraltar).

Amphīārāus (-i), Ἀμφιάραος, Argien, fils d'Oicleus (ou d'Apollon) et d'Hypermnestre, descendait par son père du devin Mélampe (*Od.* 15, 244) et était lui-même un grand devin, interprète de songes, et héros. Il prit part à la chasse de Calydon, à l'expédition des Argonautes et à la première guerre de Thèbes (voy. *Adraste*). Il avait chassé d'Argos Adraste avec qui il partageait d'abord le trône; mais plus tard il s'était reconcilié avec lui et avait épousé sa sœur Ériphyle, dont il eut deux fils, Alcmeon et Amphiloque, et deux filles, Eurydice et Démoussa. Lorsque Adraste entreprit la première expédition contre Thèbes, Amphiarāus refusait de l'accompagner, parce qu'il en prévoyait la malheureuse issue. Mais Ériphyle, gagnée par Polynice, de qui elle avait reçu le fatal collier d'Harmonia, lui persuada de prendre part à la guerre (*Od.* 11, 326). Quand les héros argiens vaincus s'enfuirent de Thèbes, il fut englouti avec son char dans la terre qui s'entr'ouvrit sous ses pas près du fleuve Isménus et devint immortel. Depuis lors il fut honoré comme un dieu, d'abord à Oropos, puis à Argos, et dans d'autres lieux. Dans le voisinage d'Oropos, à l'endroit où la terre l'avait englouti, il avait un temple (Ἀμφιάρειον) avec un oracle célèbre où on interprétait les songes; près de là était la source de l'Amphiarāus. Son fils Alcmeon est appelé *Amphiarāides*.

Amphiclēa (-æ), Ἀμφικλεία, v. au N. de la Phocide (Hdt. 8, 33).

Amphictyōn (-ōnis), fils de Deucalion et de Pyrrha, passe pour le fondateur de la ligue amphictyonique, et, à ce titre, un temple lui fut consacré près d'Anthèle, au bord de l'Asopus, dans les Thermopyles, au lieu même où se tenaient les assemblées des Amphictyons primitifs. Cette ligue était composée de 12 peuplades; dans l'origine la plupart thessaliennes, et qui s'assemblaient annuellement dans un intérêt politique et religieux, d'abord à Anthèle, puis à Delphes. Il est probable que cet Amphictyon n'est autre chose que l'Amphictyonie elle-même personnifiée. L'étymologie du mot l'indique: Ἀμφικτύονες (proprement Ἀμφικτίονες, de ἀμφί et κτίω ou

κτιζω, ceux qui habitent autour d'un centre commun, les peuples d'alentour).

Amphīlōchīa (-æ), pays des *Amphilochi*, race épirote, à l'extrémité E. du golfe d'Ambracie, ordinairement compris dans l'Acarnanie. Leur principale ville était *Argos Amphilochicum*. (Voy. *Amphilochus*.)

Amphīlōchus (-i), fils d'Amphiaräus et d'Ériphyle, et frère d'Alcméon. Il prit part à l'expédition des Épigones contre Thèbes, aida son frère dans le meurtre de leur mère commune (voy. *Alcmæon*) et combattit ensuite contre Troie. Comme son père, il avait le don de la divination. Il fut tué en combat singulier par Nopsus, qui était comme lui un devin, à Mallos en Cilicie. Selon quelques-uns, il fonda *Argos Amphilochicum* sur le golfe d'Ambracie. (Voy. *Hom. Od.* 15, 248; *Strab.* 14, 4; *Thuc.* 2, 68; *Paus.* 3, 15, 6.)

Amphīōn (-ōnis), Ἀμφίων, fils de Jupiter et d'Antiope, et frère jumeau de Zéthus. Ils étaient nés sur le mont Cithéron et grandirent parmi les bergers. Instruits de leur origine, ils marchèrent contre Thèbes, où régnait Lycus, mari de leur mère Antiope, et qui avait épousé Dircé en secondes noces. Ils prirent la



Zéthus et Amphion. Tiré d'un bas-relief, à Rome.

ville et tuèrent Lycus et Dircé, coupables d'avoir traité Antiope avec la plus grande cruauté. Ils firent périr Dircé en l'atta-

chant à un taureau qui la traîna jusqu'à ce qu'elle fût morte; après quoi ils jetèrent son corps dans une fontaine qui, depuis lors, prit le nom de Dircé. Maîtres de Thèbes, ils l'entourèrent d'un rempart. Amphion avait reçu de Mercure une lyre, dont il jouait avec tant d'art et de charme que les pierres, se mouvant d'elles-mêmes, allaient se ranger en cadence et former les murs. Amphion épousa ensuite Niobé, de qui il eut plusieurs fils et plusieurs filles qui tous périrent sous les traits d'Apollon. Amphion, au désespoir, se donna la mort (voy. *Niobé*).

Amphīpōlis (-is), Ἀμφίπολις, v. de Macédoine sur la rive E. du Strymon, à 3 milles environ de la mer. Le Strymon, l'entourant de ses deux bras, formait presque un cercle autour d'elle; d'où son nom d'Amphipolis (ἀμφί, πόλις). Elle s'appelait auparavant les 9 chemins (ἐννέα ὁδοί, *Hdt.* 1, 114) et appartenait aux Édoniens, peuple thrace, qui résista longtemps aux efforts d'Aristagoras de Milet (*Hdt.* 5, 124) et des Athéniens pour y établir une colonie (*Hdt.* 9, 75; *Thuc.* 4, 102). Ce ne fut qu'en 437 qu'Agnon, fils de Nicias, parvint à vaincre les Édoniens et à fonder Amphipolis. C'était une des possessions les plus importantes des Athéniens dans le N. de la mer Égée. De là leur indignation, lorsqu'elle tomba au pouvoir du Spartiate Brasidas (424) et de Philippe (358). Le port d'Amphipolis s'appelait *Eion*. (Voy. *Thuc.* 1, 108; 4, 103; 5, 18; *Hdt.* 5, 23; *Liv.* 45, 30.)



Amphipolis.

Amphissa (-æ), Ἀμφισσα, une des principales villes des Locriens Ozoles sur les confins de la Phocide, à 7 milles de Delphes. Elle était située sur un plateau entouré de bois (*Hdt.* 8, 32). Ses habitants ayant osé construire sur le terri-

toire maudit des Crisséens, et y établir une colonie, les Amphictyons, sur la proposition d'Athènes, résolurent une guerre sacrée contre Amphisse. Philippe, nommé généralissime, la détruisit (340-339). Plus tard elle fut reconstruite avec une citadelle presque imprenable et fut indépendante du temps des Romains.

Amphitrītē (-es), Ἀμφιτρίτη, Néréide ou Océanide, fille de Nérée et de



Amphitrite.

Tiré d'un bas-relief publié par Winckelmann.

Doris, femme de Neptune (Hés. *Théog.* 243, 930), déesse de la mer et particulièrement de la Méditerranée. Elle était mère de Triton. Son nom est souvent employé par les poètes pour désigner la mer.

Amphitryōn ou **Amphitryō** (-ōnis), fils d'*Alcæus* et d'*Hipponome*, mari d'*Alcmène*. Pour les détails voyez *Alcmène*. Hercule, fils de Jupiter et d'*Alcmène*, est appelé *Amphitryoniades* par allusion à son père prétendu. Amphitryon périt dans une guerre contre *Erginus*, roi des Minyens (Hdt. 5, 59; Apoll. 2, 4, 10).

Amphrṓsus (-i), petite rivière de Thessalie qui se jetait dans le golfe de Pagase, et sur les bords de laquelle Apollon garda pendant 9 ans les troupeaux du roi Admète (Virg. *G.* 3, 2; Apoll. Rh. 1, 54). Elle est qqfois confondue avec la ville de Phocide *Ambrysus* près de Delphes, d'où Virg. *Æn.* 6, 398: *Ambrysia vates* au lieu de *Delphica*.

Ampsāga (-æ), rivière du N. de l'Afrique; elle sépare la Numidie de la *Mauretania Sitifensis* et coule au-delà de la v. de Cirta.

Ampsāctus ou **Amsāctus** La-

cus, petit lac du Samnium, près d'*Æculanum*, d'où s'élevaient des exhalaisons méphitiques; on le regardait comme une entrée des enfers.

Ampŷeus (-i), fils de *Pélias*, mari de *Chloris* et père du fameux devin *Mopsus*, appelé de là *Ampycides*.

Amūlius. Voy. *Romulus*.

Amŷclæ (-ārum), Ἀμύκλαι, *Amyclées*, 1) ancienne ville de Laconie sur l'*Eurotas*, à 2 $\frac{1}{2}$ milles (20 stades) au S. E. de Sparte. Elle fut, dit-on, le séjour de *Tyndare* et de *Castor* et *Pollux*, qui de là sont appelés *Amyclæi fratres*. Après la conquête du Péloponnèse par les *Doriens*, les *Achéens* se maintinrent longtemps à *Amyclées*; mais elle fut prise enfin et détruite par les *Lacédémoniens* conduits par *Téléclus* (750 av. J.-C.), parce que les habitants, plusieurs fois mis en alerte par de fausses rumeurs, avaient défendu de répandre la nouvelle de l'approche des ennemis, d'où le proverbe: *Amyclis taciturnior*. *Amyclées* depuis cette époque ne fut plus remarquable que par les monuments des *Pélopidés* et par le sanctuaire d'*Apollon Amycléen* où se trouvait une statue colossale du dieu (Thuc. 5, 18), ainsi que par la fête des *Hyacinthia* qui s'y célébrait tous les ans. — 2) Ancienne v. du Latium, à l'E. de Terracine, sur le *sinus Amyclanus*, qui passe pour avoir été une colonie achéenne de Laconie. Elle était bâtie dans un pays malsain, infesté de serpents, et ses habitants l'abandonnèrent, d'où l'expression de Virg. *Æn.* 10, 564: *tacitæ Amyclæ*, par allusion à la tradition relative à l'autre *Amyclées*, citée plus haut.

Amŷclīdēs (-æ), nom d'*Hyacinthe*, comme fils d'*Amyclas*, le fondateur d'*Amyclées*.

Amŷcus (-i), 1) fils de Neptune, roi des *Bébryces*, célèbre par son adresse au pugilat. Il avait coutume de défier les étrangers à la lutte et de les tuer; mais, quand les *Argonautes* arrivèrent dans ses États, *Pollux* le tua dans un de ces combats. — 2) Centaure tué par les *Lapithes* aux noces de *Pirithoüs* (Ov. *Met.* 12, 245 sq.) — 3) compagnon d'*Énée*, et fils de *Priam*, tomba dans un combat contre *Turnus* (Virg. *Æn.* 12, 509).

Amŷmōnē (-ēs), une des cinquante

filles de Danaüs, mère de Nauplius qu'elle eut de Neptune, et qui fut le père de Palamède. La fontaine *Amygone* en Argolide lui devait son nom.

Amyntās (-æ), nom de plusieurs rois de Macédoine, et particulièrement d'un fils d'Arrhidée, qui enleva le pouvoir au roi Pausanias (en 394 av. J.-C.) et, à sa mort (370), laissa d'Eurydice, sa femme, trois fils, Alexandre, Perdicas et Philippe, ce dernier père d'Alexandre le Grand (Justin. 7, 4); de là le nom d'*Amyntiades* donné à Philippe par Ov. *Ib.* 295. — 2) vaillant lieutenant d'Alex. le



Amyntas II, roi de Macédoine, av. J.-C., 393-369.

Gr., fils d'Andromène (Curt. 4, 50, 28); il est désigné comme *taxiarque*, *agminis princeps*, par ce même historien (7, 2, 10 sq.; et par Arr. 3, 27. — 3) roi de Galatie, qui d'abord embrassa le parti de Brutus, puis se rangea du côté d'Antoine, et avant la bataille d'Actium passa aux Octaviens (Vell. 2, 84).



Amyntas, roi de Galatie.

Amyntor (-ōris), Ἀμύντωρ, roi des Dolopes, père de Phœnix, qui de là était appelé *Amyntōrides* (Hom. *Il.* 9, 432 sq.; Ov. *Met.* 12, 364.). Il fut tué par Hercule à qui il avait refusé le passage à travers ses domaines. Apoll. 2, 7, 7 (voy. *Phœnix*).

Amŷthāōn (-ōnis), fils de Créthée et de Tyro, père de Bias et du devin Mēlampus, appelé de là *Amythaonius*.

Anāces ou **Anactes**, c.-à-d. les Princes, nom sous lequel on désigne fréquemment Castor et Pollux.

Anācharsis (-is), philosophe scythe, de famille princière. Il quitta son pays

pour acquérir des connaissances en voyageant et arriva à Athènes vers l'an 594. Il entra en relation avec Solon et, par ses talents, par ses observations pleines de finesse, il excita l'admiration générale. De retour dans son pays, il voulut y introduire le culte des divinités grecques, et fut tué par son frère, le roi Saufios (Hdt. 4, 76; Cic. *Tusc.* 5, 32, 90. On lui attribue 9 lettres qui sont apocryphes (Diog. Laert.).

Anādyōmēne (-ēs), surnom de Vénus, qui était née de l'écume de la mer et sortie du sein des flots.

Anācrēōn (-ontis), Ἀνακρέων, célèbre poète lyrique, né à Téos, ville ionienne de l'Asie Mineure. Il émigra à Abdère en Thrace, lorsque Téos fut prise par les Perses (544 av. J.-C.), mais il vécut principalement à Samos, sous le patronage de Polycrate. Après la mort de ce prince (522), il se rendit à Athènes sur l'invitation du tyran Hipparque. Il mourut à l'âge de quatre-vingt-cinq ans, probablement vers l'an 478. De ses poésies il ne nous est parvenu qu'un petit nombre de fragments authentiques; les *odes* qu'on lui attribue sont, pour la plupart, des imitations, dues à divers auteurs, d'une époque beaucoup moins ancienne. Il célébrait dans ses vers l'amour et le vin.

Anactōriūm (-i), Ἀνακτόριον, promontoire d'Acarmanie, à l'entrée du golfe d'Ambracie, avec une ville et un port, appartenant aux Corinthiens (Thuc. 1, 55); Auguste en transporta les habitants à Nicopolis.



Anactorium, en Acarnanie.

Anagnīa (-æ), ville principale des Herniques dans le Latium; plus tard municipe et colonie romaine. Dans le voisinage Cicéron possédait une belle villa nommée *Anagninum*, s.-ent. *prædium* (voy. Liv. 9, 42; 27, 4. Virg. *Æn.* 7, 684; Cic. *pr. Dom.* 30).

Anāphe (-ēs), petite île dans la partie S. de la mer Égée, à l'E. de Théra.

Anāpus (-i), 1) rivière de l'Acarnanie, qui se jette dans l'Achéloüs. — 2) riv. de Sicile, qui se jette dans la mer au S. de Syracuse à travers des marais.

Anartes (-ium) ou **Anarti (-ōrum)**, peuple de la Dacie, au N. de la Theiss (Cæs. B. G. 6, 25).

Anas (-æ), auj. le Guadiana, une des principales rivières d'Espagne; elle formait la limite entre la Lusitanie et la Bétique, et se jetait dans l'Océan par deux embouchures (aujourd'hui par une seule).

Anaxāgōrās (-æ), Anaxagore, célèbre philosophe grec, de l'école ionienne, était né à Clazomènes en Ionie (500 av. J.-C.). Il donna à ses parents tout ce qu'il possédait, afin de vouer son existence à une fin plus élevée que les biens terrestres, et se rendit à Athènes à l'âge de vingt ans; il y vécut trente ans et devint l'ami intime et le maître d'Euripide et de Périclès. Ses doctrines portèrent ombrage aux sentiments religieux des Athéniens et il fut accusé d'impiété (450); il dut à l'éloquence de Périclès de n'être pas mis à mort; mais il fut condamné à payer une amende de 5 talents et à quitter Athènes. Il se retira à Lampsaque, où il mourut en 428, à l'âge de soixante-douze ans. Il enseignait qu'une suprême intelligence était la cause de toutes choses (Diog. Laert.).

Anaxāndrīdes (-æ), roi de Sparte, régna de l'an 560 à l'an 520 av. J.-C. Comme il avait une femme stérile et ne voulait point divorcer, les Éphores l'obligèrent à en prendre une seconde. Il eut de celle-ci Cléomène et, plus tard, de sa première femme Dorieus, Léonidas et Cléombrote.

Anaxarchus (-i), Ἀνάξαρχος, philosophe d'Abdère, de l'école de Démocrite. Il accompagna Alexandre en Asie (334 av. J.-C.). Après la mort d'Alexandre (323), Anaxarque fut jeté par un naufrage au pouvoir de Nicocréon, roi de Chypre, qu'il avait offensé et qui, pour se venger, le fit piler dans un mortier (Cic. Tusc. 2, 22; Diog. Laert.).

Anaxārētē (-ēs), jeune fille de Chypre, qui traita son amant Iphis avec

tant de hauteur que, de désespoir, il se pendit à sa porte. Comme elle regardait avec indifférence du haut de sa maison passer le convoi de l'infortuné, Vénus la changea en une statue de pierre.

Anaxīmander (-dri), Ἀναξίμανδρος, de Milet, né en 610 av. J.-C., mort en 547, à l'âge de soixante-quatre ans. Ce fut un des premiers philosophes de l'école ionienne et le successeur immédiat de Thalès, premier fondateur de cette école (Cic. de Div. 1, 50, 112; Acad. 4, 37, 118; Aristot. Metaph. 1, 8. Diog. Laert.).

Anaxīmēnēs (-is), Ἀναξίμενης, 1) Anaximène de Milet, le troisième dans la série des philosophes de l'école ionienne, florissait vers l'an 544; mais, comme il fut le maître d'Anaxagore, il doit avoir vécu très-vieux. Il regardait l'air comme le principe de toutes choses (Plut. de Plac. phil. 1, 3; cf. Cic. de N. D. 1, 10; Acad. 4, 37, 118. Diog. Laert.) — 2) An. de Lampsaque, historien (vers 365), suivit Alexandre en Asie; a écrit une espèce d'histoire universelle, Ἑλληνικῶν, et particulièrement l'histoire du règne de Philippe et d'Alexandre; mais il ne nous en est rien parvenu. On lui attribue la *Rhetorica ad Alexandrum*, Ῥητορικὴ πρὸς Ἀλέξανδρον, qui se trouve parmi les œuvres d'Aristote (Diog. Laert.).

Anazarbus (-i) ou **Anazarba (-æ)**, v. de la *Cilicia campestris*, au pied du mont de même nom. Auguste lui donna le nom de *Cæsarea (ad Anazarbum)*. Patrie du médecin Dioscoride.

Ancæus (-i), Ancée, 1) fils de l'Arcadien Lycurgue et père d'Agapénor. Il était du nombre des Argonautes et fut tué par le sanglier de Calydon. — 2) fils de Neptune et d'Astypalée. Un des Argonautes et pilote du navire Argo après la mort de Tiphys.

Anchesmus (-i), Ἀγχεσμὸς, montagne près d'Athènes, au N.-O., avec un sanctuaire de Jupiter.

Anchīāle (-ēs), et **-lus (-i)** 1), v. de Thrace, sur la mer Noire, sur les frontières de la Mœsie. — 2) ancienne ville de Cilicie, à l'O. du Cydnus, près de la côte, bâtie, dit-on, par Sardana-pale.

Anchīsēs (-æ), Ἀγχίσης, Anchise,

fils de Capys et de Thémis (fille d'Ilus), roi de Dardanus sur le mont Ida, et parent de Priam. Il égalait en beauté les dieux immortels et fut aimé de Vénus, de qui il eut un fils, Énée, nommé de là *Anchisiades* (Hom. *H. à Vén.*). Ayant eu l'indiscrétion de se vanter de son commerce avec Vénus, il fut tué, aveuglé ou paralysé (car les traditions ne s'accordent pas) par la foudre de Jupiter. Selon Virgile (*En.* 2, 701), Énée, après la prise de Troie par les Grecs, emporta son père infirme sur ses épaules pour l'arracher aux flammes. Dès l'arrivée d'Énée en Sicile, Anchise mourut et fut enterré sur le mont Éryx.

Ancōnā (-æ) ou **Ancōn (-ōnis)**, v. du Picenum sur la mer Adriatique, située dans un pli de la côte entre deux promontoires et appelée de là *Ancon* (Ἀγκών), c.-à-d. Coude. Elle avait été bâtie par les Syracusains dans le temps de Denys l'Ancien (392). Les Romains en firent une colonie. Elle possédait un excellent port, agrandi par Trajan, et était une des villes maritimes les plus importantes de l'Adriatique.



Ancône, en Italie.

Ancus Martius (-i), quatrième roi de Rome, régna 24 ans (640-616 av. J.-C.); il était, croyait-on, le petit-fils de Numa par sa mère. Il prit plusieurs villes latines, transporta les habitants à Rome et leur donna l'Aventin pour lieu d'habitation. Ces Latins vaincus et incorporés formèrent la plèbe (*plebs*) originaire. Il eut pour successeur Tarquin l'Ancien (voy. Liv. 1, 32 sq.; Eutrop. 1, 5; Cic. *Rep.* 2, 18).

Ancÿra (-æ), 1) v. de la *Galatia prima* en Asie Mineure, originairement v. principale d'une tribu gauloise, les Tectosages, venus du midi de la Gaule. Lorsque Auguste fit graver à Rome sur des tablettes de bronze les principaux événements de son règne, les citoyens d'Ancyre en firent une copie, gravée sur

des blocs de marbre, qu'ils placèrent dans un temple de leur ville dédié à Auguste et à Rome. Cette inscription existe encore et on l'appelle *Monumentum* ou *Marmor Ancyranum*, le monument d'Ancyre (voir Arr. 2, 4; Curt. 3, 1; Liv. 38, 24). — 2) v. de la *Phrygia Epictetos* sur les confins de la Mysie.



Ancyre, en Phrygie.

Andēcāvi, ou **Andēgāvi**, ou **Andes (-ium)**, peuplade gauloise sur la Loire inférieure; ils avaient pour capitale une ville de même nom, appelée aussi *Juliomagus*,auj. Angers. Cæs. *B. G.* 2, 35; 3, 7.

Andes (-ium), 1) comme *Andecavi*. — 2) village près de Mantoue, lieu de naissance de Virgile.

Andōcidēs, Ἀνδοκίδης, un des dix orateurs attiques, fils de Léogoras; il était né à Athènes en 467 av. J.-C. Il appartenait à une noble famille et au parti oligarchique d'Athènes. En 415 il fut enveloppé dans le procès intenté à Alcibiade qu'on accusait d'avoir mutilé les Hermès, et il fut jeté en prison; mais il recouvra sa liberté en dénonçant les véritables ou prétendus auteurs du crime. Il fut quatre fois banni d'Athènes, et, après avoir mené une vie errante et misérable, il mourut en exil. Quatre de ses discours nous sont parvenus (Thuc. 1, 51; 6, 60; Plut. *Alcib.* 18 sq.).

Andrēmōn (-ōnis), Ἀνδραίμων, 1) mari de Géorgé, fille d'OEnée, roi de Calydon en Étolie, à qui il succéda, et père de Thoas, appelé de là *Andriemonides* (Hom. *Il.* 2, 638); Apoll. 1, 8, 1). — 2) fils d'Oxylus et mari de Dryopé, mère d'Amphissus qu'elle avait eu d'Apollon (Ov. *Met.* 93, 363).

Andriscus (-i), personnage de basse extraction qui se fit passer pour fils du dernier roi de Macédoine, Persée, et souleva les Macédoniens contre les Romains en 149 av. J.-C. Vaincu par Cæs. Metellus, il orna le triomphe du vainqueur (Vell. 1, 11; Flor. 2, 14. Amm. 14, 11).

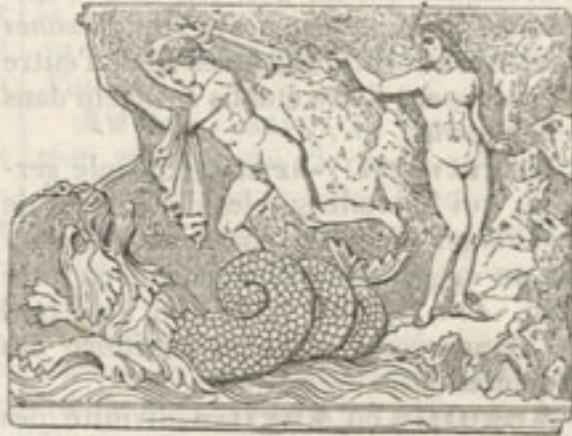
Andrōclus (-ī) ou **Andrōclēs** (-is), esclave d'un consulaire romain; il fut condamné à être exposé aux bêtes dans le cirque; mais un lion, qui avait été lâché contre lui, lui donna des marques de reconnaissance et se mit à le lécher. Une enquête ayant été faite à ce sujet, on apprit qu'Androclus s'était enfui de chez son maître en Afrique, et qu'ayant cherché asile dans une caverne, un lion y entra, vint à lui et lui montra sa patte. Androclus en retira une grosse épine qui y était entrée. De ce moment ils vécurent ensemble, le lion pourvoyant à la nourriture de son bienfaiteur. Mais enfin, fatigué de la vie sauvage, Androclus quitta la caverne, fut pris par des soldats, conduit à Rome, et condamné à être dévoré par les bêtes. On lui fit grâce, et on lui donna le lion qu'il promenait par la ville (Sen. *Benef.* 2, 19, 1; Gell. 5, 14, 10 sq.).

Andrōgēos (-ō) ou **Andrōgēus** (-i), fils de Minos et de Pasiphaé, vainquit tous ses concurrents aux jeux des Panathénées à Athènes et fut tué à l'instigation d'Égée, jaloux d'une gloire qui obscurcissait celle d'Athènes. Minos, pour venger la mort de son fils, fit la guerre aux Athéniens et les obligea à envoyer chaque année en Crète sept jeunes gens et sept jeunes filles destinés à être dévorés par le Minotaure. Ils furent affranchis de ce honteux tribut par Thésée.

Andrōmāchē (-ēs) ou **Andrōmācha** (-æ), Ἀνδρομάχη, Andromaque, fille d'Éétion, roi de Thèbes en Cilicie (Hom. *Il.* 6, 395) et femme d'Hector, de qui elle eut un fils nommé Scamandrius (Astyanax). A la prise de Troie et à la mort de son époux, elle eut la douleur de voir son fils précipité du haut des remparts, et elle-même échut en partage à Néoptolème (Pyrrhus), fils d'Achille, qui l'emmena en Épire. Elle épousa dans la suite Hélénius, frère d'Hector, qui régna sur la Chaonie (Virg. *Æn.* 3, 294 sq.). Elle mourut en Asie, où elle avait suivi Pergamus, le troisième des fils qu'elle avait eus de Néoptolème.

Andrōmēda (-æ) ou **Andrōmēdē** (-ēs), Ἀνδρομέδη, fille de Céphée, roi d'Éthiopie et de Cassiopée. Sa mère ayant eu l'imprudence de dire avec orgueil que

sa fille surpassait en beauté les Néréides, Neptune envoya un monstre marin pour ravager le pays. L'oracle d'Ammon promit la cessation du fléau, si Andromède était livrée au monstre, et Céphée fut contraint par ses sujets d'enchaîner sa

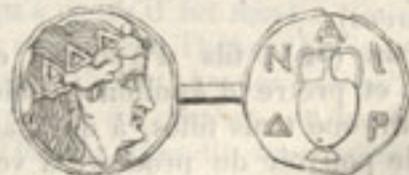


Andromède et Persée. Tiré d'une terre cuite.

filles à un rocher sur le bord de la mer. Ce fut là que Persée la rencontra et la sauva en tuant le monstre. Il obtint ensuite la main d'Andromède. Mais elle avait été déjà promise à Phinée, de là une lutte terrible qui s'engagea, le jour des noces, entre Persée et Phinée, et dans laquelle ce dernier périt avec tous ses partisans. Andromède, après sa mort, fut placée parmi les astres (Apoll. 2, 4, 5. Ovid. *Met.* 4, 670 sq.; 5, 1-235).

Andronicus Livius. Voy. *Livius*.

Andros ou **Andrus** (-i), ἡ Ἀνδρος, auj. Andro, la plus septentrionale et une des plus grandes îles du groupe des Cyclades, au S.-E. de l'Eubée, avait 21 milles de long et 8 de large; elle acquit de bonne heure une importance considérable et vers l'an 650 elle fondait déjà les colonies d'Acanthe et de Stagire (Thuc. 4, 84, 88). Elle était célèbre par ses vins, ce qui faisait regarder toute l'île comme consacrée à Bacchus.



Andros.

Anēmūrium (-i), Ἀνεμούριον, ville et promontoire à la pointe méridio-

nale de la Cilicie, en face de l'île de Chypre; auj. cap Anemur (Liv. 33, 20; Tac. *Ann.* 12, 55).

Angli ou **Anglii** (-orum), les Angles, peuple german sur la rive gauche de l'Elbe; il passa avec les Saxons dans la Bretagne, qui lui doit son nom d'Angleterre (pays des Angles). Voy. *Saxones* (Tac. *Germ.* 40.). Quelques-uns d'entre eux paraissent s'être établis à Angeln dans le Schleswig.

Angrivarii (-ōrum), peuple german, qui habitait sur les deux rives de la *Visurgis* (Weser), séparé des *Cherusci* par un *agger* ou retranchement en terre (Tac. *Ann.* 2, 19; 2, 8, 22). Plus tard ils s'emparèrent aussi du territoire des Bructères (Tac. *Germ.* 33).

Anguitia ou **Angitia**, divinité (des Serpents) honorée par les Marses et les Marrubiens qui vivaient autour du *Lacus Fucinus*. Elle avait enseigné l'usage des contre-poisons et l'art de charmer les serpents à l'aide de paroles magiques. Plus tard on vit en elle une sœur de Médée et de Circé (*Nemus Anguitiæ*, Virg. *Æn.* 7, 759.).

Anigrus (-i), petite rivière de l'Élide Triphylie, la même que le *Minyeius* (Μινυήϊος) d'Homère. *Il.* 11, 722. Elle se jetait dans la mer Ionienne près de Samicum. Ses eaux avaient un goût désagréable, attribué à ce que les Centaures, blessés par Hercule, s'y étaient lavés.

Anio, anciennement *Anien* (d'où le génitif *Aniēnis*), Ἀνίων, l'Anio, auj. Teverone, rivière qui a sa source dans les montagnes des Herniques près de *Treba*, et qui, après avoir reçu le ruisseau nommé *Digentia* (Hor. *Ep.* 1, 18, 104), forme à Tibur une belle chute d'eau, et se jette dans le Tibre, à 3 milles au-dessus de Rome. L'eau de l'Anio était amenée à Rome par deux aqueducs (*Anio vetus* et *Anio novus*).

Anius (-i), fils d'Apollon et de Créuse, et prêtre d'Apollon à Délos. Il eut de Dryopé trois filles, à qui Bacchus donna le pouvoir de produire à volonté telle quantité qu'il leur plairait de vin, de blé et d'huile, d'où leur nom d'*OEnotropæ*. Elles fournirent, dit-on, les Grecs de ces précieuses provisions pendant les

neuf premières années de la guerre de Troie (Ov. *Met.* 13, 650 sq.). Énée, dans ses pérégrinations, ayant abordé à Délos (Virg. *Æn.* 3, 80), y épousa une des filles d'Anius, Lavinie, célèbre devineresse, qu'il emmena en Italie.

Anna (-æ), fille de Bélus et sœur de Didon. Après la mort de cette dernière, elle s'enfuit de Carthage en Italie, où elle fut reçue avec bienveillance par Énée. Là elle excita la jalousie de Lavinie, et, avertie en songe par Didon, elle prit la fuite et se précipita d'elle-même dans le Numicius. Elle fut dès lors honorée comme la nymphe de cette rivière sous le nom d'Anna Perenna (Ovid. *Fast.* 3, 523 sq.).

Anniceris, Ἀννίκερις, 1) habile conducteur de chars, de Cyrène, qui acheta 20 mines et rendit à la liberté Platon, que Denys, à son retour de Sicile à Égine, avait fait vendre comme esclave. — 2) philosophe cyrénéen ou hédonien de l'école d'Aristippe (Clem. Alex. *Strom.* 2, 417).

Annius Milo. Voy. *Milo*.

Ansér (-ēris), poète du temps d'Auguste, ami du triumvir M. Antoine, et un des détracteurs de Virgile (Ov. *Trist.* 2, 435; Virg. *E.* 9, 36; Prop. 2, 25, 83; Cic. *Phil.* 13, 5, 11).

Ansibarii ou **Ampsibarii**, peuple german, qui habitait originairement entre les sources de l'Ems et le Weser, et, plus tard, à l'intérieur du pays près des *Cherusci*.

Antæopölis, ancienne ville de la haute Égypte (Thébaïde), sur la rive orientale du Nil et un des principaux sièges du culte d'Osiris.

Antæus (-i), Ἀνταῖος, Antée, fils de Neptune et de *Gē* (la Terre), prince de Libye, géant énorme et lutteur invincible tant qu'il restait en contact avec la terre, sa mère. Hercule, ayant découvert la source de sa force, l'enleva de terre et l'étouffa dans ses bras. Son tombeau était à *Tingis* en Mauritanie.

Antalcidas (-æ), Spartiate, fils de Léon, connu principalement par le célèbre traité qu'il conclut avec la Perse en 387 av. J.-C., et qu'on désigne ordinairement sous le nom de paix d'Antalcidas, parce qu'elle était le fruit de son habile

diplomatie. Aux termes de ce traité, toutes les villes grecques de l'Asie Mineure devaient appartenir au roi de Perse; les Athéniens ne gardaient que Lemnos, Imbros et Scyros; et toutes les autres villes grecques devenaient indépendantes (Xen. *Hell.* 5, 1, 31; Plut. *Ages.* 23. *Art.* 21, 22. Après ce traité humiliant pour son pays, Antalcidas, méprisé du roi de Perse lui-même, se laissa mourir de faim (Plut. *Artax.* 22).

Antandrus (-i), ἡ Ἀντανδρος, ville de la Grande Mysie sur le golfe d'Adramytte, au pied du mont Ida; colonie fondée par les Pélasges ou les Lélèges, et développée ensuite par les Éoliens (Hdt. 7, 42; 5, 26; Thuc. 8, 106; Virg. *Æn.* 3, 6).

Antandrus (-i), 1) frère du tyran Agathocle. — 2) chef des Messéniens (Paus. 4, 7, 4.).

Antēa ou **Antīa**. Voy. *Bellerophon*.

Antemnæ (-arum), ancienne v. sabine au confluent de l'Anio et du Tibre, détruite par les Romains dans les premiers temps (Liv. 1, 9 sq.; Plin. 3, 5, 9).

Antenor (-ōris), Ἀντήνωρ, Troyen, fils d'Æsyètes et de Cléomestra et mari de Théano. C'était un des plus sages parmi les anciens de Troie; il reçut Ménélas et Ulysse dans sa demeure, quand ils vinrent à Troie en ambassade, et il engagea ses concitoyens à rendre Hélène à Ménélas. A la prise de Troie, Antenor fut épargné par les Grecs. Son histoire après cet événement est diversement racontée. Quelques-uns prétendent qu'il vint s'établir avec les Hénètes sur la côte occidentale de l'Adriatique, où il fonda *Pattavium* (Padoue). Ses fils et ses descendants sont appelés *Antenoridæ* (*Il.* 3; 148; 203. 7, 347; Pind. *Pyth.* 5, 83; Liv. 1, 1).

Anteros. Voy. *Eros*.

Anthēdōn (-ōnis), ἡ Ἀνθηδών, ville de Béotie avec un port, sur la côte de la mer Eubéenne; elle tirait, dit-on, son nom d'Anthédon, fils de Glaucus, qui y fut changé en dieu (Hom. *Il.* 2, 508; Ov. *Met.* 7, 232; 13, 905).

Anthēmūs (-untis), ἡ Ἀνθεμοῦς, v. de Macédoine dans la *Chalcidice* (Thuc. 2, 99; Demosth. *Phil.* 2, p. 70 R.).

Anthēmūsia (-æ) ou **Anthēmūs (-untis)**, v. de Mésopotamie, au S. O.

d'Édesse, et un peu à l'E. de l'Euphrate. Le territoire environnant portait aussi le même nom, mais il était généralement compris sous le nom d'*Osroene*.

Anthēnē (-ēs), place de la Cynuria dans le Péloponnèse.

Anthylla (-æ), v. considérable de la basse Égypte, près de l'embouchure du bras Canopique du Nil, au-dessous de *Naucratis*.

Antias (-ātis), Q. *Valerius*, historien romain qui florissait vers l'an 80 av. J.-C.; il avait écrit l'histoire romaine depuis les temps les plus anciens jusqu'à Sylla. Son ouvrage, dont il ne nous reste rien, fourmillait d'erreurs.

Anticleā (-æ), fille d'Antolycus, femme de Laërte et mère d'Ulysse, mourut du chagrin que lui causa la longue absence de son fils. On dit qu'avant d'épouser Laërte, elle avait vécu dans d'intimes relations avec Sisyphe; de là Ulysse est neuf fois appelé fils de Sisyphe.

Anticyra et plus anc. **Anticirra (-æ)**, 1) v. de Phocide, sur une baie du golfe Crisséen. — 2) v. de Thessalie, sur le Sperchius, et non loin de son embouchure. — 3) v. sur le golfe Malioque, Strab. — Ces trois villes sont célèbres par leur hellébore, qu'on employait dans l'antiquité comme principal remède contre la folie; d'où le proverbe: *Naviget Anticyram*, Ἀντικίρρα σε δεῖ (tu as besoin de faire un voyage à Anticyre), en parl. d'une personne dont les actes ne paraissent pas sensés. Cf. Hor. *Sat.* 2, 3, 83, 166; *A. P.* 300.

Antigōnē (-ēs), fille d'Œdipe et de Jocaste, sœur d'Ismène, d'Étéocle et de Polynice. Dans l'histoire tragique d'Œdipe, Antigone nous apparaît comme une noble fille, qui pousse jusqu'à l'héroïsme son attachement pour son père et pour ses frères. Quand Œdipe se fut crevé les yeux, et fut obligé de quitter Thèbes, Antigone l'accompagna et resta avec lui jusqu'à ce qu'il fut mort à Colone; alors elle retourna à Thèbes. Lorsque ses deux frères se furent donnés mutuellement la mort dans un combat, et que Créon, roi de Thèbes, défendit sous peine de mort d'ensevelir Polynice, coupable d'avoir fait la guerre à sa patrie, Antigone osa seule braver le tyran et ensevelir le corps de son frère. Créon, pour punir cette dé-

sobéissance, fit enfermer Antigone dans un cachot souterrain, où elle-même se donna la mort. Son fiancé Hémon, fils de Créon, se tua à côté d'elle.

Antigōnēa et **-īa** (æ), 1) v. d'Épire (*Illyricum*), au confluent de l'Aoüs avec un de ses affluents et près d'un étroit passage des monts Acrocérauniens (Liv. 32, 5). — 2) ville sur l'Orontes en Syrie, fondée par Antigonus comme capitale de son empire (306 av. J.-C.), mais la plus grande partie de ses habitants fut transportée par Séleucus à Antioche, qui fut bâtie dans son voisinage.

Antigōnus (-i), 1) roi d'Asie, surnommé le Cyclope, fils de Philippe l'Élymiote, et père de Démétrius Poliorcète qu'il eut de Stratonice. C'était un des lieutenants d'Alexandre le Grand, et, dans le partage de l'Empire après la mort du conquérant (en 323 av. J.-C.), il reçut les provinces de la grande Phrygie, de Lycie et de Pamphylie. A la mort du régent Antipater, en 319, il aspira à la souveraineté de l'Asie. En 316, il défit et fit mourir Eumène, après une lutte d'environ 3 ans. Il fit ensuite la guerre, avec des succès divers, contre Séleucus, Ptolémée, Cassandre et Lysimaque. Après la défaite de la flotte de Ptolémée en 306, Antigonus prit le titre de roi, et son exemple fut suivi par Ptolémée, Lysimaque et Séleucus. Antigonus et son fils Démétrius furent à la fin battus par Lysimaque dans la bataille décisive livrée à Ipsus en Phrygie (301). Antigonus tomba sur le champ de bataille à l'âge de quatre-vingt-un ans (Plut. *Eum.* 9, 10, 12, 17 sq.; *Nep. Eum.* 5, 7; *Diod. Sic.* 18, 25-40; *Plut. Dem.* 15, 28-30 sq.; *Just.* 15, 2, 14; *Diod.*



Antigone, roi d'Asie, mort en 301 av. J.-C.

20, 73 sq. — 2) *A. Gonatas*, Γονατᾶς, fils de Démétrius Poliorcète, et petit-fils du précédent. Il prit le titre de roi de Macédoine après la mort de son père en

Asie (283), mais il ne put entrer en possession du trône qu'en 277. Chassé de son royaume par Pyrrhus, roi d'Épire, en 273, il le reconquit l'année suivante. Il mourut en 239. Il eut pour successeur Démétrius II. Son surnom de *Gonatas* est généralement dérivé de Gonnos ou Gonni en Thessalie; mais qquns pensent que *Gonatas* est un mot macédonien qui signifie une plaque de fer destinée à protéger les genoux (Plut. *Dem.* 51; *Pyrrh.* 26, 34; *Just.* 55, 1. — 3) *A. Doson*, ainsi



Antigone Gonatas, roi de Macédoine, av. J.-C., 283-239.

nommé parce qu'il promettait toujours et ne donnait jamais (δῶσων, qui donnera), fils de Démétrius de Cyrène et petit-fils de Démétrius Poliorcète. Après la mort de Démétrius II, en 229, il fut chargé de la garde de Philippe son fils, mais il épousa la veuve de Démétrius et devint lui-même roi de Macédoine. Il défendit Aratus et la ligue Achéenne contre Cléomène, roi de Sparte, qu'il défit à Sellasia en 221, après quoi il s'empara de Sparte. Il mourut en 220 (Liv. 40, 54; *Plut. Arat.* 34, 46; *Just.* 28, 3; *Pol.* 2, 47).

Antilibānus (-i), Ἀντιλίβανος, l'Antiliban, auj. Dschebel el wast es Schark, montagne sur les confins de la Palestine, de la Phénicie et de la Syrie, parallèle au Liban, qu'elle surpasse en hauteur. Son sommet le plus élevé est le mont Hermon (Arr. 2, 20, 4).

Antilōchus (-i), Ἀντιλόχος, fils de Nestor et d'Anaxibia, accompagna son père à Troie, et se distingua par sa bravoure. Il fut tué devant Troie par Memnon l'Éthiopien (*Il.* 4, 457; 5, 580; 13, 545, 15, 572, 16, 317; *Od.* 4, 187; *Pind. Pyth.* 6, 28).

Antimāchus (-i), Ἀντίμαχος, Antimaque, poète épique et élégiaque grec, de Claros ou de Colophon, qui florissait vers la fin de la guerre du Péloponnèse; son principal ouvrage était un poème épique intitulé *Thebais*. Il était

aussi grammairien, et, comme tel, il fit une récitation des poèmes d'Homère.

Antinoöpolis (-is), brillante cité, bâtie par Hadrien, en mémoire de son favori Antinoüs, sur la rive orientale du Nil.

Antinoüs (-i), Ἀντίνοος, 1) fils d'Eupithès d'Ithaque, et un des prétendants de Pénélope; il fut tué par Ulysse (*Od.* 4, 660, 773; 16, 363, 17, 458; 18, 42; 22, 8, 48). — 2) jeune homme d'une merveilleuse beauté, né à Claudiopolis en Bithynie; favori de l'empereur Hadrien et son compagnon dans toutes ses campagnes. Il se noya dans le Nil en 122. La douleur d'Hadrien ne connut pas de bornes. Il rangea Antinoüs parmi les dieux, lui fit élever un temple à Mantinée et fonda la ville d'Antinoopolis en son honneur. Il est souvent représenté sur des médailles, des gemmes, en statue et en buste, sous les traits de Bacchus.



Antinoüs, favori d'Adrien, mort en 122 ap. J.-C.

Antiochia et -ea (-æ), Ἀντιόχεια ἢ ἐπὶ Δάφνης, Antioche, 1) capitale du royaume grec de Syrie, et pendant longtemps la principale cité de l'Asie, était située sur la rive gauche de l'Oronte, à environ 20 milles (Géogr.) de la mer, dans une belle vallée. Elle fut bâtie (vers 300) par Séleucus Nicanor qui la nomma Antioche en l'honneur de son frère Antiochus et la peupla principalement avec les habitants de la cité voisine nommée Antigonie. Elle fut un des plus anciens boulevards de la foi chrétienne; la première place où le nom de chrétien ait été employé (*Act.* XI, 26), et le siège d'un des quatre principaux évêques dé-



Antioche.

signés sous le nom de *patriarches*. — 2)



Génie d'Antioche, œuvre d'Eutichydès de Sicione.

A. ad Mæandrum, ville de Carie, sur le Méandre, bâtie par Antiochus I^{er} (Soter), sur l'emplacement de l'ancienne cité de Pythopolis. — 3) *A. ad Pisidiam*, v. sur les confins de la Phrygie et de la Pisidie, bâtie par une colonie de Magnésiens, et devenue colonie romaine sous Auguste qui la nomma *Cæsarea*. Elle était connue par le sanctuaire de Μῆν Ἀρχαῖος, le Médurcès phrygien. Les autres villes du nom d'Antioche sont plus connues sous d'autres désignations.

Antiochus (-i), Ἀντιόχος; I. ROIS DE SYRIE, 1) *A. Soter* (280-261 av. J.-C.), fils de Séleucus I^{er}, le fondateur du royaume syrien des Séleucides. Il épousa sa belle-mère Stratonice, dont il s'était épris si violemment qu'il en tomba dangereusement malade et que son père, sur l'avis du médecin, dut, pour le sauver, la lui céder. Il périt dans la bataille contre les Gaulois en 261 (*Justin.* 17, 2, 10; 24, 1, 9; *Plut. Dem.* 38 et 39. — 2)



Antiochus I, Soter, roi de Syrie, av. J.-C., 280-261.

A. *Théos* (261-246 av. J.-C.), fils et successeur du précédent. Les Milésiens lui donnèrent le surnom de *Théos* (dieu), parce qu'il les délivra de leur tyran Timarque. Il fit la guerre à Ptolémée Philadelphe, roi d'Égypte; et il y mit fin en répudiant sa femme Laodicé pour épouser Bérénice, fille de Ptolémée (Justin. 27, 1, 1). Après la mort de Ptolémée, il rappela Laodicé, mais, pour se venger de l'affront qu'elle avait reçu, elle fit assassiner et Antiochus et Bérénice. Antiochus eut pour successeur son fils *Séleucus Callinicus*. Son plus jeune fils, *Antiochus Hiérax*, prétendit aussi à la couronne (Justin. 27, 2, 8) et fit la guerre pendant quelques années à son frère Séleucus II (Justin. 27, 1, 1.) 27, 6, 8. — 3)



Antiochus II, Théos, roi de Syrie, av. J.-C., 261-246.

A. *le Grand* (223-187 av. J.-C.), fils et successeur de *Séleucus Callinicus*. Il fit la guerre à Ptolémée Philopator, roi d'Égypte, pour garder la Cœlé-Syrie, la Phénicie et la Palestine, mais il fut obligé de céder ces provinces à Ptolémée, à la suite de sa défaite à la bataille de Raphia près de Gaza en 217. Il fut ensuite engagé pendant sept ans (212-205) dans une entreprise qui avait pour but de regagner les provinces orientales d'Asie, qui s'étaient révoltées pendant le règne d'Antiochus II; mais, malgré de brillants succès, il dut renoncer à subjuguier les royaumes de Parthie et de Bactriane, et, en conséquence, il conclut la paix avec ces États. En 198 il conquiert la Cœlé-Syrie et la Palestine, qu'il donna plus tard en dot à sa fille Cléopâtre, lorsqu'elle épousa Ptolémée Épiphane. Il se trouva ensuite engagé dans la guerre contre Rome et fut pressé par Hannibal, qui était arrivé à sa cour, d'envahir l'Italie sans retard; mais il refusa de se rendre à son avis. En 192 il passa en Grèce et en 191 il fut défait par les Romains aux Thermo-

pyles et obligé à retourner en Asie. En 190, il fut une seconde fois battu par L. Scipion, au pied du mont Siphus, près de Magnésie et forcé de demander la paix, qui lui fut accordée en 188, à condition qu'il céderait toutes les possessions à l'E. du mont Taurus, et payerait 15,000 talents euboïques. Afin de se procurer l'argent nécessaire pour payer cette contribution aux Romains, il attaqua un riche temple de l'Élymaïs; mais il fut tué par le peuple de l'endroit en 187. Il eut pour successeur son fils *Séleucus Philopator* (Justin. 29, 1, 3; 30, 1 sq.; 31, 2, 8; 32, 2, 2; Liv. 34, 60; 36, 11, 13; 37, 55; 38, 37 sq.; Plut. *Flam.* 16; *Cat.* 13; *Pol.* 5,



Antiochus III, le Grand, roi de Syrie. Av. J.-C. 223-187.

82). — 4) A. *Épiphane* (175-164 av. J.-C.), fils d'Antiochus III, succéda à son frère *Séleucus Philopator* en 175. Il fit la guerre contre l'Égypte (171-168) avec beaucoup de succès et il se préparait à mettre le siège devant Alexandrie en 168, quand les Romains l'obligèrent à se retirer. Il entreprit de détruire la religion juive et d'introduire dans ses États le culte des divinités grecques; mais cette tentative amena une révolte des Juifs sous Matathias et ses héroïques fils les Machabées, qu'il ne put réduire. Il essaya aussi de piller un temple de l'Élymaïs en 164, mais il fut repoussé et mourut peu de temps après dans un état de



Antiochus IV, Épiphane, roi de Syrie. Av. J.-C. 175-164.

folie furieuse, que les Juifs et les Grecs attribuent également à ses desseins sa-

erilèges. Ses sujets lui donnèrent le surnom d'*Épimane* (le furieux) par parodie de celui d'*Épiphanes* (Liv. 44, 19; 45, 11; Justin. 34, 3). — 5) *A. Eupator* (164-162), fils et successeur d'A. Épiphanes, était âgé de neuf ans à la mort de son père. Il fut détrôné et mis à mort par Démétrius Soter, fils de Séleucus Phi-



Antiochus V, Eupator, roi de Syrie. Av. J.-C. 164-162. lopator (Justin. 34, 8). — 6) *A. Théos*, fils d'Alexandre Balas. Il fut mis en avant comme prétendant à la couronne, en 144, contre Démétrius Nicator par Tryphon, mais il fut assassiné par ce dernier qui monta lui-même sur le trône en



Antiochus VI, Théos, roi de Syrie. Av. J.-C. 144-142. 142 (Justin. 36, 105). — 7) *A. Sidétès* (137-128 av. J.-C.), ainsi nommé de *Sidé*, en Pamphylie, où il était né, fils cadet de Démétrius Soter, succéda à Tryphon. Il fut défait et tué dans une bataille contre les Parthes en 128 (Justin. 38, 10).



Antiochus VII, Sidétès, roi de Syrie. Av. J.-C. 137-128. — 8) *A. Grypus* ou *Nez-Crochu* (125-96), second fils de Démétrius Nicator et de Cléopâtre. Il fit la guerre pendant quelques années avec son demi-frère *A. IX Cyzicenus*. Mais les deux frères finirent par consentir au partage du

royaume : *A. Cyzicenus* eut la Cœlé-Syrie et la Phénicie, et *A. Grypus* le reste des provinces. Ce dernier fut assassiné



Antiochus VIII, Grypus, roi de Syrie. Av. J.-C. 125-96. en 96 (Justin. 39, 1-3). — 9) *A. Cyzicenus*, de Cyzique, où il était né, frère du n° 8, régna sur la Cœlé-Syrie et la Phénicie de 112 à 96, mais il périt, en 95, dans une bataille contre Séleucus Épiphanes, fils d'A. Grypus (App. Syr. 69).



Antiochus IX, Cyzicenus, roi de Syrie. Av. J.-C. 112-96. — 10) *A. Eusébès* ou *le Pieux*, fils d'A. Cyzicenus, défait Séleucus Épiphanes et garda la couronne malgré les frères de Séleucus. Il succéda à son père en 95.



Antiochus X, Eusébès, roi de Syrie. Av. J.-C. 95. — 11) *A. Épiphanes*, fils de Grypus et frère de Séleucus Épiphanes, fit la guerre à *Eusébès*, mais il fut battu et se noya



Antiochus XI, Épiphanes, roi de Syrie.

dans l'Oronte. — 12) *A. Dionysus*, frère d'*A. Épiphanes*, occupa le trône peu de temps; il périt dans une bataille livrée à *Arétas*, roi d'Arabie. Les Syriens, fatigués des querelles domestiques des Séleucides, offrirent le trône à Tigrane, roi d'Arménie, qui réunit la Syrie à ses États en 83, et la garda jusqu'à sa défaite par les Romains en 69 (Justin. 40,

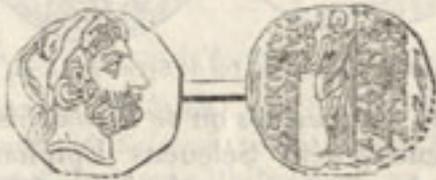


Antiochus IV, roi de la Commagène. Ap. J.-C. 38-72.



Antiochus XII, Dionysus, roi de Syrie.

1). — 13) *A. Asiaticus*, fils d'Eusébes, devint roi de Syrie après la défaite de Tigrane par Lucullus en 69, mais il fut dépouillé de ses États en 65 par Pompée, qui réduisit la Syrie en province romaine. Cette année-là les Séleucides cessèrent de régner.



Antiochus XIII, Asiaticus, roi de Syrie. Av. J.-C. 69-65.

II. ROIS DE COMMAGÈNE. 1) *Antiochus*. Il fit alliance avec les Romains vers l'an 64 av. J.-C.; prêta à Pompée le secours de ses troupes en 49 et fut attaqué par Antoine en 38. Il eut pour successeur Mithridate I^{er} vers 31. — 2) *A.*, succéda à Mithridate I^{er}, et fut mis à mort à Rome par Auguste en 29. — 3) *A.*, succéda à Mithridate II, et mourut en 17 av. J.-C. À sa mort, la Commagène devint province romaine et resta telle jusqu'en 38 apr. J.-C. — 4) *A.*, surnommé *Épiphanes*, probablement fils d'Antiochus III, reçut l'héritage de ses pères des mains de Caligula en 38 ap. J.-C. Il aida les Romains dans leurs guerres contre les Parthes sous Néron et contre les Juifs sous Vespasien. En 72, accusé de conspirer avec les Parthes contre les Romains, il fut privé de ses États et se retira à Rome, où il passa le reste de ses jours.

III. PERSONNAGES LITTÉRAIRES. *Antiochus d'Ascalon*, célèbre philosophe de l'ancienne Académie, vécut à Athènes, à Alexandrie et à Rome, et fut le maître de Varron, de Cicéron et autres célèbres Romains. Nous trouvons un exposé de sa vie dans Cicéron (*Acad.* 2, 69 sq.); il s'efforça d'unir les doctrines des Stoïciens avec celles de l'Académie (*germanissimus stoicus, si pauca mutasset, Cic. Acad.* 2, 43).

Antiöpē (-ēs), 1) fille de Nycteus et mère d'Amphion et de Zéthus qu'elle eut de Jupiter. Pour les détails, voyez *Amphion*. — 2) Amazone, sœur d'Hippolyté, femme de Thésée et mère d'Hippolyte (*Hippolytus*).

Antipater (-tri), 1) le Macédonien, officier qui jouissait de toute la confiance de Philippe et d'Alexandre le Grand, fut laissé par ce dernier en qualité de régent en Macédoine, quand il passa en Asie (334 av. J.-C.). À la mort d'Alexandre (323), Antipater, de concert avec Cratérus, fit la guerre contre les Grecs, qui essayaient de recouvrer leur indépendance. Cette guerre, ordinairement appelée guerre Lamienne, du nom de Lamia où Antipater fut assiégé en 323, se termina par la victoire de ce dernier sur les troupes confédérées, à Crannon, en 322. Elle fut suivie de la soumission d'Athènes et de la mort de Démosthène. Antipater mourut en 319, après avoir nommé Polysperchon régent et laissant son propre fils Cassandre dans une position subordonnée (Justin. 13, 4. Diod. 18, 25-39). — 2) petit-fils du précédent et second fils de Cassandre et de Thessalonica. Lui et son frère se divisèrent pour la possession de la Macédoine, et Démétrius Poliorcète profita de leurs dissensions pour s'emparer du trône et faire périr les deux frères. — 3) père d'Hé-

rode le Grand, fils d'un noble Iduméen du même nom, embrassa le parti d'Hercule contre son frère Aristobule. Il fut nommé par César en 47 (av. J.-C.) procureur de la Judée, charge qu'il occupa jusqu'à sa mort, en 43. Il mourut empoisonné. — 4) fils aîné d'Hérode le Grand, qui l'avait eu de sa première femme. Il conspira contre la vie de son père et fut exécuté cinq jours après la mort d'Hérode. — 5) A. de Tarse, philosophe stoïcien, successeur de Diogène et maître de Panætius, vers l'an 144. — 6) A. de Sidon, poète épigrammatiste grec, vers 90 av. J.-C. — 7) A. de Tyr, philosophe stoïcien, vivait à Athènes, vers l'an 44 av. J.-C. et était lié d'amitié avec Caton d'Utique. Plut. *Cat.* 4; Cic. *Off.* 2, 24. — 8) Autre poète épigrammatiste, de Thessalonique, contemporain d'Auguste. — 9) A. de Cyrène, disciple d'Aristippe, Cic. *Tusc.* 5, 38.

Antipater, L. Coelius, historien romain, contemporain de C. Gracchus (123 av. J.-C.), a écrit des *Annales*, qui contenaient un récit estimé de la seconde guerre punique.

Antipater (-is), 1) poète de la moyenne comédie attique, né à Rhodes, vers 404, mort en 330 av. J.-C. Il avait écrit 365 ou au moins 260 pièces, remarquables par l'élégance du style. — 2) A. de Berga en Thrace, écrivain grec qui a traité des choses merveilleuses et incroyables. — 3) poète épigrammatiste, dont plusieurs épigrammes se trouvent dans l'Anthologie grecque, vivait vers le règne d'Auguste.

Antiphates (-æ), Ἀντιφάτης, 1) roi des Lestrygons, peuple fabuleux de Sicile. On les représente comme des géants et des cannibales; ils mirent en pièces à coups de pierre 11 des vaisseaux d'Ulysse, qui s'en retourna avec un seul (Hom. *Od.* 10, 106 sq.; Ov. *Met.* 14, 234). Antiphate était si cruel que son nom est devenu synonyme d'homme furieux (Juven. 14, 20). Formies est appelée dans Ovide *Antiphatae domus*, parce qu'elle avait été, disait-on, fondée par les Lestrygons. — 2) fils du devin Mélampe, grand-père d'Amphiaraüs, Hom. *Od.* 15, 242 sq. — 3) fils de Sarpédon, compagnon d'Énée, tué par Turnus, Virg. *Æn.* 9, 696.

Antipatria (-æ), v. de Pillyricum sur les frontières de la Macédoine, sur l'Apsus.

Antiphellus. Voy. *Phellus*.

Antiphilus (-i), d'Égypte, peintre distingué, rival d'Apelles, travailla pour Philippe et pour Alexandre le Grand.

Antiphon (-ontis), Ἀντιφῶν, 1) le plus ancien des dix orateurs du canon alexandrin, né à Rhamnus dans l'Attique, en 480 av. J.-C. Il appartenait au parti de l'oligarchie à Athènes et prit une part active à l'établissement du gouvernement des 400 (av. J.-C. 471), après le renversement duquel il fut traduit en jugement, condamné et mis à mort (Thuc. 8, 68, 90). Antiphon fit faire de grands progrès à l'éloquence politique; il ouvrit une école où il enseignait la rhétorique, et l'historien Thucydide fut un de ses disciples. Les discours qu'il composa furent écrits pour d'autres, et la seule fois qu'il parla lui-même en public, ce fut lorsqu'il fut accusé et condamné à mort (Cic. *Brut.* 12). Ce discours est aujourd'hui perdu. Nous possédons encore 17 plaidoyers de lui; ce sont pour la plupart des λόγοι φονικοί, c.-à-d. sur des matières criminelles; et 3 seulement ont été composés pour des causes réelles; les autres ne sont que de purs exercices d'école. Sa rhétorique, τέχνη ῥητορική, est également perdue. — 2) sophiste, adversaire de Socrate (Xen. *Mem.* 1, 6), probablement mis à mort par ordre des 30 tyrans. — 3) poète tragique grec, d'Athènes, vécut à Syracuse, à la cour de Denys l'Ancien, qui le fit mettre à mort.

Antipolis (-is),auj. Antibes, v. de la Gaule Narbonnaise, sur la côte, à quelques milles à l'O. de Nice, fondée par les Marseillais.

Antirrhium. Voy. *Rhium*.

Antissa (-æ), v. de l'île de Lesbos, sur la côte O. entre Méthymne et le promontoire Sigeum, était originairement sur une petite île faisant face à Lesbos et qui plus tard fut unie à cette île.

Antisthenēs (-is et -æ), philosophe athénien, fondateur de la secte des Cyniques. Sa mère était Thrace. Dans sa jeunesse il combattit à Tanagre (av. J.-C. 426). Il fut disciple d'abord de Gorgias,

puis de Socrate auquel il s'attacha et resta fidèle jusqu'à sa mort. Il mourut à Athènes à l'âge de soixante-dix ans. Il enseignait dans le *Cynosarge*, gymnase à l'usage des Athéniens nés d'une mère étrangère: c'est sans doute de là que le nom de *Κυνικοί*, *Cyniques*, fut donné à ses disciples, bien que d'autres voient l'origine de ce nom dans la liberté de leurs mœurs affranchies de toutes les formes et convenances de la société. Il était ennemi de toute philosophie spéculative et par conséquent opposé à Platon. Il enseignait que la vertu est la seule chose nécessaire. De son école naquit plus tard la doctrine des Stoïciens (*Xen. Mem.* 2, 5, 3, 4, 4, 11, 17; *Symp.* 2, 10; 3, 7; *Cic. N. D.* 1, 13, 32; *Or.* 3, 35; *Diog. L.* 6, 77, 105; *Plut. Lyc.*

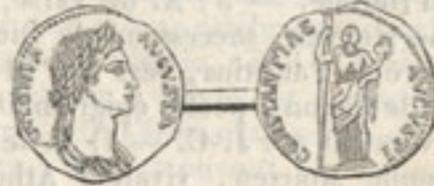
Antistius Labeo. Voy. *Labeo*.

Antitaurus (-i), auj. Ali-Dagh, chaîne de montagnes qui s'étend du N. E. de la chaîne principale du Taurus sur la frontière méridionale de la Cappadoce et au centre de cette contrée, tourne vers l'E. pour courir parallèlement au Taurus aussi loin que l'Euphrate. Sa hauteur moyenne dépasse celle du Taurus.

Antium (-i), très-ancienne v. du Latium, sur un promontoire rocheux qui s'avance au loin dans la mer Tyrrhénienne. Elle fut fondée par des Tyrrhéniens et des Pélasges, et signalée pour sa piraterie. Elle fut prise par les Romains en 468 av. J.-C., et une colonie y fut envoyée; mais elle se révolta, fut prise une seconde fois par les Romains en 338, privée de tous ses vaisseaux dont les becs ou éperons, *rostra*, servirent à orner la tribune aux harangues du Forum romain, et obligée de recevoir une seconde colonie. Dans les derniers temps de la république et sous l'empire, ce fut la résidence favorite de plusieurs grands personnages et empereurs. L'empereur Néron y était né. C'est dans les ruines de cette ville qu'a été trouvé l'Apollon du Belvédère. Antium possédait des temples de la Fortune et de Neptune.

Antōnia (-æ), 1) *Major*, fille aînée de M. Antonius et d'Octavie, femme de *Domitius Ahenobarbus*, et mère de Cn. Domitius, père de l'empereur Néron. *Suet. Ner.* 4. — 2) *Minor*, jeune sœur

de la précédente, femme de Drusus, frère de l'empereur Tibère et mère de Germanicus, le père de l'empereur Caligula (qu'il eut de Livia ou Livilla), et de l'empereur Claude. Elle mourut en 38 apr. J.-C., aussitôt après l'avènement de son petit-fils Caligula. Elle était célèbre par sa beauté, sa vertu et sa chasteté. *Suet. Claud.* 1; *Tac. Ann.* 3, 3, 11, 3. — 3)



Antonia Minor, mère de Germanicus.

Antonia Minor, mère de Germanicus, fille de l'empereur Claude, fut mise à mort par Néron (66 ap. J.-C.), parce qu'elle refusait de l'épouser. *Tac. Ann.* 13, 33; 15, 53; *Suet. Ner.* 35).

Antonia Turris, château fort situé sur un rocher, à l'angle N.-O. du temple, à Jérusalem, et qui commandait à la fois le temple et la ville. Il s'appelait autrefois *Baris*. Ce fut Hérode le Grand qui changea son nom en l'honneur de M. Antoine. C'est là qu'était la résidence du procurateur de la Judée.

Antōnīnōpōlis (-is), v. de Mésopotamie, entre Édesse et Dara, nommée ensuite *Maximianopolis*, puis *Constantia*.

Antōnīnus, M. Aurelius. Voy. *M. Aurelius*.

Antōnīnus Pius, Antonin le Pieux, empereur romain (138-161 apr. J.-C.), né près de Lanuvium, en 86, fut adopté par Hadrien en 138 et lui succéda cette même année. Le sénat lui conféra le titre de *Pius*, parce qu'il l'engagea à accorder à Hadrien son père adoptif l'apothéose et les autres honneurs qu'on décernait d'ordinaire aux empereurs après leur mort. Le règne d'Antonin est un temps d'arrêt et comme une trêve dans l'histoire de l'empire; la guerre, la violence, le crime, furent pour un temps suspendus. Ce fut un des meilleurs princes qui aient jamais occupé un trône; toutes ses pensées, tous ses efforts, furent consacrés au bonheur de ses sujets. Il mourut en 161, âgé de soixante-quinze

ans. Il eut pour successeur Marc-Aurèle, qu'il avait adopté lorsque lui-même fut adopté par Hadrien, et à qui il donna sa fille Faustine en mariage (*Capitol. Ant. P.* 1, 2; *Eutr.* 8, 8; *Spart. Hadr.* 27; *Paus.* 8, 43, 3).



Antonin le Pieux, empereur romain. Ap. J.-C. 138-161.

Antōnīus (-i), 1) M., l'orateur, né en 143 av. J.-C.; questeur en 113; préteur en 104, lorsqu'il combattit contre les pirates en Cilicie; consul en 99, et censeur en 97. Il appartenait au parti de Sylla et fut mis à mort par Marius et Cinna, lors de leur entrée à Rome en 87; sa tête fut coupée et attachée aux Rostres. Cicéron désigne M. Antoine et L. Crassus comme les orateurs les plus distingués de leur temps; et il fait figurer le premier comme interlocuteur dans son dialogue *de Oratore*. — 2) M., surnommé *Creticus*, fils aîné de l'orateur, et père du triumvir, fut préteur en 75, et reçut le commandement de la flotte et de toutes les côtes de la Méditerranée, en vue de purger la mer des pirates; mais il échoua dans cette entreprise et usa de ses pouvoirs pour piller les provinces. Il mourut bientôt après en Crète et fut surnommé *Creticus* par dérision. — 3) C., second fils de l'orateur, et oncle du triumvir, fut expulsé du sénat en 70, fut collègue de Cicéron dans la préture (65) et dans le consulat (63). Il fut un des complices de Catilina dans la conjuration, mais il l'abandonna, sur la promesse que lui fit Cicéron du gouvernement de la Macédoine. Il eut à conduire une armée contre Catilina, mais, ne voulant pas combattre contre son ancien ami, il remit le commandement, le jour de la bataille, à son lieutenant M. Petreius. Après la fin de la guerre, Antoine retourna dans sa province qu'il pillait sans prudence, et à son retour à Rome en 59 il fut accusé à la fois et de complicité avec Catilina et

d'extorsions dans sa province; il fut défendu par Cicéron, mais condamné et relégué dans l'île de Céphallénie. Il fut ensuite rappelé, probablement par César, et se trouvait à Rome au commencement de 44. — 4) M., le triumvir, fils du n° 2, et de Julie, sœur de L. Julius César, consul en 64; il était né vers 83. Jeune encore quand il perdit son père, il fut adopté par Lentulus qui épousa sa mère Julia, et qui fut mis à mort par Cicéron en 63 comme complice de Catilina; de là sa haine pour Cicéron. Antoine se livra dès sa plus tendre jeunesse à toute sorte de dissipations, et ses affaires devinrent bientôt doublement embrouillées. En 58 il passa en Syrie, où il servit avec distinction sous A. Gabinius. En 54 il se rendit auprès de César en Gaule et fut, par l'influence de ce dernier, nommé questeur en 53. Il devint dès lors un des plus actifs partisans de César. Il fut tribun du peuple en 49, et en janvier de cette année il s'enfuit dans le camp de César en Gaule, après avoir opposé son veto au décret du sénat qui privait ce général de son commandement. En 48, Antoine assista à la bataille de Pharsale, où il commandait l'aile gauche. En 44, il fut consul avec César, et ce fut alors qu'il lui offrit le diadème royal à la fête des Lupercales. Après le meurtre de César le 15 mars, Antoine essaya de recueillir l'héritage de son pouvoir. Il prononça l'oraison funèbre près du cadavre de César et lut au peuple son testament; et il obtint ainsi les papiers et les propriétés particulières du dictateur. Mais il trouva dans le jeune Octavien, fils adoptif et petit-neveu de César, un nouveau rival, tout à fait inattendu, qui d'abord se réunit au sénat dans le dessein de ruiner le pouvoir d'Antoine. Vers la fin de l'année, Antoine se rendit dans la Gaule Cisalpine qui lui avait été accordée d'avance par le sénat; mais *Decimus Brutus* refusa de lui remettre cette province et se jeta dans Modène où il fut assiégé par Antoine. Le sénat approuva la conduite de Brutus, déclara Antoine ennemi public et confia à Octave la direction de la guerre contre lui. Antoine fut défait à la bataille de Modène, en avril 43, et fut obligé de passer les Alpes. Toutefois les deux con-

suls étaient restés sur le champ de bataille et le sénat commença à prendre ombrage d'Octave. Cependant Antoine était rejoint par Lépide à la tête d'une puissante armée. Octave se réconcilia avec Antoine et il fut convenu que le gouvernement de l'État serait partagé entre Antoine, Octave et Lépide, sous le titre de *triumviri Reipublicæ constituendæ*, pour cinq ans. Les ennemis respectifs de chacun d'eux furent proscrits, et, dans les nombreuses exécutions qui suivirent, Cicéron, qui, dans ses *Philippiques*, avait attaqué Antoine, tomba lui-même victime de l'implacable triumvir. En 42, Antoine et Octave anéantirent le parti de la république dans les champs de Philippes, où périrent Brutus et Cassius. Antoine se rendit alors en Asie dont le gouvernement lui était échu dans le partage du monde romain. En Cilicie il rencontra Cléopâtre qu'il suivit en Égypte, épris de ses charmes. En 41, Fulvie, femme d'Antoine, et son frère L. Antonius, firent la guerre à Octave en Italie. Antoine se préparait à les seconder, mais la guerre fut terminée au commencement de l'an 40, avant qu'il eût le temps d'arriver en Italie. La mort opportune de Fulvie facilita la réconciliation d'Antoine et d'Octave, réconciliation cimentée par le mariage d'Antoine avec Octavie, sœur d'Octave. Antoine resta en Italie jusqu'en 39, époque à laquelle les triumvirs firent la paix avec Sextus Pompée; puis il retourna dans ses provinces d'Orient. Cette année et la suivante Ventidius, lieutenant d'Antoine, défit les Parthes. En 37, Antoine revint en Italie et le triumvirat fut renouvelé pour cinq ans. Il retourna alors en Orient et, peu de temps après, il renvoya Octavie à son frère, et se livra tout entier à sa passion pour Cléopâtre. En 36, il envahit la Parthie, mais il fut obligé de se retirer, après avoir perdu une grande portion de ses troupes. Il fut plus heureux dans son expédition en Arménie en 34; il s'empara de la personne d'Artavasde, roi des Arméniens, et l'emmena à Alexandrie. Antoine alors mit entièrement de côté le caractère de citoyen romain et s'entoura de toute la pompe et de tout le cérémonial des despotes asiatiques. Sa conduite et l'influence

sans bornes que Cléopâtre exerçait sur son esprit lui aliénèrent beaucoup de ses amis et de ses soutiens; et Octave comprit que le temps était venu d'abattre son rival. La querelle fut vidée par la mémorable bataille navale d'Actium, livrée le 2 sept. 31, et dans laquelle la flotte d'Antoine fut entièrement détruite. Antoine, accompagné de Cléopâtre, se réfugia à Alexandrie, où il mit fin à ses jours, l'année suivante (30), lorsqu'Octave parut devant la ville. — 5) C., frère du triumvir, fut préteur en Macédoine en 44, tomba entre les mains de Brutus en 43 et fut mis à mort par Brutus en 42 pour venger le meurtre de Cicéron. —



M. Antonius, le triumvir, mort av. J.-C. 30.

6) L., le plus jeune frère du triumvir, fut consul en 41, s'engagea dans la guerre contre Octave à l'instigation de Fulvie, femme de son frère. Il se jeta dans la ville de *Perusia*, qu'il fut obligé de rendre l'année suivante. Il eut la vie sauve, et plus tard Octave le nomma au gouvernement de l'Ibérie. — 7) M. Antonius,



Antonius, frère du triumvir. La tête du revers est celle du triumvir.

fils aîné du triumvir et de Fulvie, fut exécuté par l'ordre d'Octave après la mort de son père (30). — 8) JULIUS, le plus jeune fils du triumvir et de Fulvie, fut élevé à Rome par sa belle-mère Octavie et reçut de grandes marques de la faveur d'Auguste. Il fut consul l'an 10 av. J.-C., mais il fut mis à mort en l'an 2, par suite de son commerce adultère avec Julie, fille d'Auguste.

Antonius Felix. Voy. *Felix*.

Antonius Musa. Voy. *Musa*.

Antonius Primus. Voy. *Primus*.

Antron (-ōnis), v. de la Phthiotide en Thessalie, à l'entrée du *Sinus Maliacus*.

Anūbis (-is), Ἄνουβις, divinité égyptienne, honorée sous la forme d'un homme avec une tête de chien. Les Grecs l'identifiaient avec leur Hermès (le Mercure des Romains), et ils parlent d'Hermanubis de la même manière que de Zeus (Jupiter) *Ammon*. Son culte fut introduit à Rome vers la fin de la république.

Anxur. Voy. *Tarracina*.

Anytus (-i), Ἄνυτος, riche Athénien, le plus influent et le plus redoutable des accusateurs de Socrate, 399 av. J.-C. C'était un important personnage du parti démocratique et il prit une part active, en même temps que Thrasylule, au renversement des 30 tyrans (voy. Plat. *Men.*, Xen. *Apol.*). Il fut banni après la mort de Socrate, se réfugia à Héraclée dans le Pont, mais il fut chassé et lapidé par les habitants.

Āōnes (-um), ancienne race de la Béotie; de là les poètes emploient fréquemment *Aonius* comme synonyme de Béotien. Comme le mont Hélicon et la fontaine *Aganippe* se trouvaient en Aonie, les Muses sont appelées *Aōnides* ou *Aoniae Sorores* (Ovid. *Fast.* 3, 456; *Met.* 5, 333; 6, 2; Juv. 7, 58).

Aorsi ou **Adorsi (-ōrum)**, peuple puissant de la Sarmatie asiatique, qu'on trouve principalement entre le *Palus Maeotis* (mer d'Azof) et la mer Caspienne, d'où il se répandit au loin dans la Sarmatie d'Europe.

Āōus (-i) ou **Āeas (-antis)**, principale rivière de la partie grecque de l'Illyricum; elle avait sa source dans le mont Lacmon et se jetait dans la mer Ionienne près d'Apollonia.

Āpāmēa ou **-īa (-æ)**, 1) *A. ad Orontem*, v. de Syrie, bâtie par Séleucus Nicator à côté de l'ancienne ville de *Pella*, dans une très-forte position sur l'Oronte et ainsi nommée en l'honneur de sa femme Apama. — 2) *A. Cibotus* ou *ad Meandrum*, grande v. de Phrygie, sur le Méandre, au-dessus du confluent de ce fleuve avec le Marsyas. Elle avait été bâ-

tie par Antiochus I Soter, qui lui donna ce nom en l'honneur de sa mère Apama.



Apamée en Phrygie.

— 3) *A. Myrleon*, en Bithynie, voy. *Myrlea*.

Āpellēs (-is), le peintre le plus célèbre de la Grèce, était né, selon toute probabilité, à Colophon, en Ionie, bien que quelques anciens écrivains lui donnent pour patrie Cos, et d'autres, Ephèse. Il était contemporain d'Alexandre le Grand (336-323 av. J.-C.), qui avait de son talent une si haute opinion qu'il ne voulut permettre qu'à lui de faire son portrait. Nous ne savons ni la date ni le lieu de sa mort. Apelles travailla toute sa vie à se perfectionner, surtout dans le dessin, auquel il ne passa pas un seul jour sans s'exercer. D'où le proverbe : *Nulla dies sine linea*. Le plus célèbre de ses portraits était celui d'Alexandre portant la foudre; mais la plus admirée de ses peintures était celle de *Venus Anadyomene* ou Vénus sortant de la mer. La déesse tordait sa chevelure et les gouttes d'eau qui tombaient formaient autour de ses formes comme un voile d'argent transparent (Plin. 35, 10; Hor. *Ep.* 2, 1, 238; Cic. *Fam.* 1, 9; Ovid. *A. A.* 3, 401; Val. Max. 8, 11).

Āpellīcōn, de Téos, philosophe péripatéticien et grand collectionneur de livres. Sa magnifique bibliothèque d'Athènes, contenant les manuscrits autographes des ouvrages d'Aristote, fut transportée à Rome par Sylla (83 av. J.-C.); Apellicon venait de mourir (Strab. 13).

Āpennīnus (-i) Mons (probabl. du Celtique *pen*, hauteur), les Apennins, chaîne de montagnes qui courent à travers l'Italie du N. au S. et forment comme l'épine dorsale de la péninsule. Elles sont la continuation des Alpes maritimes (voy. *Alpes*), et commencent près

de Gènes. Aux frontières du Samnium, de l'Apulie et de la Lucanie, elles se partagent en deux branches principales, dont l'une se dirige vers l'E. à travers l'Apulie et la Calabre, et se termine au promontoire de Salente, et l'autre, vers l'O. à travers le Bruttium, finissant en apparence à Rhegium et au détroit de Messine, mais en réalité se continuant à travers la Sicile (Strab. 2; Mela, 2, 4; Lucan. 2, 306; Sil. 4, 743).

Aper (ri), Arrius (-i), préfet du prétoire et beau-fils de l'empereur Numérien, dont on croit qu'il fut le meurtrier; lui-même fut mis à mort par Dioclétien à son avènement au trône en 284 ap. J.-C.

Aper (-ri) M., un des principaux interlocuteurs du dialogue *de Oratoribus* (de Tacite) où il défend la cause de l'ancienne éloquence; il n'est pas autrement connu; toutefois l'auteur du dialogue le compte parmi les *celeberrima tum ingenia nostri fori*.

Aperantia (-æ), ville et district d'Étolie près de l'Âchéloüs, habités par les *Aperantii*.

Aphāca, τὰ Ἀφακα, v. de Cœlé-Syrie, entre Héliopolis et Byblus, célèbre par le culte d'*Aphrodite* (Vénus) et un oracle de cette déesse.

Aphāreus (-ei), 1) père d'*Idas* et de *Lynceus*, appelés de là *Aphāretidae* (et aussi *Aphāreia proles*, Ovid. *Met.* 8, 304) et célèbres par leur lutte contre Castor et Pollux (Pind. *Nem.* X, 111). — 2) orateur et poète tragique d'Athènes, a écrit 35 ou 37 tragédies et gagné 4 prix. Contemporain d'Isocrate.

Aphidna (-æ), deme de l'Attique, non loin de *Declea*, était originairement une des 12 villes et districts dans lesquels Cécrops divisa, dit-on, l'Attique. Ce fut là que Thésée cacha Hélène, mais Castor et Pollux prirent la ville et délivrèrent leur sœur (Hdt. 9, 73).

Aphrōdisias (-ādis), nom de plusieurs villes fameuses par le culte de Vénus, 1) v. de Carie, bâtie à côté d'une ancienne ville des Léléges, nommée *Ninnoë*: c'était sous les Romains une ville libre et un asile, et une école d'art très-florissante (Plin. 5, 28, 59; Tac. *Ann.* 3, 62). — 2) autre, nommée aussi *Ve-*

neris Oppidum, ville, port et île sur la côte de Cilicie, à l'opposite de Chypre (Liv. 33, 20).



Aphrodisias en Carie.

Aphrōditē (-ēs), Ἀφροδίτη, Aphrodite, appelée *Venus* par les Romains, déesse de l'amour et de la beauté. Dans l'Iliade (5. 371, 428) elle est représentée comme fille de Jupiter et de Dioné; mais les poètes postérieurs rapportent qu'elle est sortie de l'écume de la mer (ἀφρός) et qu'elle mit pied à terre dans l'île de Chypre (Ἀφρογένεια, Ἀναδυσμένη, Κυπρογένεια). Elle était la femme de Vulcain (*Hephaestus*); mais elle fut infidèle à son époux et le trahit avec Mars (Arès) le dieu de la guerre. Elle aima aussi les dieux Dionysos (Bacchus), Hermès (Mercure), et Poseidon (Neptune) et les mortels Anchise et Adonis. Elle surpassait en beauté toutes les autres déesses et reçut de Paris le prix de la beauté (voy. *Paris*). Elle avait également le pouvoir d'accorder aux autres la beauté et les charmes irrésistibles, et quiconque ceignait sa magique ceinture devenait aussitôt un objet d'amour et de désir. Dans le règne végétal le myrte, la rose, la pomme, le pavot, etc., lui étaient consacrés. Les animaux, qui lui étaient voués et qu'on représente souvent comme trainant son char ou lui servant de messagers, sont les moineaux, le paon, la colombe, l'hirondelle, et l'oiseau nommé *ijnx* (ἰνυξ), bergeronnette ou torcol. Elle est généralement représentée dans les œuvres d'art avec son fils *Eros* (*Cupido*), l'Amour ou Cupidon. Les lieux de la Grèce où elle était principalement honorée étaient les îles de Chypre et de Cythère. Son culte était d'origine orientale et avait été probablement introduit par les Phéniciens dans les îles de Chypre et de Cythère, d'où il se répandit dans toute la Grèce. Elle paraît avoir été originairement iden-

tifiée avec Astarté, appelée par les Hébreux Ashtoreth.



Aphrodite (Vénus) et Éros, (l'Amour). Causei, *Muséum romain*, vol. I, tav. 40.

Aphthōnius (-i), d'Antioche, rhéteur grec, vivait vers l'an 315 ap. J.-C. ; il a écrit l'Introduction à l'étude de la rhétorique, intitulée *Progymnasmata*, qui fut employée pendant plusieurs siècles comme livre classique pour cette branche de l'éducation ; on s'en servait encore dans le seizième et le dix-septième siècle. On lui attribue encore 40 fables ésopiques.

Aphytis (-is), Ἀφυτις, v. de la péninsule de *Pallene*, en Macédoine, avec un célèbre temple et oracle de Jupiter Ammon (Thuc. I, 64).

Apia. Voy. *Apis*.

Apīcius (-i), nom de trois célèbres gourmands, 1) le premier vivait du temps de Sylla. — 2) le second et le plus fameux, *M. Gabius Apicius*, florissait sous Tibère. Après avoir mangé sa fortune en bonne chère, il se pendit. — 3) le troisième, contemporain de Trajan, envoya à cet empereur, lorsqu'il était chez les Parthes, des huitres fraîches, conservées par un ingénieux procédé de son invention. — Le *Traité culinaire (de Re culinaria)*, en dix livres) attribué à cet Apicius n'est probablement qu'une compilation faite vers le troisième siècle et publiée sous ce nom pour faciliter la circulation de l'ouvrage.

Āpīdānus (-i), rivière de Thessalie qui se jette dans l'*Enipeus* près de Pharsale.

Apīolæ (-arum), v. du Latium, détruite par Tarquin l'Ancien.

Apīōn, grammairien grec, né dans l'oasis d'Égypte, enseignait la rhétorique à Rome sous les règnes de Tibère et de Claude ; il avait écrit contre les Juifs un ouvrage auquel répond l'historien Josèphe dans son traité *contre Apion*. Il s'était occupé de la diorthose des poèmes homériques et avait écrit des λέξεις Ὀμηρικαί.

Apion Ptolemæus. Voy. *Ptolemæus*.

Āpis (-is), 1) fils de Phoronée et de Laodicé, roi d'Argos, à qui le Péloponnèse et spécialement le pays d'Argos durent le nom d'*Apia* (Ἀπίη). — 2) le bœuf sacré de Memphis, honoré comme un dieu par les Égyptiens. Il y avait certains signes auxquels on le reconnaissait pour dieu. Il avait à Memphis une splendide résidence, renfermant des cours et des promenades pour son agrément. Le jour de sa naissance était pour toute l'Égypte un jour de réjouissance. Sa mort était un deuil public qui se prolongeait jusqu'à ce qu'un autre bœuf sacré eût été découvert par les prêtres (Hdt. 3, 27 sq. ; Diod. Sic. 1 ; Strab. 17 ; Plin. 8, 46).

Apōdōti (-ōrum), peuple dans le S.-E. de l'Étolie, entre l'*Evenus* et l'*Hylæthus*.

Apollinaris Sidonius. Voy. *Sidonius*.

Apollinis promontorium, promontoire dans le N. de l'Afrique, formant la pointe occidentale du golfe de Carthage.

Āpollo (-inis), Ἀπόλλων, une des grandes divinités des Grecs, fils de Zeus (Jupiter) et de *Leto* (Latone) et frère jumeau d'*Artemis* (Diane), était né dans l'île de Délos, où Latone s'était réfugiée pour échapper à la fureur jalouse de *Hera* (Junon). Voy. *Leto*. Les pouvoirs attribués à Apollon sont en apparence de genres différents, mais en réalité ils ont tous une étroite liaison entre eux, comme on le voit par la classification suivante : il est, 1) le dieu qui punit (οὐλίος Ἀπόλλων, d'ἀπόλλυμι), et, à ce titre, on le re-

présente armé d'un arc et de flèches (ἐκκ-
 ὄλος, ἕκατος, ἐκέργος, ἀργυρότοξος).
 Toutes les morts soudaines sont regardées
 comme l'effet de ses traits rapides, et
 c'est avec ces traits qu'il répandit la peste
 dans le camp des Grecs devant Troie. —
 2) *le dieu qui porte secours et préserve du
 mal.* Comme il a le pouvoir de punir, il a
 celui de délivrer, quand on a su se le ren-
 dre propice. Comme dieu secourable, il
 est père d'Esculape, dieu de la médecine,
 et fut plus tard identifié avec Péon
 (Ἀκέστος, Ἀλεξίκακος, σωτήρ, Παιήων,
 Παιών, Παιάν), le dieu de l'art de guérir
 dans Homère. — 3) *le dieu des prophètes...*
 Il exerçait ce pouvoir par de nom-
 breux oracles et particulièrement par
 celui de Delphes. De là le nom qu'on lui
 donne souvent d'Apollon Pythien, à cause
 de *Pytho*, ancien nom de Delphes. Il peut
 communiquer le don de prophétie aux
 dieux, et aux hommes et tous les anciens
 devins et prophètes se rattachent à lui par



Apollon Pythien.
 Audian, *Proportion du corps humain*, pl. 18.

quelque lien de parenté. — 4) *le dieu du
 chant et de la musique.* Nous le trouvons
 dans l'Iliade (1, 603) charmant les dieux
 immortels par les accords de sa phor-
 minx (lyre ou petite harpe); et tous les
 chantres homériques attribuent leur art
 à Apollon ou aux Muses. C'est par là
 qu'il est en relation avec les Muses, dont
 il conduit le chœur, d'où son nom de
 Musagète (Μουσαγέτης). Des traditions
 postérieures lui attribuent même l'inven-
 tion de la flûte et de la lyre, mais il est
 généralement admis qu'il a reçu la lyre

de Mercure (Hermès). Relativement à ses



Apollon Musagète.
 Osterley, *Denk. der alten Kunst*, tav. 32.

luttres musicales, voyez *Marsyas*, *Midas*.



Apollon avec sa lyre et son arc.
 Zoëga, *Bassirilievi*, tav. 98.

— 5) *le dieu qui protège les troupeaux
 et le bétail.* Il n'y a dans Homère que
 peu d'allusions à ce trait du caractère
 d'Apollon, mais dans les écrivains posté-
 rieurs ce trait devient sensible, sail-
 lant, et, dans l'histoire d'Apollon gar-
 dant les troupeaux d'Admète à Phères en
 Thessalie, cette idée se dessine de la fa-
 çon la plus nette. — 6) *le dieu qui se
 plaît à fonder des villes et à établir les
 constitutions civiles.* (Ἀρχηγέτης, κτί-
 στης). Aussi jamais les Grecs n'ont-ils
 fondé une ville ou une colonie sans con-

sulter un oracle d'Apollon, et, en toute occasion de cette nature, Apollon devient comme leur guide spirituel. — 7) *le dieu du soleil*. Dans Homère, Apollon et Hélios ou le Soleil sont parfaitement distincts; et l'identification d'Apollon avec le Soleil, bien qu'elle soit presque universelle chez les écrivains des temps postérieurs, fut le résultat de spéculations plus récentes; elle est due à l'influence étrangère, notamment à celle des croyances égyptiennes. — Apollon avait plus d'action qu'aucun autre dieu sur les Grecs. On peut hardiment affirmer que les Grecs ne seraient jamais devenus ce qu'ils ont été, sans le culte d'Apollon: en lui se reflète le côté le plus brillant du génie grec. Dans la religion des premiers Romains on ne rencontre aucune trace du culte d'Apollon. Les Romains ne connurent cette divinité que par les Grecs, et toutes les notions qui s'y rapportent furent empruntées à ce peuple. C'est durant la seconde guerre punique, en 212, que furent institués en son honneur les jeux Apollinaires (*Apollinares ludi*). — Parmi les représentations de ce dieu qui nous sont parvenues, la plus belle est l'Apollon du Belvédère à Rome, où il nous apparaît comme l'idéal parfait de la jeunesse et du courage.

Apollōdōrus (-i), Ἀπολλόδορος, d'Athènes, florissait vers l'an 140 av. J.-C. Son ouvrage intitulé *Bibliotheca* contient un exposé bien agencé de la mythologie grecque.

Apollōniā (-æ), Ἀπολλωνία, 1) v. importante d'Illyrie, non loin de l'embouchure de l'*Aous*, et à 60 stades de la mer. Elle fut fondée par les Corinthiens et les Corcyréens, et était à la fois célèbre comme place de commerce et comme centre d'instruction. Plusieurs Romains de distinction, entre autres le jeune Octave, qui fut plus tard l'empereur Auguste, et Mécène, y firent leurs études.



Apollonie, en Illyrie.

Les voyageurs qui se rendaient d'Italie en Grèce débarquaient ordinairement à Apollonie ou à Dyrrhachium. Thuc. 1, 26. — 2) v. de Macédoine, sur la voie *Egnatia*, entre Thessalonica et Amphipolis, et au S. du lac de *Bolbe*. — 3) v. de Thrace sur la mer Noire, colonie milésienne, possédait un célèbre temple d'Apollon, d'où Lucullus enleva une statue colossale de ce dieu, qu'il dressa ensuite dans le Capitole à Rome (Hdt. 4, 90, 93; Justin. 15, 2; Liv. 34, 49, 43, 21; Cic. *Phil.* 11, 11). — 4) château ou v. fortifiée des Locriens Ozoles, près de Naupacte. Liv. 28, 8. — 5) v. sur la côte N. de la Sicile. Cic. *Verr.* 3, 49. — 6) v. de Bithynie sur le lac Apolloniatis, traversée par le Rhyndacus. — 7) v. de la Cyrénaïque, et port de la v. de Cyrène, une des 5 villes de la Pentapole en Libye, lieu de naissance d'Ératosthène.

Apollōnis, Ἀπολλωνίς, v. de Lydie, entre Pergame et Sardes, ainsi nommée d'Apollonis, mère du roi Eumènes. Cic. *ad Qu. fr.* 1, 23; *Ad Att.* 5, 13; *Flacc.* 21, 29, 32; Tac. *Ann.* 2, 47.

Apollōniūs (-i), 1) A. d'Alabande en Carie, rhéteur, enseignait la rhétorique à Rhodes, vers l'an 100 av. J.-C. — 2) A. d'Alabande, surnommé *Molo*, également rhéteur, enseignait la rhétorique à Rhodes. En 81, il vint à Rome, comme député des Rhodiens; Cicéron profita de cette occasion pour l'entendre, et, quelques années plus tard, alla suivre ses leçons à Rhodes. — 3) A. *Pergæus*, de Perga en Pamphylie, un des plus grands mathématiciens de l'antiquité, appelé communément « le grand géomètre », avait étudié à Alexandrie, sous les successeurs d'Euclide, et florissait vers 250-220 av. J.-C. — 4) A. *de Rhodes*, poète et grammairien, était né à Alexandrie et florissait sous les règnes de Ptolémée Philopator et de Ptolémée Épiphané (222-181). Dans sa jeunesse, il avait reçu les leçons de Callimaque; mais plus tard ils devinrent des ennemis acharnés. Apollonius enseigna la rhétorique à Rhodes avec tant de succès que les Rhodiens lui donnèrent le droit de cité; de là son surnom de *Rhodien*. Il retourna ensuite à Alexan-

drie, où il succéda à Ératosthène comme bibliothécaire en chef de la bibliothèque d'Alexandrie. Son poème intitulé *Argonautiques* (Ἀργοναυτικά), qui nous est parvenu, raconte l'expédition et les aventures des Argonautes (Quintil. 10, 1, 54). — 5) *A. Thyaneus* ou *Thyanensis*, c.-à-d. de Thyane, v. de Cappadoce, philosophe pythagoricien né quatre ans environ avant l'ère chrétienne. Il acquit une très-grande réputation par sa vie austère, ses discours sentencieux, et par de prétendus miracles que ses disciples lui attribuaient. Sa vie a été écrite par Philostrate. Après avoir voyagé dans la plus grande partie du monde alors connu, il vint s'établir à Éphèse, où il annonça, dit-on, la mort de Domitien à l'heure même où elle avait lieu.

Aponus ou **Aponi fons**, source thermale, près de *Patavium* (Padoue), d'où le nom d'*Aquæ Patavinæ*. Ces eaux étaient très-fréquentées par les malades (Suet. *Tib.* 14; *Sil. Pun.* 12, 218).

Appia viâ, la voie Appienne, la plus célèbre des voies romaines; elle fut commencée par Appius Claudius Cæcus lorsqu'il était censeur (312 av. J.-C.), et fut la grande ligne de communication entre Rome et l'Italie méridionale. Elle partait de la porte Capène et se terminait à Capoue, mais elle fut plus tard continuée jusqu'à Brindes.

Appianus (-i), Appien, historien né à Alexandrie, vécut à Rome, sous les règnes de Trajan, Hadrien et Antonin le Pieux. Il a écrit une histoire romaine (ῥωμαϊκά ou ῥωμαϊκὴ ἱστορία), en 24 livres, dont il ne nous est parvenu qu'une partie (les 5 premiers en partie; et les 6, 7, 8, 11, 12, 13, 14, 15, 16, 17, 23 entiers). Comme historien il se place au point de vue romain, mais il aime la vérité et la puise aux meilleures sources, bien qu'il ne les indique pas. Son style est simple et clair; mais il n'a pas de qualités éminentes.

Appias (-adis), la nymphe de la fontaine Appienne (*Appiæ Aquæ*), qui était située près du temple de *Venus Genetrix* dans le Forum de Jules César. Elle était entourée de statues de nymphes appelées *Appiades* (Ovid. *A. A.* 3, 452).

Appii Forum. Voy. *Forum Appii*.

Appulcius ou **Apuleius, Lucius**, né à Madaure en Afrique, vers l'an 130 apr. J.-C., reçut son éducation première à Carthage, puis alla étudier à Athènes la philosophie de Platon. Il voyagea beaucoup, visita l'Italie, la Grèce et l'Asie. À son retour en Afrique il épousa une riche veuve. Son ouvrage le plus important est l'*Ane d'or*, espèce de roman, intitulé aussi *Metamorphoseon*. Parmi les nombreux épisodes de cet ouvrage le plus intéressant est celui de l'Amour et de Psyché (livres 4-6) où il décrit, sous la forme allégorique particulière à Platon, les diverses épreuves par lesquelles passe l'âme humaine pour se purifier. Ses autres ouvrages sont : *de Deo Socratis*; *de Dogmate Platonis*; *de Mundo*; *Florida*; *de Herbis*. Son style est emphatique et maniéré.

Appuleius Saturninus. Voy. *Saturninus*.

Apriès, Ἀπρίης, roi d'Égypte, le Pharaon Hophra de l'Écriture, succéda à son père Psammis et régna de 595 à 570 av. J.-C. Il fut détrôné et mis à mort par Amasis (Hdt. 2, 161, 169).

Apsus (-i), rivière d'Illyrie qui se jette dans la mer Ionienne.

Apsyrtus. Voy. *Apsyrtus*.

Aptera (Ἀπτερά : Ἀπτεραῖος), v. sur la côte occid. de la Crète, à 80 stades de *Cydonia*,auj. Palæocastron sur le golfe de Suda.



Aptera en Crète.

Apūani (-ōrum), peuple de Ligurie sur la Macra, soumis par les Romains après une longue résistance et transplanté dans le Samnium, en 180 av. J.-C.

Apuleius. Voy. *Appuleius*.

Apulia (-æ), Ἀπουλία, l'Apulie : ce nom désigne, dans son sens le plus étendu, toute la partie méridionale de l'Italie depuis la rivière *Frēnto* jusqu'au

cap *Iapygium*. Dans son acception la plus restreinte, il indiquait la partie E. du Samnium sur les deux rives de l'Aufide, la Daunie et la Peucétie des Grecs; la partie S.-E. était appelée *Calabria* par les Romains. Les Grecs donnaient le nom de Daunia à la partie N. du pays depuis le Frento jusqu'à l'Aufide, celui de *Peucetia* à la contrée qui s'étend de l'Aufide jusqu'à Tarente et à Brindes, et enfin celui d'Iapygie ou de Messapie à tout le reste de la partie S.; cependant ils comprenaient parfois, sous le nom d'Iapygie, toute l'Apulie dans son sens le plus vaste. Ce pays était très-fertile, surtout aux environs de Tarente, et les montagnes y fournissaient d'excellents pâturages. La population y était mixte: elle était pour la plupart d'origine illyrienne et était venue, selon la tradition, s'établir là sous la conduite d'Iapyx, de Daunius et de Peucétius, tous trois fils d'un roi d'Illyrie nommé Lycaon. Dans la suite plusieurs villes y furent fondées par des colonies grecques. Les Apuliens s'unirent aux Samnites contre les Romains et tombèrent sous la domination de ces derniers lors de la conquête du Samnium.

Aquæ (-arum), Eaux, nom donné par les Romains à plusieurs sources d'eaux minérales et bains. 1) *A. Cutilia*, source minérale dans le Samnium, près de l'ancienne ville de Cutilia, qui périt dans les premiers temps de Rome, et à l'E. de Réate. Il y avait dans le voisinage un célèbre lac, portant une île flottante et qu'on regardait comme l'*umbilicus* ou centre de l'Italie. C'est là que mourut l'empereur Vespasien. — 2) *A. Patavinæ*, voy. *Aponi fons*. — 3) *A. Sextiæ* (Aix en Provence), colonie romaine dans la Gaule Narbonnaise, fondée par Sextius Calvinus (122 av. J.-C.). Ses eaux minérales furent longtemps célèbres. C'est près de cet endroit que Marius défit les Teutons (102 av. J.-C.). — 4) *A. Statiæ*, v. des Statielli en Ligurie, célèbre par ses bains d'eaux thermales.

Aquilâ Romanus, 1) rhéteur et grammairien romain, entre les Antonins et Constantin le Grand; auteur d'un écrit de *Figuris sententiarum et elocu-*

tionis. — 2) *Julius Aquila*, jurisconsulte romain, auteur d'un *Liber responsorum*, dont on trouve des fragments dans les Pandectes. — 3) *Aquila de Pont*, vers le milieu du deuxième siècle ap. J.-C., composa une version grecque de l'Ancien Testament, que les Juifs préférèrent à celle des Septante, à cause de sa fidélité.

Aquilâria (-æ), v. sur la côte de la Zeugitane en Afrique, sur la partie occidentale de l'*Hermæum promont.* (cap Bon). C'était un excellent lieu de débarquement en été.

Aquilêia (-æ), v. de la Gaule Transpadane, tout au fond de l'Adriatique, à environ soixante stades de la mer. Elle fut fondée par les Romains en 182 av. J.-C., comme boulevard contre les incursions des barbares du Nord; c'était une des plus redoutables forteresses des Romains. C'était une place de commerce très-florissante. Elle fut prise et détruite par Attila en 452 apr. J.-C.; ses habitants se réfugièrent dans les lagunes où Venise fut bâtie dans la suite (Suet. *Aug.* 20; *Vesp.* 6, *Tib.* 7; Justin. 32, 3, 15; Tac. *Hist.* 2, 46, 47; 3, 6, 8; Liv. 39, 22; Plin. 3, 18).

Aquillia via, grande voie romaine qui partait de Capoue dans la direction du S. et, passant au cœur de la Lucanie et du Bruttium, conduisait à *Rhegium*.

Aquillius ou Aquilius. 1) consul en 129 av. J.-C., termina la guerre contre Aristonicus, fils d'Eumène roi de Pergame (Justin. 36, 4; Vell. 2, 4; Flor. 2, 20). — 2) consul en 101 av. J.-C., termina la guerre des esclaves en Sicile. En 88 il fut défait par Mithridate, qui le fit périr en lui versant de l'or fondu dans le gosier (Cic. *Verr.* 3, 54-5, 5; Flor. 3, 19; App. *Mithr.* 11, 17 sq.; 21 sq.). — 3) *C. Aquilius Gallus*, ami de Cicéron, jurisconsulte et orateur distingué (Cic. *Brut.* 42; *Cæc.* 27 sq.).

Aquilônia (-æ), v. du Samnium, à l'E. de Bovianum, détruite par les Romains dans les guerres contre les Samnites (Liv. 10, 38-44).

Aquinum (-i), v. des Volsques dans le Latium; municipes romain, puis

colonie, lieu de naissance de Juvénal, célèbre pour ses teintureries de pourpre (Hor. Ep. 1, 10, 27).



Aquinum, ville des Volsques.

Aquītānia (-æ), Aquitaine, 1) pays des *Aquitani*, s'étendait de la Garumna (Garonne) aux Pyrénées. Elle fut conquise par les lieutenants de César. — 2) la province romaine d'Aquitaine, formée sous le règne d'Auguste, s'étendait de la Loire (*Liger*) aux Pyrénées, et était bornée à l'E. par le mont *Cevenna* (les Cévennes), qui la séparait de la *Gallia Narbonensis*. Les Aquitains étaient d'origine ibérienne ou espagnole.

Ara Ubiorum, place dans le voisinage de Bonn en Germanie, peut-être Godesberg (Tac. Ann. 1, 31, 37, 39, 45; Hist. 4, 39).

Arābia (-æ), contrée à l'extrémité S.-O. de l'Asie, formant une large péninsule qui figure une sorte de hachette, et bordée à l'O. par le *sinus Arabicus* (golfe Arabique, mer Rouge), au S et au S.-E. par la mer Érythrée (golfe de Bab-el-Mandeb et océan Indien), et au N.-E. par le *sinus Persicus* (golfe Persique). Du côté du Nord ou des terres, ses limites étaient un peu indéterminées, mais elles paraissent avoir renfermé tout le pays désert qui s'étend entre l'Égypte et la Syrie d'une part, et les rives de l'Euphrate de l'autre. Elle se divisait en trois parties : 1) l'*Arabie Pétrée* (*A. Petraea*), Ἀραβία ἡ ἐν πέτρα, ἡ κατὰ πέτραν, ou la portion de terre triangulaire comprise entre les deux extrémités de la mer Rouge (la péninsule du mont Sinaï) et le pays contigu au N. et au N.-E.; elle était nommée Pétrée du nom de *Petra* sa capitale, et c'est à tort qu'on a entendu plus tard par ce nom l'*Arabie pierreuse* ou *rocheuse*, les anciens ne connaissant de l'Arabie que le littoral, qui est très-fertile. — 2)

l'*Arabie Déserte* (*A. deserta*), ἡ ἔρημος Ἀραβία, comprenant le Grand Désert et une partie de l'intérieur de la péninsule Arabique. — 3) l'*Arabie Heureuse* (*A. felix*, ἡ εὐδαίμων Ἀ.), qui embrassait tout le pays non compris dans les deux autres divisions. L'ignorance des anciens relativement à l'intérieur de la péninsule les porta à le classer avec l'Arabie heureuse, bien qu'il appartienne proprement à l'Arabie Déserte, puisqu'il consiste en un désert de sable. Ce n'est que sur la côte occidentale qu'on trouve une bande de terre fertile, qui fit donner par les anciens à toute la péninsule l'épithète d'heureuse ou fertile. Les habitants de l'Arabie étaient de race sémitique ou araméenne et avaient d'étroites relations avec les Israélites. Le district N.-O. (Arabie Pétrée) était habité par diverses tribus qui apparaissent constamment dans l'histoire juive : Amalécites, Madianites, Édomites, Moabites, Ammonites, etc. Les Grecs et les Romains désignaient les habitants sous le nom de *Nabathæi*, dont la capitale était *Petra*. La population de l'Arabie Déserte portait le nom d'*Arabes scenitæ* (c.-à-d. Arabes sous-tentes ou *Nomades* (errants, nomades), à cause de leur genre de vie. Dès les temps les plus anciens un commerce considérable se faisait chez le peuple du N. et spécialement chez les Nabathéens au moyen de caravanes, et chez le peuple de la côte S. et E. par mer; ce commerce avait pour objet les productions du pays, principalement les gommés, les épices, les pierres précieuses, et celles de l'Inde et de l'Arabie. La seule partie de l'Arabie qui ait jamais été conquise est l'Arabie Pétrée, qui devint sous Trajan une province romaine. Le christianisme fut introduit de bonne heure en Arabie, où il prit une grande extension et où il continua d'exister côte à côte avec l'ancienne religion (le sabéisme ou culte des corps célestes) et avec quelque mélange de judaïsme, jusqu'à la révolution complète amenée, en 622, par la naissance du mahométisme.

Arābicus sinus, golfe Arabique ou mer Rouge, golfe long et étroit entre l'Afrique et l'Arabie, communiquait au

S. avec l'océan Indien par le détroit de Bab-el-Mandeb, et était divisé, au N., par la péninsule de l'Arabie Pétrée (pénins. du Sinaï), en deux branches, celle de l'E. nommée *sinus Ælanites* ou *Ælaniticus* (golfe d'Acaba), et celle de l'O., appelée *sinus Heroopolites* ou *Heroopoliticus* (golfe de Suez). Quant à son autre nom, voyez *Erythræum mare*.

Arābis (-is), Ἀραβίς, rivière de Gédroisie, qui se jette dans l'océan Indien, à l'O. de l'embouchure de l'Indus, et séparait les *Oritæ* établis sur sa rive gauche des *Arabitæ* ou *Arbies* établis sur sa rive droite (Arr. 6, 21, 24).

Arachnē (-ēs), Ἀράχνη, jeune fille lydienne, fille d'Idmon de Colophon, fameux teinturier en pourpre. Arachné excellait dans l'art de tisser, et, fière de son talent, elle eut la hardiesse de défier Athéné (Minerve). Elle tissa une pièce d'étoffe où étaient représentés les amours des dieux, et la déesse, ne pouvant y trouver aucun défaut, la déchira. Arachné désespérée se pendit : Minerve dénoua la corde et la sauva, mais la corde fut changée en toile d'araignée et Arachné elle-même en araignée (ἀράχνη). Cette fable semble indiquer que l'art du tissage fut suggéré par l'araignée et qu'il fut inventé en Lydie (Ov. *Met.* 6, 5 sq.).

Arāchōsia (-æ), Ἀραχωσία, une des provinces orientales de l'empire des Perses et plus tard des Parthes, bornée à l'E. par l'Indus, au N. par les *Paropamisadæ*, à l'O. par la *Drangiana*, et au S. par la Gédroisie. Contrée fertile et dont les habitants étaient renommés comme cavaliers (Arr. 3, 8, 4, 11, 3; 6, 17; 5, 11, 3).

Arachthūs (-i) ou Arētho (-ōnis), Ἀραχθος, rivière d'Épire, qui se jette dans le golfe d'Ambracie.

Arācynthūs (-i), montagne sur la côte S.-O. de l'Étolie près de Pleuron, est quelquefois placée en Acarnanie. Des écrivains postérieurs en font par erreur une montagne située entre la Béotie et l'Attique, et, par suite, la mentionnent comme se rattachant à l'histoire d'Amphion, le héros béotien (Plin. 4, 2; Virg. *Ecl.* 2, 24).

Arādus (-i) [dans l'Anc. Test. *Arvad*], île étroite près de la côte de Phénicie, avec une ville florissante, fondée, selon la tradition, par des exilés de Sidon, et qui possédait sur la terre ferme un port nommé *Antaradus*. Elle avait le droit d'asile. Un roi particulier gouvernait la ville et le pays (Arr. 2, 13, 8, 2, 20, 1).



Aradus en Phénicie.

Aræ Philænōrum. Voy. *Philæni*.

Arar ou Arāris (is), Ἀραρ, la Saône, rivière de Gaule, a sa source dans les Vosges, reçoit le *Dubis* (Doubs) de l'E., devient alors navigable et va, d'un cours tranquille, se jeter dans le Rhône à Lyon.

Arātus (-i), Ἀρατος, 1) le célèbre général de la ligue achéenne, fils de Clinias, était né à Sicyone, 271 av. J.-C. Il était encore enfant quand son père fut assassiné, et il fut élevé à Argos. À l'âge de vingt ans, il délivra Sicyone du joug de son tyran et fit entrer cette cité dans la ligue achéenne, qui acquit par là un grand accroissement de puissance (251). Voy. *Achæi*. En 245, il fut élu général de la ligue, charge qu'il occupa fréquemment dans les années qui suivirent. Mais il était plus distingué comme négociateur que comme guerrier, et dans ses guerres avec les Étoliens et les Spartiates il fut souvent vaincu. Afin de résister à ces ennemis, il cultiva l'amitié d'Antigone Doson, roi de Macédoine, et de son successeur Philippe; mais, comme Philippe songeait évidemment à se rendre lui-même maître de toute la Grèce, il s'éleva des dissentiments entre lui et Aratus, et ce dernier fut empoisonné en 213 par l'ordre du roi (Plut. *Arat.*; Pol. 9, 14). — 2) *Aratus*, de Soli (plus tard Pompéiopolis) en Cilicie, florissait en 270 av. J.-C., et

passa la plus grande partie de sa vie à la cour d'Antigone Gonatas, roi de Macédoine. Il a écrit deux poèmes astronomiques, intitulés *Phænomena* (Φαινόμενα) et *Diosemeia* (Διοσημεΐα), c.-à-d. phénomènes célestes et signes du temps, qui étaient très-populaires anciennement. Ils furent traduits en vers latins par Cicéron, par César Germanicus, petit-fils d'Auguste, et par Rufus Festus Avienus (Cic. de Orat. 1, 16).

Araxes (-is), Ἀράξης, nom de plusieurs rivières, — 1) en Arménie; elle a sa source dans le mont Aba ou Abus, se réunit au Cyrus et se jette dans la mer Caspienne. La rapidité de son cours était passée en proverbe (Arr. 7, 16, 3). — 2) en Mésopotamie, voy. *Aborrhās*. — 3) en Perse. Persépolis était située sur les bords de cette rivière, qui allait se perdre, un peu au dessous, dans un lac salé (Arr. 3, 18, 6). — 4) on ne sait si l'*Araxes* d'Hérodote est l'*Oxus*, le *Jaxartes*, ou le *Volga*.

Arbacēs (-is), Ἀρβάζης, fondateur de l'empire des Mèdes; suivant Ctésias, il aurait pris Ninive avec la coopération de Bélésis le Babylonien, et détruit l'ancien empire d'Assyrie sous le règne de Sardanapale, 876 av. J.-C. (voy. Justin. 1, 3).

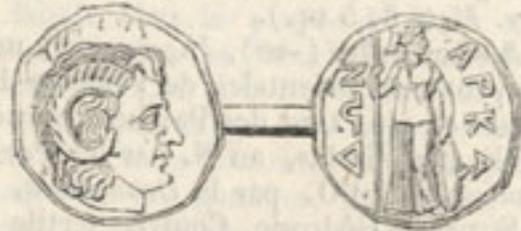
Arbēla (-æ), Ἀρβηλα, v. de l'*Adiabene* en Assyrie, célèbre comme quartier général de Darius Codoman avant la bataille décisive (331 av. J.-C.), où il fut battu par Alexandre, et qu'on appelle de là bataille d'Arbèle, bien qu'elle ait été livrée en réalité près de *Gaugamela*, à 50 milles environ d'Arbèle.

Arbuscūla (-æ), célèbre actrice de pantomimes du temps de Cicéron.

Arca (æ) ou **Arcæ (-arum)**, ancienne v. du N. de la Phénicie; lieu de naissance de l'empereur Alexandre Sévère.

Arcādīa (-æ), ἡ Ἀρκαδία, Arcadie, contrée du Péloponnèse, entourée de montagnes, qui en font comme la Suisse de la Grèce. Le N. et l'E. du pays sont stériles; l'O. et le S., très-fertiles; on y trouve de nombreuses vallées où les céréales viennent bien. Les Arcadiens se considéraient comme le peuple le plus

ancien de la Grèce; les écrivains grecs les appellent indigènes et Pélasges. Leur principale occupation était la chasse et l'éducation du bétail, d'où le culte qu'ils rendaient à Pan, le dieu spécial de l'Arcadie, et à Diane. Ils aimaient passionnément la musique et la cultivaient avec succès. Ils éprouvèrent moins de changements qu'aucun autre peuple de la Grèce et restèrent en possession de leur territoire lors de la conquête de tout le reste du Péloponnèse par les Doriens. Après la seconde guerre de Messénie, les différentes villes devinrent des républiques indépendantes dont les plus importantes furent *Mantinée*, *Tégée*, *Orchomène*, *Psophis* et *Phénée*. Comme les Suisses, les Arcadiens servaient en qualité de soldats mercenaires. Les Lacédémoniens firent plusieurs tentatives pour acquérir la possession de quelques parties de l'Arcadie, mais toutes leurs espérances furent définitivement frustrées par l'issue de la bataille de Leuctres (371 av. J.-C.); et, pour se mettre en état de résister dorénavant à toute agression future de la part de Sparte, les Arcadiens, d'après le conseil d'Épaminondas, bâtirent la ville de *Mégalopolis*. Ils entrèrent plus tard dans la ligue achéenne et finirent par devenir sujets de Rome.



Arcadie.



Arcadie.

Arcadiūs (i), empereur d'Orient, fils aîné de Théodose I^{er}, et frère d'Honorius, régna de 395 à 408 apr. J.-C.



Arcadius, empereur romain, après J.-C. 395-408.

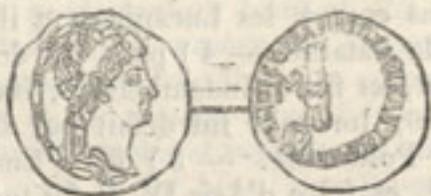
Arcas (ādis), Ἀρκάς, roi des Arcadiens, fils de Jupiter et de Callisto; c'est de lui, à ce qu'on suppose, que l'Arcadie a tiré son nom (Ovid. *Met.* 2; 410 sq.; *Fast.* 2, 184).

Arcēsīlāus (i), Ἀρκεσίλαος, Arcésilas, 1) philosophe grec, né à Pitane en Éolie, succéda à Cratès vers l'an 241 av. J.-C. dans la chaire de l'Académie à Athènes, et devint le fondateur de la seconde ou moyenne Académie. Il mourut, dit-on, dans sa soixante-seizième année d'un excès de boisson (Cic. *de Or.* 3, 18; *Acad. post.* 1, 12; *Acad.* 2, 10; *Sext. Empir. Adv. Math.* 7, 153). — 2) C'est aussi le nom de quatre rois de Cyrène (voy. *Battiadæ*).

Arcēsīus (-i), Ἀρχείσιος, père de Laërte, et grand-père d'Ulysse, appelé de là *Arcēsīades*.

Archēlāus (-i), Ἀρχέλαος, 1) fils d'Hérode le Grand, fut nommé par son père comme son successeur et reçut d'Auguste la Judée, la Samarie et l'Idumée, avec le titre d'ethnarque. Pour le punir de son gouvernement tyrannique, Auguste le bannit à Vienne en Gaule, où il mourut (an 7 av. J.-C.). — 2) roi de Macédoine (413-399 av. J.-C.), fils illégitime de Perdiccas II, parvint au trône par le meurtre de son demi-frère. Ce fut un zélé protecteur des arts et des lettres. Son palais était orné de peintures de Zeuxis; et, parmi ses hôtes illustres, on compte Euripide, Agathon et autres célèbres personnages (Thuc. 2, 100; Plat. *Alc. Min.* 7). — 3) un des généraux les plus distingués de Mithridate, défait par Sylla en Béotie (86 av. J.-C.). Il passa du côté des Romains (Plut. *Sull.* 16-20-23), 81 av. J.-C. — 4) fils du précédent, fut élevé par Pompée (63 av. J.-C.) à la dignité de prêtre de la déesse adorée à Comana dans le Pont ou en Cappadoce. En 56 ou 55, Archélaüs devint roi d'Égypte par

son mariage avec Bérénice, fille de Ptolémée Aulètes, qui, après avoir chassé son père, s'était emparée de la souveraineté de l'Égypte. Mais, au bout de six mois, il fut défait et périt dans une bataille contre Gabinius, qui était venu, à la tête d'une armée, pour rétablir Ptolémée Aulètes (Hirt. *B. Alex.* 66; Cic. *Rabir. Post.* 8). — 5) fils du précédent, et son successeur dans l'office de grand pontife de Comana, fut privé de sa dignité par Jules César, en 47 (Hirt. 6. *Alex.* 66). — 6) fils du précédent,



Archélaüs, roi de Cappadoce, mort après J.-C. 17.

reçut d'Antoine, en 36, le royaume de Cappadoce, faveur qu'il dut aux charmes de sa mère Glaphyra. Il fut dépouillé de son royaume par Tibère, 17 ap. J.-C., et la Cappadoce fut érigée en province romaine. — 7) philosophe de la secte ionique, né à Athènes ou à Milet. Il florissait vers 450 av. J.-C.

Archīas (-æ), 1) nom d'un Héraclide de Corinthe, qui fonda Syracuse (734 av. J.-C.). Thuc. 6, 3. — 2) *A. Licinius Archias*, poète grec, né à Antioche en Syrie, vers 120 av. J.-C., vint à Rome en 102, et y fut reçu de la façon la plus amicale par les Lucullus, qui lui donnèrent le nom de famille de Licinius. Il fut enregistré comme citoyen d'Héraclée en Lucanie, et, comme cette ville était liée à Rome par une alliance, il obtint plus tard le droit de cité romaine en vertu de la loi Plausia promulguée en 89 av. J.-C. En 61 il fut accusé d'avoir pris indûment le titre de citoyen et fut défendu par Cicéron, son ami, dont le plaidoyer (*Pro Archia*) nous est parvenu. L'orateur, après avoir discuté brièvement les points de droit, appuie la défense de son client sur son mérite comme poète, qui le rendait digne de la cité romaine.

Archīdāmus (i), Ἀρχίδαμος, nom de cinq rois de Sparte, 1) fils d'A-

naixidamus, contemporain de la guerre avec les Tégéates, qui suivit de près la seconde guerre de Messénie, 668 av. J.-C. — 2) fils de *Zeuxidamus*, succéda à son aïeul *Leotychides* et régna de 469 à 427 av. J.-C. Il s'opposa à la guerre contre les Athéniens; mais, après que la guerre du Péloponnèse eut éclaté (431 av. J.-C.), il envahit l'Attique, et eut le suprême commandement des forces du Péloponnèse jusqu'à sa mort en 429. — 3) petit-fils du précédent, et fils d'Agésilas II, régna de 361 à 338 av. J.-C. En 338, il passa en Italie pour aider les Tarentins contre les Lucaniens et il périt dans la bataille. — 4) petit-fils du précédent, et fils d'Eudamidas I^{er}, était roi en 296, lorsqu'il fut défait par Démétrius Poliorcète. — 5) fils d'Eudamidas II, et frère d'Agis IV. Il fut tué peu de temps après son avènement, 240 av. J.-C. Ce fut le dernier roi de la race Eurypontide.

Archilochus (-i), Ἀρχίλοχος, Archiloque, de Paros; un des plus anciens poètes lyriques, et le premier qui composa des vers iambiques. Il fleurit environ de 714 à 676 av. J.-C. Il passa de Paros à Thasos avec une colonie, mais il retourna plus tard à Paros et périt dans une bataille contre les Naxiens. Sa renommée reposait principalement sur ses poésies satiriques en vers iambiques. Il avait recherché la main de Néobulé, une des filles de Lycambe, qui d'abord la lui promit, puis refusa de tenir sa parole. Indigné de ce procédé, le poète attaqua toute la famille dans un poème iambique si mordant que les filles de Lycambe se pendirent, dit-on, de honte. Pendant qu'il était à Thasos, il eut le malheur de perdre son bouclier dans un engagement contre les Thraces, mais, au lieu d'en rougir, il rappelle lui-même ce fait dans ses vers (Cic. *Tusc.* 1; Quintil. 10, 1; Hdt. 1, 12; Hor. *A. P.* 79; Athen. 1, 2).

Archimède (i et is), Ἀρχιμήδης, de Syracuse, le plus fameux des mathématiciens de l'antiquité, naquit en 287 av. J.-C. Il était ami, sinon parent, d'Hiéron, pour qui il construisit diverses machines de guerre qui, plusieurs années plus tard, produisirent un si mer-

veilleux effet dans la défense de Syracuse contre Marcellus, que ce général dut convertir le siège en blocus. Les récits relatifs à la forme de ces engins sont évidemment exagérés; et l'histoire des vaisseaux romains brûlés par la réflexion des rayons solaires, au moyen de miroirs, n'est probablement qu'une fiction. Quand Syracuse fut prise (212 av. J.-C.), Archimède fut tué par des soldats, pendant qu'il était occupé à chercher la solution d'un problème de mathématiques. Quelques-uns de ses ouvrages nous sont parvenus (Cic. *Tusc.* 1, 25; *De Nat. D.* 2, 34; Liv. 24, 34; Quintil. 1, 10; Vitruv. 9, 3; Pôlyb. 7; Plut. *Marc.*; Val. Max. 7, 7).

Archytas (-æ), Ἀρχύτας, de Tarente, philosophe, mathématicien, général et homme d'État distingué, vivait de 460 à 365 av. J.-C. Il était contemporain de Platon, dont il sauva, dit-on, les jours par son influence sur l'esprit du tyran Denys. Est-il mort, comme on le prétend, dans un naufrage pendant une navigation sur l'Adriatique? Ce fait ne résulte pas de l'ode d'Horace (1, 28) par laquelle Archytas est surtout connu. Comme philosophe, il appartenait à l'école pythagoricienne. Il ne nous est parvenu de ses ouvrages que quelques fragments; encore sont-ils douteux (Hor. *Od.* 1, 28; Cic. *de Or.* 3; Diog. Laert.).

Arconnésus (-i), Ἀρκόνησος, 1) île près de la côte d'Ionie, voisine de *Lebedus*, et appelée aussi *Aspis* et *Macris*. — 2) île près de la côte de Carie, vis-à-vis d'Halicarnasse, dont elle formait le port.

Arctinus (-i), de Milet, le plus distingué des poètes cycliques, vivait probablement vers 776 av. J.-C. (Dion. Hal. 1).

Arctophylax. Voy. *Arctos*.

Arctos (-i), ἡ Ἀρκτος, l'Ourse, nom de deux constellations voisines du pôle N. — 1) la grande Ourse (*Ursa major*), appelée aussi le Chariot (*Plaustrum*). L'ancien nom de cette constellation en Italie était *Septem triones*, c.-à-d. les *Sept bœufs labourant*, et aussi *Septentrio*, et avec l'épithète *major* pour la distinguer de *Septentrio minor* ou petite Ourse. — 2) la petite Ourse (*Ursa*

minor), également appelée le Chariot et *Cynosura*, « queue de chien », à cause de la ressemblance de cette constellation avec une queue de chien tournée en l'air. La constellation placée devant la grande Ourse s'appelait le Bouvier (*Bootes*), *Arctophylax* ou *Arcturus*. Plus tard *Arctophylax* devint le nom général de la constellation, et le mot *Arcturus* servit à désigner la principale étoile. Toutes ces constellations se rattachent dans la mythologie à la nymphe arcadienne Callisto, fille de Lycaon. Métamorphosée en ourse par Jupiter, Callisto fut poursuivie dans une chasse par son fils Arcas, et, au moment où elle allait être percée de ses traits, Jupiter les plaça l'un et l'autre parmi les constellations; Callisto devint la grande Ourse et Arcas la petite Ourse ou le Bouvier. Dans les poètes, les épithètes appliquées à ces constellations ont constamment rapport à la famille et au pays de Callisto; ainsi nous les trouvons nommées *Lycaonis Arctos*, *Mænalia Arctos*, et *Mænalia Ursa* (du mont Ménale en Arcadie); *Erymanthis Ursa* (de l'Érymanthe, montagne d'Arcadie); *Parrhasides Stellæ* (de la ville de Parrhasia en Arcadie). — Bien que la plupart des traditions identifient le Bouvier avec Arcas, quelques-unes cependant substituent à Arcas Icare ou sa fille Érigone. De là le nom de *Boves Icarii* donné aux *Septentriones*. — (Voy. Virg. 6, 1; Aratus; Ovid. *Fast.* 3, 107; Cic. *N. D.* 2, 42; Hor. *Od.* 1, 3).

Arcturus. Voy. *Arctos*.

Ardëa (-æ), Ἄρδεια, Ardée, capitale des Rutules dans le Latium, située à environ 3 milles de la mer, une des plus anciennes places de l'Italie, et capitale de Turnus. Elle fut conquise et colonisée par les Romains en 442 (Liv. 1, 57; 4, 11; 27, 9. Virg. *Æn.* 7, 409).

Arduenna silva, la forêt des Ardennes, vaste forêt dans le N. de la Gaule; s'étendait du Rhin et des *Treviri* jusqu'aux *Nervii* et aux *Remi* et au N. jusqu'à l'Escant (Cæs. *B. G.* 6, 29-33).

Ardys, fils de Gygès, roi de Lydie, régna de 678 à 629 av. J.-C.

Arēlātē (-ēs), **Arēlas** (-ātis), ou **Arēlātium** (-i), Arles, ville de la Gaule Narbonnaise, au sommet du delta

du Rhône et sur la rive gauche. C'était une colonie romaine (*Colonia A. Sestianorum*). Les ruines romaines qui se voient encore à Arles attestent l'ancienne grandeur de cette cité : on y voit les restes d'un aqueduc, d'un théâtre, d'un amphithéâtre, etc. (Cæs. *B. C.* 1, 36; Suet. *Tib.* 4).

Arēōpāgus. Voy. *Athenæ*.

Arēs (-is), appelé **Mars** (-rtis), par les Romains, le dieu de la guerre chez les Grecs et un des grands dieux de l'Olympe, est donné comme le fils de Jupiter et de Junon. On le représente comme se plaisant au bruit et aux cris des batailles, au carnage des hommes et à la destruction des villes. Son caractère sauvage et sanguinaire le rendait odieux aux autres divinités et aux auteurs mêmes de ses jours. Il fut blessé par Diomède, aidé de Minerve, et en tombant il cria comme mille guerriers. Les gigantesques Aloïdes l'avaient également vaincu et le retinrent treize mois prisonnier, jusqu'à ce qu'il fut délivré par Mercure. Il fut encore vaincu par Hercule, avec qui il lutta pour son fils Cycnus et il fut obligé de retourner dans l'Olympe. Ce dieu farouche et gigantesque, mais beau néanmoins, aimait Vénus et en fut aimé (voy. *Aphrodite*). Suivant une tradition plus récente, Arès tua Halirrhothius, fils de Posidon (Neptune), au moment où il faisait violence à Alcippé, fille d'Arès. Posidon accusa Arès dans l'*Areopagus* (Ἄρειος πάγος, colline de Mars à Athènes).



Arès (Mars), d'après sa statue à Rome.

nes), où les dieux de l'Olympe se réunirent en cour de justice. Mars fut acquitté, et c'est à ce procès que cette colline dut son nom d'Aréopage. En Grèce le culte d'Arès n'était pas général et il y fut probablement importé de Thrace. Relativement à Mars, dieu de la guerre chez les Romains, voy. *Mars*.

Arestor (-ōris), père d'Argus, le gardien d'Io, qui de là est appelé *Arestōrides*.

Arētas, Ἀρέτης, nom de plusieurs rois de l'Arabie Pétrée, — 1) contemporain de Pompée, envahit la Judée en 65 av. J.-C., afin de placer Hyrcanus sur le trône, mais il fut repoussé par les Romains, qui embrassèrent la cause d'Aristobule. Ses États furent ensuite envahis par Scarus, lieutenant de Pompée (Plut. *Pomp.* 39, 41). — 2) beau-père d'Hérode



Arētas, roi de l'Arabie Pétrée.

Antipas, envahit la Judée, parce que Hérode avait répudié la fille d'Arētas par suite de ses relations avec Hérodiade. Cet Arētas paraît avoir été le même qui était en possession de Damas dans le temps de la conversion de l'apôtre saint Paul (31 apr. J.-C.).

Arēthūsa (-æ), une des Néréides, et la nymphe de la fameuse fontaine de ce nom dans l'île d'Ortygie près de Syracuse. Pour les détails, voy. *Alpheus*.

Arētium. Voy. *Arretium*.

Areus (-i), roi de Sparte, succéda à son aïeul Cléomène II, et régna de 309 à 265 av. J.-C. Il périt dans une bataille contre les Macédoniens.

Arēvācæ (-ārum) ou **Arēvāci (-ōrum)**, la plus puissante tribu de Celtibériens en Espagne, près des sources du Tage; ils tiraient leur nom de la rivière Areva, l'un des affluents du *Durius* (Douro).

Argentorātum (-i) ou **-tus (-i)**, Strasbourg, importante ville sur le Rhin dans la Gallia Belgica et municipes romain.

Arges. Voy. *Cyclopes*.

Argi. Voy. *Argos*.

Argīa (-æ), fille d'Adraste et d'Anphithea, et femme de Polynice.

Argilētum (-i), quartier de Rome, qui s'étendait du S. du Quirinal au Capitole et au Forum. Il était principalement habité par les artisans et les libraires (Mart. 1, 4, 1; Cic. *Att.* 12, 32; Varro, 4, 32).

Argīlus (-i), ville de Macédoine, entre Amphipolis et Bromiscus, colonie d'Andros.

Arginūsæ (-ārum), Ἀργινοῦσαι, trois petites îles près de la côte de l'Éolide, vis-à-vis de Mitylène (à Lesbos), et célèbres par la victoire navale des Athéniens sur les Lacédémoniens sous Callitridas, 406 av. J.-C.

Argiphontes (-is), « le meurtrier d'Argus », surnom de Mercure (*Hermes*).

Argippæi (-ōrum), Ἀργιππᾶιοι, tribu scythique de la Sarmatie asiatique, qui paraît avoir été de race kalmoucke. Hérodote (4, 23) les appelle aussi Φαλακροί, « les Chauves ».

Argithæa (-æ), v. principale de l'Athamanie en Épire.

Argīva (-æ), « l'Argienne », surnom de *Hera* ou *Junon*, d'Argos où elle était l'objet d'un culte particulier (voy. *Argos*).

Argīvi. Voy. *Argos*.

Argo. Voy. *Argonautæ*.

Argōlis. Voy. *Argos*.

Argōnautæ (-ārum), Ἀργοναῦται, les Argonautes (navigateurs du navire *Argo*). On appelle ainsi les héros qui firent voile pour *Æa* (nommée plus tard *Colchis*), pour enlever la Toison d'or. Afin de se débarrasser de Jason (voy. ce nom), Pélidas, roi d'Iolchos en Thessalie, l'engagea à aller conquérir la Toison d'or, qui était suspendue à un chêne dans le bois sacré d'Arès (Mars) en Colchide, et gardée nuit et jour par un dragon. Jason entreprit cette expédition. Il commanda à Argus, fils de Phrixus, de lui construire un navire à cinquante rames, qui du nom de son constructeur fut appelé *Argo*. Dans les ouvrages d'art on représente Athéné (Minerve), comme présidant à la construction de ce navire. Jason

partit accompagné de tous les héros les plus fameux de cet âge, tels que Hercule, Castor et Pollux, Thésée, etc. Leur nombre était, dit-on, de 50. Après di-



Athéné (Minerve) surveillant la construction du navire Argo. (Zoëga, *Bassirilievi*, tav. 45.)

verses aventures, ces hardis navigateurs arrivèrent enfin à l'embouchure du Phasé. Le roi de Colchide Ætès promit de leur livrer la Toison d'or, si Jason attelait deux taureaux aux pieds d'airain et qui vomissaient des flammes et les contraignait à labourer un champ, où il sèmerait ensuite les dents de dragon non employées par Cadmus à Thèbes. Médée, fille d'Ætès, s'éprit de Jason, et, sur la promesse qu'il lui fit de l'épouser, lui fournit les moyens d'être invulnérable au fer et à l'acier, et endormit le dragon qui gardait la Toison d'or. Lorsque Jason se fut emparé du trésor, il s'embarqua de nuit avec ses Argonautes et Médée et partit. Pendant le retour ils furent assaillis par une tempête à l'O. de l'Italie, et, après avoir erré sur les côtes occidentales de la Méditerranée, ils arrivèrent enfin à Iolchos (Voy. MEDEA, JASON). La fable des Argonautes peut avoir pris naissance à l'occasion des entreprises commerciales que les opulents Minyens, qui vivaient dans le voisinage d'Iolchos, tentèrent sur les côtes du Pont-Euxin (voir Hom. *Od.* 12, 66; Hés. *Theog.* 992; Pind. *Pyth.* 4; Appoll. Rh. *Argon.*; Orpnée; Valer. Flacc.; et Apollod. 1, 9, 16 et suiv.).

Argos. 1) — Ce mot signifiait, dit-on, une plaine dans la langue des Macédoniens et des Thessaliens, et aurait par conséquent la même racine que le mot latin *ager*. Dans Homère (*Il.* 2, 681), il est

fait mention d'une *Argos Pélasgique* (Πελασγικὸν Ἄργος), qui est une ville ou une contrée de Thessalie, et d'une *Argos Achéenne* (τὸ Ἀγαϊκὸν Ἄργος, *Il.* 9, 141; *Od.* 3, 251; *Il.* 1, 30, 2, 559, 13, 119; nommée aussi *Argos Iasienne* Ἰασσον Ἄργος, *Od.* 18, 246), par laquelle il désigne tantôt tout le Péloponnèse, tantôt le royaume d'Argos appartenant à Agamemnon et dont le siège était à Mycènes, tantôt enfin la ville d'Argos. De même qu'Argos signifie fréquemment tout le Péloponnèse, la partie la plus importante de la Grèce, ainsi Ἀργεῖοι se rencontre souvent dans Homère pour désigner le corps entier des Grecs, sens dans lequel les poètes latins emploient également le mot *Argivi*. — 2) *Argos*, contrée du Péloponnèse, que les écrivains grecs nomment aussi *Argia* ou *Argōlicē* ou *Argolis*. Sous les Romains, *Argolis* devint le nom ordinaire du pays, et *Argos* ou *Argi* fut le nom réservé à la ville. L'*Argolis* romaine était bornée au N. par le territoire de Corinthe, à l'O. par l'Arcadie, au S. par la Laconie, et comprenait vers l'E. toute la partie de la péninsule qui s'étendait entre les golfes Saronique et Argolique; mais, pendant le temps de l'indépendance de la Grèce, l'*Argolis* ou *Argos* n'était que le pays situé autour du golfe Argolique, borné à l'O. par les monts d'Arcadie, et séparé au N., par une rangée de montagnes, de Corinthe, *Cleonæ* et *Phlius*. La contrée se divisait en plusieurs districts: celui de l'*Argia* ou *Argos* proprement dite, l'*Epidauria*, la *Træzenia* et l'*Hermionis*. La population se composait principalement de *Pelasgi* et d'*Achæi*, auxquels s'adjoignirent des Doriens après la conquête du Péloponnèse par les Doriens (voy. ci-dessous



Argos dans le Péloponnèse.

n° 3). — 3) *Argos* ou *Argi(-ōrum)*, dans



Ruines d'une pyramide dans l'Argolide, à un mille d'Érasinus.

les écrivains latins, capitale de l'Argolide, et, après Sparte, la plus importante ville du Péloponnèse, située dans une plaine plate un peu à l'O. de l'Inachus. Elle avait une ancienne citadelle pélasgique, appelée Larissa, et une autre bâtie plus tard sur une autre colline. Elle était particulièrement célèbre par le culte de *Hera* (*Junon*), dont le vaste temple, *Heræum* (Ἡραῖον), était situé entre Argos et Mycènes. La ville fut, dit-on, bâtie par Inachus ou par son fils Phoronée ou par son petit-fils Argus. Les descendants d'Inachus furent privés de la souveraineté par Danaüs, venu, dit-on, d'Égypte. La postérité de Danaüs fut à son tour obligée de se soumettre à la race achéenne des Pélopidés. Sous le gouvernement des Pélopidés, Mycènes devint la capitale du royaume, et Argos fut un État indépendant. Ainsi Mycènes fut la résidence royale d'Atrée et de son fils Agamemnon; mais, sous Oreste, Argos recouvra la suprématie. Lors de la conquête du Péloponnèse par les Doriens, Argos échut en partage à *Temenus*, dont les descendants régnèrent sur la contrée. Tous ces événements sont du domaine de la mythologie. Argos n'apparaît dans l'histoire que vers l'an 750 av. J.-C., comme l'État principal du Péloponnèse, sous son chef *Phidon*. Après Phidon, Argos perd de son influence; et sa puissance est considérablement affaiblie par ses guerres avec Sparte. Par jalousie contre Sparte, elle ne prend aucune part à la guerre contre les Perses, et, dans la guerre du Péloponnèse, elle se met du côté d'Athènes contre Sparte. A cette époque, son gouvernement était une démocratie, mais dans les derniers temps elle tomba au pouvoir des tyrans. En 243, elle entra dans la ligue achéenne, et, lors de la conquête des confédérés

par les Romains (en 146), elle devint une portion de la province d'Achaïe.



Argos Amphilocheicum.

Argus (-i), 1) fils de Jupiter et de Niobé, troisième roi d'Argos. — 2) A., surnommé *Panoptes* « Celui qui voit tout », parce qu'il avait cent yeux; fils d'Agénor, d'Arester, ou d'Inachus. *Hera* (*Junon*) le préposa à la garde de la génisse en laquelle Io avait été métamorphosée; mais Hermès (*Mercure*), sur l'ordre de Jupiter, l'endormit aux doux sons de sa flûte, puis lui coupa la tête. Junon transporta ses cent yeux à la queue du paon, son oiseau favori. — 3) constructeur du navire *Argo*, fils de Phrixus.

Argyripa, voy. *Arpi*.

Aria ou **īa** (-æ), la plus importante des provinces orientales de l'ancien empire des Perses, était bornée à l'E. par les *Paropamisadæ*, au N. par la Margiane et l'Hyrcanie, à l'O. par la Parthie, et au S. par le désert de Carmanie. De l'Aria fut tiré le nom sous lequel on désigna toutes les provinces de l'Orient (voy. *Ariana*).

Ariadne (-es) ou **Ariadna (-æ)**, Ariane, fille de Minos et de Pasiphaé, s'éprit de Thésée, lorsqu'il vint en Crète, envoyé par Égée son père pour accompagner le tribut que les Athéniens devaient payer au Minotaure, et elle lui donna le peloton de fil à l'aide duquel il trouva son chemin dans le Labyrinthe. Thésée, en retour, lui promit de l'épouser et elle quitta la Crète avec lui; mais, à leur arrivée dans l'île de *Dia* (*Naxos*), elle fut tuée par *Artémis* (*Diane*), suivant le récit d'Homère; toutefois la tradition la plus commune est que Thésée l'abandonna dans l'île de *Naxos*, où elle fut trouvée par Dionysus (*Bacchus*), qui la prit pour femme, et plaça parmi les astres la couronne qu'il lui donna à son mariage. (Voy. *Hom. Od.* 11, 321; *Plut. Thes.*; *Ov. Met.* 8, fab.

2; *Heroid.* 10; *A. A.* 2; *Fast.* 3, 462;



Bacchus et Ariane traînés par des tigres.
Tiré d'un bas-relief du Vatican.

Catull. *Nupt. Pel. et Thet.* 61; *Hygin.*
fab. 14, 43, 270; *Apoll.* 3, 1.)



Ariane.
Tiré d'une peinture trouvée à Pompéi.

Ariæus (-i), ami de Cyrus, commandait l'aile gauche de l'armée à la bataille de Cunaxa, 401 av. J.-C. Après la mort de Cyrus, il obtint son pardon d'Artaxerxès en abandonnant les Grecs (*Xenoph. Anab.* 1, 8, 5; 2, 4, 2).

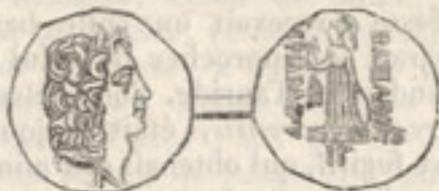
Ariāna (-æ), l'Ariane, nom général des provinces orientales de l'empire de Perse, comprenant la Carmanie. Il ne faut pas le confondre avec *Aria*, d'où il est tiré, mais qui ne désigne que l'Arie.

Ariarāthēs (-is), Ἀριάρθης, nom de plusieurs rois de Cappadoce. 1) fils d'Ariamnès I, vaincu par Perdicas et crucifié, en 322. Eumène fut mis alors en possession de la Cappadoce. — 2) fils d'Holophernes et neveu d'Ariarathe I, recouvra la Cappadoce après la mort d'Eumène, en 315. Il eut pour successeur Ariamnès II. — 3) fils d'Ariamnès II, et petit-fils du n° 2, épousa Stratonice,



Ariarathe IV, roi de Cappadoce, av. J.-C. 220-162.

fille d'Antiochus II, roi de Syrie. — 4) fils du n° 3, régna de 220 à 162. Il épousa Antiochis, fille d'Antiochus le Grand, et aida son beau-père dans la guerre contre les Romains. Après la défaite d'Antiochus, Ariarathe demanda la paix et l'obtint à de bonnes conditions (188 av. J.-C.). — 5) fils du précédent, surnommé Philopator, régna de 163 à 130. Il aida les Romains dans leur guerre contre Aristonicus de Pergame et



Ariarathe V, roi de Cappadoce, av. J.-C., 163-130.

fut tué dans cette guerre (130). — 6) fils du précédent, régna de 130 à 96. Il épousa Laodicé, sœur de Mithridate VI, roi de Pont, et fut mis à mort par ce



Ariarathe VI, roi de Cappadoce, av. J.-C., 120-96.

prince. — 7) fils du précédent, mis également à mort par Mithridate, qui s'empara de son royaume. Les Cappadociens se révoltèrent contre Mithridate et pla-



Ariarathe VII, roi de Cappadoce.

cèrent sur le trône — 8) A., second fils

du n° 6; mais il fut bientôt expulsé de ses États par Mithridate et mourut peu de temps après. — 9) fils d'Ariobarzane II, régna de 42 à 36. Il fut déposé et mis à mort par Antoine, qui lui donna pour successeur Archélaüs.

Ariaspæ ou **Agriaspæ** (-ārum), peuple dans la partie S. de la Drangiane, province de l'empire des Perses, sur les confins de la Gédrosie.

Aricia (-æ), auj. la Riccia ou Aroccia, ancienne ville du Latium, au pied du mont Albain, sur la voie Appienne, à 16 milles S. E. de Rome. Elle fut soumise par les Romains, avec les autres villes latines (338 av. J.-C.), et devint d'abord colonie, puis municipe romain (Liv. 8, 14). Dans son voisinage était le célèbre bois sacré et le temple de *Diane Aricine*, sur les bords du *Lacus nemorensis*. La déesse y recevait un culte barbare, qui paraît se rapprocher de celui qu'on lui rendait en Tauride. Son prêtre, appelé *rex nemorensis*, était toujours un esclave fugitif, qui obtenait son ministère (*nemorale regnum*) en tuant son prédécesseur dans un combat singulier (Ovid. *Fast.* 3, 260; Paus. 2, 27, 4; Hor. *Sat.* 1, 5, 1).

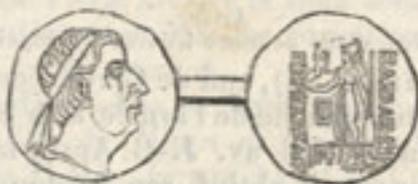
Arimaspi (-ōrum), Ἀριμασποί, peuple dans le N. de la Scythie. Les Arimaspes n'avaient, dit-on, qu'un œil et se battaient avec les griffons pour la possession de l'or qui se trouvait dans leur voisinage (Hdt. 3, 116; 4, 13, 27). Cette fable a peut-être son origine dans la présence des mines d'or si abondantes de l'Oural. Quant à leur œil unique (ἄριμα = ἕν et σποῦ = ὀφθαλμός d'après Hdt.), cette fiction repose sans doute sur l'usage de viser avec un seul œil en tirant de l'arc. Eschyle (*Prom.* 807) les place en Afrique.

Arīmi ou **Arīma** (-ōrum), οἱ Ἀριμοί et τὰ Ἀριμα, nom d'un peuple, d'un pays et d'une chaîne de montagnes que la Fable place dans l'Asie Mineure et où, d'après les anciens poètes grecs, le monstre Typhoeus subit sa peine (Hom. *Il.* 2, 783). Les poètes romains réunissaient l'εἶν Ἀριμοίς d'Hom. en un seul mot (*Inarime*) et en faisaient le nom de l'île d'*Enaria*.

Arīminum (-i), Ἀρίμινον, auj.

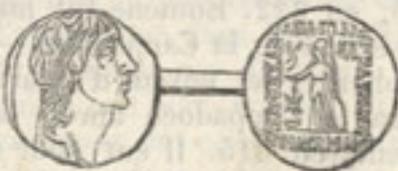
Rimini, v. d'Ombrie, à l'embouchure de la petite rivière *Ariminus*. Elle était originellement habitée par des Ombriens et des Pélasges; elle tomba plus tard en la possession des *Senones*, et fut colonisée par les Romains en 268 av. J.-C.; depuis lors elle paraît avoir été une cité florissante. Quand on quittait la Gaule Cisalpine, c'était la première ville sur la côte orientale de l'Italie par où on arrivait dans l'Italie propre.

Ariōbarzānes (-is), I. *Rois ou satrapes du Pont.* — 1) A., livré par son fils Mithridate au roi de Perse, en 400 av. J.-C. — 2) fils de Mithridate I^{er}, régna de 363 à 337. Il se révolta contre Artaxerxé en 362 et peut être considéré comme le fondateur du royaume de Pont. — 3) fils de Mithridate III, régna de 266 à 240, et eut pour successeur Mithridate IV. — II. *Rois de Cappadoce.* 1) A., surnommé *Philoromæos* (ami des Romains), régna de 93 à 63, et fut élu roi par les Cappadociens par l'influence des Romains. Il fut plusieurs fois chassé de son royaume par Mithridate le Grand, mais il fut définitivement restauré par Pompée en 63, peu de temps avant sa mort (Justin. 38, 259.; Plut. *Sull.* 5, 22, 24; *Lucull.* 35). — 2) A., surnommé *Phi-*



Ariobarzane I, roi de Cappadoce, av. J.-C., 93-63.

lopator, succéda à son père en 63. — 3) A., surnommé *Eusebes* et *Philoromæus*, fils du n° 2, à qui il succéda vers 51, soutint Pompée contre César, qui non-seulement lui pardonna, mais même agrandit son territoire. Il fut tué en 42 par Cassius.



Ariobarzane III, roi de Cappadoce, mort av. J.-C. 42.

Arion (-ōnis), 1) Arion, de Méthymne à Lesbos, célèbre poète lyrique et joueur de cithare, inventeur de la poésie dithyrambique. Il vivait vers 625 et passa la plus grande partie de sa vie à la cour de Périandre, tyran de Corinthe. On raconte que, s'étant rendu en Sicile pour y prendre part à une lutte musicale, il y remporta le prix et, comblé de présents, s'embarqua sur un navire corinthien pour retourner auprès de son ami Périandre. Les grossiers matelots convoitèrent ses trésors et complotèrent de le tuer. Après avoir longtemps essayé de sauver sa vie, il obtint enfin la permission de jouer encore une fois de la cithare, et, après avoir invoqué les dieux par des accords inspirés, il s'élança soudain dans les flots. Mais un grand nombre de dauphins, amateurs de musique, étaient réunis autour du vaisseau et un d'entre eux prit le chantre sur son dos et le porta à Ténare, d'où il retourna à Corinthe sain et sauf, et raconta son aventure à Périandre. A l'arrivée du navire corinthien, Périandre s'enquit auprès des matelots du sort d'Arion; ils répondirent qu'il s'était arrêté à Tarente; mais quand Arion, sur l'invitation de Périandre, parut au milieu d'eux, les matelots avouèrent leur crime et furent punis comme ils le méritaient (Hdt. 1, 23 sq.; Cic. *Tusc.* 2, 27, 67; Ovid. *Fast.* 2, 83-118; *Ælian. de Nat. An.* 13, 45. Prop. 2, 26, 17; Hygin. fab. 194). — 2) nom d'un cheval fabuleux né, dit-on, de Neptune et de Cérès (Paus. 8, 25; Propert. 2, 34, 37; Apollod. 3, 6).

Ariovistus (-i), chef german qui avait conquis une grande partie de la Gaule, mais qui fut vaincu par César, et forcé de repasser le Rhin en 58 av. J.-C. Il échappa en traversant ce fleuve sur une petite barque (Cæs. *B. G.* 1; Tac. *Hist.* 4).

Aristæus (-i), fils d'Apollon et de Cyréné, était né en Libye. Il vint de là dans la Thrace, où il s'éprit d'amour pour Eurydice, femme d'Orphée. Comme celle-ci fuyait pour se dérober à sa poursuite, elle mourut de la morsure d'un serpent. Les nymphes, ses compagnes, dans leur colère, détruisirent les essaims d'abeilles d'Aristée. La manière dont il

recouvra ses abeilles est racontée par Virgile dans le quatrième chant des Géorgiques. Après sa mort il fut honoré comme un dieu en reconnaissance des bienfaits dont l'humanité lui était redevable; c'est une des plus anciennes divinités de la Grèce, où il était identifié avec Zeus et Apollon, et en diverses contrées, en Thessalie, en Béotie, en Arcadie, à Céos, il était regardé comme le protecteur des troupeaux et des bergers, (Νόμιος, Ἀγρεύς), de la vigne et de l'olivier; il enseigna aux hommes à soigner les abeilles (Μελισσεύς); il éloignait des campagnes la chaleur brûlante du soleil et autres causes de destruction. Plus tard il descendit au rang de simple héros (demi-dieu).

Aristagōras (-æ), de Milet, beau-frère d'Histiæus, tyran de Milet, fut laissé par ce dernier, pendant son séjour à la cour de Perse, à la tête du gouvernement. Ayant échoué dans une tentative contre Naxos (501 av. J.-C.), qu'il avait promis de soumettre pour le roi de Perse, et craignant les conséquences de cet échec, il engagea les villes ioniennes à se révolter contre la Perse et sollicita l'assistance des Spartiates et des Athéniens. Les premiers refusèrent, mais les seconds lui envoyèrent vingt vaisseaux et des troupes. En 499 son armée prit et brûla Sardes, mais il finit par être refoulé sur les côtes. Les Athéniens alors se retirèrent; les Perses conquirent la plupart des cités d'Ionie. Aristagoras désespéré s'enfuit en Thrace où il fut tué par les Édoniens (497). Voy. Herodt. 5, 30; 7, 8; Polyen. 1, 24.

Aristarchus (-i), Ἀρίσταρχος, Aristarque, 1) de Samos, illustre mathématicien et astronome d'Alexandrie, florissait entre 280 et 264 av. J.-C. — 2) de Samothrace, célèbre grammairien, florissait en 156 av. J.-C. Il était élève d'Aristophane et fonda à Alexandrie une école de grammaire et de critique. A un âge déjà avancé il passa en Chypre, où il mourut dans sa soixante-douzième année. Il se laissa mourir de faim, parce qu'il souffrait d'une hydropisie incurable. Aristarque fut le plus grand critique de l'antiquité. Ses travaux étaient

principalement consacrés aux poèmes homériques, dont il a publié une édition qui a été la base du texte depuis ce temps jusqu'à nos jours: Il partagea l'Iliade et l'Odyssée chacune en vingt-quatre chants.

Aristéas, de Proconnèse, poète épique, sur la vie duquel on n'a que des récits fabuleux. On ignore complètement à quelle époque il vécut (550 av. J.-C.). Il est représenté comme un magicien, dont l'âme pouvait à son gré quitter son corps et y rentrer. Il était attaché au culte d'Apollon, qu'il introduisit, dit-on, à Métaponte (Hdt. 4, 13).

Aristides (-is), Ἀριστείδης, 1) Athénien, fils de Lysimaque et surnommé « le Juste », était d'une ancienne famille. Il combattit, comme commandant de sa tribu, à la bataille de Marathon (490 av. J.-C.) et l'année suivante (489) il fut archonte. Il fut le grand rival de Thémistocle et ce fut par l'influence de ce dernier sur le peuple qu'il subit l'ostracisme en 483 ou 482. Il était encore banni en 480, lorsqu'eut lieu la bataille de Salamine, où il rendit un éminent service à l'armée athénienne en délogeant l'ennemi de la petite île de Psyttalea avec une troupe levée et armée par lui-même. Il fut rappelé de son exil après la bataille, nommé général dans la guerre qui suivit (479), et il commandait les Athéniens à la bataille de Platée. En 477, lorsque les alliés furent fatigués de la conduite arbitraire de Pausanias et des Spartiates, il eut, avec son collègue Cimon, la gloire d'obtenir pour Athènes le commandement de la confédération maritime; et Aristide fut investi, par le consentement général, de la tâche de régler la part de chacun des membres de la ligue et de fixer la contribution qu'ils auraient à fournir pour l'entretien de la flotte commune. Ce premier tribut de 460 talents, versé dans un trésor commun à Délos, porta son nom, et fut regardé plus tard par les alliés comme marquant leur âge d'or. Ce fut le dernier acte de sa vie. Il mourut probablement en 468. Il mourut si pauvre qu'il ne laissa pas de quoi subvenir aux frais de ses funérailles. Ses filles furent dotées par l'État et son fils

Lysimaque reçut une concession de terres et une gratification en argent (Herodt. 8, 79 sq.; Plut. *Arist.*; Nep. *Arist.*). — 2) auteur d'un roman licencieux en prose, intitulé *Milesiaca* ou *Fabulæ Milesiæ*, Contes Milésiens, dont la scène se passe à Milet. Ce roman était fort goûté dans l'antiquité. Il fut traduit en latin par L. Cornelius Sisenna, contemporain de Sylla et devint très-populaire chez les Romains. De là le titre de *Milésiennes* donné dans la suite aux histoires faites à plaisir, aux romans. — 3) A. de Thèbes, célèbre peintre grec, florissait environ de 360 à 330. Ses peintures étaient si estimées que, longtemps après sa mort, Attale, roi de Pergame, offrait d'un seul tableau 600,000 sesterces. — 4) P. *Ælius Aristides*, surnommé *Theodorus*, célèbre rhéteur grec, né à Adriani en Mysie, en 117 apr. J.-C. Après avoir voyagé en divers pays, il s'établit à Smyrne, où il mourut vers l'an 180. Plusieurs de ses ouvrages nous sont parvenus.

Aristion, philosophe qui s'empara de la tyrannie à Athènes, par l'influence de Mithridate. Il fut mis à mort par Sylla, à la prise d'Athènes par ce dernier (87 av. J.-C.).

Aristippus (-i), philosophe né à Cyrène, fondateur de la secte cyrénaïque, florissait vers l'an 370 av. J.-C. La réputation de Socrate l'attira à Athènes, et il demeura avec ce dernier jusqu'à l'époque de sa condamnation (399 av. J.-C.). Quoique disciple de Socrate, il était fort luxueux dans sa manière de vivre, et il faisait payer cher ses leçons. Il passa une partie de sa vie à la cour de Denys, tyran de Syracuse; mais il paraît être retourné à Cyrène dans les derniers temps et y avoir passé le reste de ses jours. Il avait enseigné sa doctrine à sa fille Arété, qui la transmit à son fils, Aristippe le jeune (Xen. *Men.* 2, 1; 3, 8; Cic. *Acad.* 2, 42, 131; *Tusc.* 2, 6, 15; Hor. *Ep.* 1, 1, 18; 17, 17 sq.).

Aristobulus (-i), Ἀριστόβουλος, 1) nom de plusieurs princes de Judée. Le plus connu dans l'histoire est le frère d'Hyrcanus, dont il est parlé à l'article *Hyrcanus*. — 2) A., de Cassandrea, servit en Asie sous Alexandre le Grand, et

écrivit une histoire de ce prince, qui fut une des sources principales où Arrien puisa les éléments de son ouvrage (Arr. 1, 1).

Aristodēmus (-i), 1) Héraclide, fils d'Aristomaque, frère de Téménus et de Cresphonte, père d'Eurysthène et de Proclus. Il fut tué à Naupacte d'un coup de foudre, au moment même où il partait pour une expédition dans le Péloponnèse, et ses deux fils régnèrent à sa place (Hdt. 6, 52). — 2) Messénien, le héros de la première guerre messénienne. Il sacrifia sa propre fille pour sauver son pays. Il fut ensuite nommé roi à la place d'Euphaès, et continua la guerre contre les Spartiates, jusqu'à ce qu'enfin, trouvant une résistance qui ne lui laissait aucun espoir, il mit fin à ses jours sur la tombe même de sa fille, l'an 723 av. J.-C. (Paus. 4, 10).

Aristogiton. Voy. *Harmodius*.

Aristomachus (-i), Ἀριστόμαχος, fils de Cleodemus ou Cleodæus, petit-fils d'Hillus, arrière-petit-fils d'Hercule et père de Téménus, de Cresphonte et d'Aristodème. Il périt les armes à la main, lorsqu'il envahit le Péloponnèse. Mais ses trois fils, plus heureux, conquièrent le Péloponnèse (Paus. 2, 7; 3, 15; Herodt. 6, 7 et 8).

Aristomēnēs (-is), Ἀριστομένης, jeune Messénien, le héros de la deuxième guerre contre Sparte, appartient plutôt à la légende qu'à l'histoire. Il était né à Andania et était issu de la race royale d'Épytus. Fatigué du joug de Sparte, il commença la guerre en 685 av. J.-C. Après la défaite des Messéniens dans la troisième année de la guerre, Aristomène se retira dans la forteresse d'Ira, située sur une montagne et là soutint la guerre pendant onze ans, ravageant constamment le territoire de la Laconie. Dans une de ces incursions, les Spartiates parvinrent à l'accabler sous le nombre, et, l'ayant emmené à Sparte avec 50 de ses compagnons, ils les jetèrent dans la fosse où l'on précipitait les criminels. Les autres périrent; mais non Aristomène, favori des dieux. Les légendes disent qu'un aigle le reçut sur ses ailes dans sa chute et qu'un renard le guida le troisième jour hors de la caverne. Mais la

ville d'Ira qu'il avait si longtemps défendue avec succès tomba au pouvoir des Spartiates, qui dès lors redevinrent maîtres de la Messénie, 668 av. J.-C. Aristomène s'établit à Ialysus dans l'île de Rhodes, où il épousa la fille de Damagèse, roi d'Alysus (Val. Max. 1, 8, 15).

Aristōn. 1) de Chios, philosophe stoïcien et disciple de Zénon, florissait vers 260 av. J.-C. — 1) philosophe péripatéticien d'Iulis dans l'île de Céos, succéda à Lycon comme chef de l'école péripatéticienne, vers 230 av. J.-C.

Aristōnīcus (-i), fils naturel d'Eumène II, de Pergame. A la mort de son frère Attale III (133 av. J.-C.) qui légua son royaume aux Romains, Aristonicus réclama la couronne. Il défit en 131 le consul Licinius Crassus; mais en 130 il fut battu et fait prisonnier par M. Perpenna. Conduit à Rome par M. Aquilius en 129, il y fut mis à mort (Justin. 36, 4; Flor. 2, 20).

Aristophānēs (is), Ἀριστοφάνης, 1) célèbre poète comique, né vers 444 av. J.-C., et probablement à Athènes. Son père Philippe avait des propriétés à Égine, peut-être était-il originaire de cette île; ce qui donna lieu de contester sa qualité de citoyen athénien. Cléon, son ennemi, l'accusa plusieurs fois en vue de lui faire perdre ses droits civiques, mais sans succès. Il eut trois fils, Philippe, Aratus et Nicostrate, mais nous ne savons rien de son histoire privée. Il mourut vers 380 av. J.-C. Les comédies d'Aristophane sont pour nous du plus haut intérêt historique, en ce qu'elles contiennent une admirable série de caricatures des personnages les plus considérables du temps. Le plus grand malheur de cette époque, contre lequel il s'élève en toute occasion, c'est la guerre du Péloponnèse, à laquelle il attribue la funeste influence qu'exerçaient à Athènes les démagogues comme Cléon. Sa pièce des *Chevaliers* (Ἰππῆς) est spécialement dirigée contre Cléon. Un autre grand objet de son indignation était le système d'éducation introduit à Athènes par les sophistes; il l'attaqua dans sa pièce des *Nuées* (Νεφέλαι), où il fait de Socrate le représentant des sophistes. Un autre trait caractéristique de son

temps, c'était l'esprit de chicane et la manie des procès. Il ridiculise ce travers dans ses *Guêpes* (Σφῆκες). Onze de ses comédies nous sont parvenues. Comme poète, il possédait des qualités de premier ordre, et ses ouvrages nous montrent le dialecte attique dans sa plus haute perfection (Quintil. X, 1; Paterc. 1, 16; Horat. Sat. 1, 4, 1). — 2) A. de Byzance, célèbre grammairien grec, disciple de Zénodote et d'Ératosthène, et maître du fameux Aristarque. Il vivait vers l'an 264 av. J.-C., et avait la direction de la bibliothèque d'Alexandrie. Ce fut lui qui introduisit l'usage des accents dans la langue grecque.

Aristotélēs (-is), Ἀριστοτέλης, Aristote, célèbre philosophe, né à Stagire, ville de la Chalcidique en Macédoine, en 384 av. J.-C. Son père, Nicomaque, était le médecin ordinaire d'Amyntas II, roi de Macédoine; sa mère s'appelait Phæstis ou Phæstias. En 367 il alla à Athènes pour y faire ses études; il y suivit les leçons de Platon qui l'appelait « l'intelligence de son école » (νοῦς τῆς διατριβῆς) et sa maison la maison du « lecteur » (ἀναγνώστης). Il vécut vingt ans à Athènes; mais à la mort de Platon (347) il quitta cette ville et alla rejoindre son ami Hermias à Atarnée, où il épousa Pythias, la fille adoptive du prince. À la mort d'Hermias, qui fut tué par les Perses (344), Aristote se réfugia d'Atarnée à Mitylène. Deux ans après, (342) il accepta la proposition que lui fit le roi de Macédoine, Philippe, de se charger de l'éducation de son fils Alexandre, alors âgé de treize ans. À la cour de ce prince Aristote fut traité avec les plus grandes marques de respect. Stagire, sa patrie, qui avait été détruite par Philippe, fut rebâtie à sa demande. Aristote passa sept années en Macédoine. À l'avènement d'Alexandre au trône (335) le philosophe retourna à Athènes. Là le Lycée, gymnase consacré à Apollon Lyceus, lui fut assigné par l'État. Il réunit autour de lui un grand nombre de disciples, à qui il donnait des leçons de philosophie dans les allées ombragées (περίπατοι) qui environnaient le Lycée, en se promenant (περίπατῶν) et sans s'asseoir, comme c'était la coutume gé-

nérale des philosophes. De là le nom de περιπατητικὴ (péripatéticienne, c.-à-d. de promenade) donné plus tard à son école. Il faisait chaque jour deux cours différents. Les leçons du matin, appelées *ésotériques* (ἐσωτερικαί) c.-à-d. intimes, et réservées à un petit cercle d'auditeurs, roulaient sur les questions les plus abstruses de la philosophie, sur la physique et la dialectique. Celles de l'après-midi, appelées *exotériques* (ἐξωτερικαί), c.-à-d. extérieures, s'adressaient à un auditoire moins choisi et traitaient de la rhétorique, de la sophistique et de la politique. Il fut à la tête de son école pendant treize années (335-323). Ce fut aussi pendant ce temps qu'il composa la plus grande partie de ses œuvres. Dans ces travaux il fut aidé par les royales libéralités de son premier élève, qui fit former pour lui de vastes collections de curiosités naturelles, auxquelles la postérité est redevable d'un de ses plus excellents ouvrages, l'*Histoire des animaux*. Après la mort d'Alexandre (323), Aristote devint suspect aux Athéniens comme ami de la Macédoine; mais, comme il n'était pas facile de porter contre lui aucune accusation politique, il fut accusé d'impiété. Il quitta Athènes avant son jugement et se rendit au commencement de 322 à Chalcis en Eubée, où il mourut dans le cours de la même année, à l'âge de soixante-trois ans. Il légua à Théophraste sa riche bibliothèque et les originaux de ses œuvres. Il était, dit-on, d'une faible santé; on n'en doit que plus admirer l'énergie de son esprit, quand on songe à la prodigieuse étendue de ses études. Ses œuvres, qui traitent de la plupart des connaissances cultivées de son temps, ont exercé la plus puissante influence sur l'esprit humain; ses traités de philosophie et de logique sont encore dignes de toute l'attention de ceux qui étudient ces sciences.

Aristoxénus (-i), Ἀριστοξένος, de Tarente, philosophe péripatéticien et musicien, florissait vers 318 av. J.-C. Il avait écrit plusieurs ouvrages, dont un seul, sur la musique, nous est parvenu (Ἄρμονικὰ Στοιχεῖα, *Éléments de la musique*), en trois livres.

Ariūsia (-æ), district sur la côte

N. de l'île de Chios, ou se trouvaient les meilleurs vignobles.

Armēnē (-es), v. sur la côte de Paphlagonie, un peu à l'O. de Sinope.

Armēniā (-æ), contrée d'Asie, située entre l'Asie Mineure et la mer Caspienne. C'est un plateau élevé adossé à la chaîne du Caucase, baigné par le Cyrus et l'Araxe, et renfermant les sources du Tigre et de l'Euphrate. Ce dernier fleuve partage le pays en deux parties inégales, appelées l'une *Minor* et l'autre *Major*. Les peuples de l'Arménie étaient une des plus anciennes familles de cette branche de la race humaine qu'on appelle caucasienne. Ils furent conquis par les Assyriens et les Perses, et furent dans les derniers temps soumis aux rois grecs de Syrie. Lorsque Antiochus le Grand fut défait par les Romains (190 av. J.-C.), le pays reconquit son indépendance et fut, pendant cette période, divisé en deux royaumes, celui de l'*Armenia major* et celui de l'*Armenia minor*. En dernier lieu, l'Arménie Mineure devint province romaine, sous Trajan; et l'Arménie Majeure, après avoir été un perpétuel sujet de luttes entre les Romains et les Parthes, fut enfin soumise à l'empire persan ressuscité par son premier roi Artaxerxe en 226 apr. J.-C.

Arminius (-i): forme latinisée du mot german *Hermann*, « chef, capitaine ») fils de Sigimer, et chef de la tribu des *Cherusci*, qui habitaient le pays situé au N. des montagnes du Hartz, formant aujourd'hui le S. du Hanovre et du Brunswick. Il était né l'an 18 av. J.-C., et, dans sa jeunesse, il commandait les Chérusques comme auxiliaires des légions romaines en Germanie; il avait appris là la langue des Romains; Auguste lui conféra les droits de citoyen et l'éleva à la dignité de chevalier. En l'an 9 apr. J.-C., Arminius persuada à ses compatriotes de secouer le joug des Romains qui alors étaient maîtres de cette partie de la Germanie. Son entreprise fut couronnée de succès. Quintilius Varus, qui était stationné dans le pays avec trois légions, fut anéanti avec la majeure partie de ses troupes (voy. *Varus*), et Rome dut renoncer à toutes ses possessions au-delà du Rhin. En 14, Arminius eut à dé-

fendre son pays contre Germanicus. D'abord il réussit; mais Germanicus effectua en bon ordre sa retraite sur le Rhin. Ce fut dans le cours de cette campagne que Thusnelda, femme d'Arminius, tomba au pouvoir des Romains. En 16, Arminius fut défait par Germanicus et sa patrie n'échappa probablement au joug que par la jalousie de Tibère, qui rappela Germanicus l'année suivante. Arminius finit par aspirer au pouvoir absolu et il fut tué par ses propres parents dans sa trente-septième année (apr. J.-C. 19).

Armōrica ou Arēmōrica (-æ), l'Armorique, nom de la côte N.-O. de la Gaule depuis la Loire (*Ligeris*) jusqu'à la Seine (*Sequana*); il dérive du celtique *ar*, *air* « sur », *muir*, *mōr* « mer », propr. littoral.

Arna (-æ), v. d'Ombrie, près de Pérouse.

Arnæ (-ārum), v. de la *Chalcidice* en Macédoine, au S. d'*Aulon* et de *Bromiscus*.

Arne (-es), 1) v. de Thessalie sur le golfe Malaique, Thuc. 1, 12. — 2) v. de Béotie, mentionnée par Homère (*Il.* 2, 507), riche en vignes, dans les environs de Coronée sur le lac Copaïs, qui a envahi et la ville et son territoire, si bien que les anciens eux-mêmes n'en savaient plus exactement la position.

Arnissa (-æ), v. de l'*Eordæa* en Macédoine.

Arnus (-i), l'Arno, principale rivière de l'Étrurie, a sa source dans les Apennins, coule au-dessous de Pise, et se jette dans la mer Tyrrhénienne (Liv. 22, 2; Tac. *Ann.* 1, 79).

Arōmātā (-ōrum), τὰ Ἀρώματα, Ἀρωμάτων ἄκρον, le promontoire le plus oriental de l'Afrique, à l'extrémité S. du golfe Arabe.

Arpi (-ōrum), v. dans l'intérieur de l'Apulie Dauniennne, fondée, suivant la



Arpi.

tradition, par Diomède, qui la nomma *Argos Hippium*, Ἄργος Ἰππίων, d'où son nom postérieur d'*Argyrippa* ou *Argyrippæ* et enfin *Arpi*. Elle prit parti pour Annibal après la bataille de Cannes (216 av. J.-C.), mais elle fut reprise par les Romains en 213 (Liv. 22, 12).

Arpinum (-i), v. du Latium sur la petite rivière *Fibrenus*, appartenait originairement aux Volsques et ensuite aux Samnites, fut un municipe romain et reçut le *jus suffragii* ou droit de voter dans les comices romains (188 av. J.-C.). Lieu de naissance de Marius et de Cicéron (Cic. *Legg.* 21 et passim dans ses lettres; Sall. *Jug.* 63).



Porte d'Arpinum.

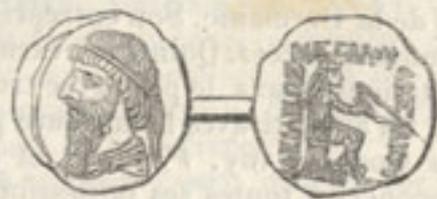
Arrētium ou **Ārētium** (-i),auj. Arezzo, une des plus importantes des douze cités d'Étrurie, était située dans le N.-E. de la contrée, au pied des Apennins, et possédait un territoire fertile près des sources de l'Arno et du Tibre, produisant du vin et du blé. Elle était surtout célèbre par ses fabriques d'armes, et aussi pour ses poteries et ses vases, très-recherchés depuis l'époque d'Auguste jusqu'au septième siècle. Ils étaient de terre noire et rouge, travaillés avec goût et ornés de figures d'art. Les *Cilni*, de qui Mécène descendait, étaient une noble famille d'Arretium (Liv. 9, 37; 10, 37).

Arrhidæus ou **Aridæus** (-i), Arrhidée, fils de Philippe et d'une danseuse, Philinna de Larisse, était d'une très-faible intelligence. À la mort d'Alexandre (323 av. J.-C.), il fut nommé

roi sous le nom de Philippe, et, en 322, il épousa Eurydice. A son retour en Macédoine, lui et sa femme furent faits prisonniers et mis à mort par ordre d'Olympias, 317 (Plut. *Alex.* 77; Justin. 14, 5; Diod. 19, 52).

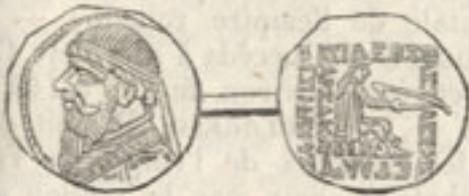
Arriānus (-i), Ἀρριανός, Arrien, historien et philosophe grec, né à Nicomédie en Bithynie vers 90 apr. J.-C. Il était disciple et ami d'Épictète, dont il publia les leçons à Athènes. En 124, il reçut d'Adrien le droit de cité romaine et, depuis, prit le nom de Flavius. En 136, il fut nommé préfet de la Cappadoce, qui fut envahie l'année suivante par les Alains ou Massagètes, qu'il défit. Sous Antonin le Pieux, en 146, il fut consul; et il mourut dans un âge avancé sous M. Aurèle. Arrien était un des meilleurs écrivains de son temps. Il imita avec beaucoup de bonheur Xénophon et par les sujets de ses ouvrages et par le style dans lequel ils sont écrits. Le plus important est l'histoire des expéditions d'Alexandre le Grand, en sept livres; il le composa sur les documents les plus dignes de foi et d'après les histoires écrites par les contemporains d'Alexandre.

Arsacēs (-is), Ἀρσάκης, Arsace, 1) général des Perses, Eschyl. *Pers.* 991. — 2) nom du fondateur de l'empire des Parthes, porté, après lui, par tous ses successeurs, qui furent appelés *Arsacidae* (Arsacides). — 1) Il était d'origine obscure, mais il poussa les Parthes à se révolter contre Antiochus II, roi de Syrie, et devint le 1^{er} monarque des Parthes, vers 250 av. J.-C. Les événements qui suivirent immédiatement ont été racontés différemment par divers historiens. Il régna seulement deux ans, et eut pour successeur son frère Tiridate. — 2) **TIRIDATE** régna trente-sept ans (248-211 av. J.-C.) et battit Séleucus Callinicus, successeur d'Antiochus II. — 3) **ARTABANUS** 1^{er}, fils du précédent, fut attaqué par Antio-



Arsace I (Artabanus I), roi des Parthes.

chus III (le Grand), qui finit pourtant par le reconnaître comme roi, vers 210. — 4) **PRIAPATIUS**, fils du précédent, régna quinze ans, et laissa trois fils, Phraate, Mithridate et Artabane. — 5) **PHRAATE I^{er}** eut pour successeur



Arsace V (Phraate), roi des Parthes

son frère : — 6) **MITHRIDATE I^{er}**, qui agrandit considérablement l'empire des Parthes par ses conquêtes. Il défit Démétrius Nicator, roi de Syrie, et le fit prisonnier en 138. Il mourut pendant la captivité de Démétrius, entre 138 et



Arsace VI (Mithridate), roi des Parthes.

130. — 7) **PHRAATE II**, fils du précédent, défit et tua dans une bataille Antiochus VII Sidètes, 128 av. J.-C. Phraate lui-même fut tué peu de temps après par les Scythes. — 8) **ARTABANUS II**, le plus jeune fils du n° 4, périt dans une bataille contre les Thogarii ou Tocharii, probablement après un règne très-court. — 9) **MITHRIDATE II**, fils du précédent, ajouta plusieurs nations à l'empire des Parthes, et obtint, pour ces conquêtes, le surnom de Grand. Il envoya un ambassadeur à Sylla en 92 av. J.-C. — 10)



Arsace VII (Mithridate II).

MNASCIRES (?), successeur du précédent. On ne sait rien de lui. — 11) SA-

NATROCÈS régna sept ans et mourut vers 70 av. J.-C. — 12) **PHRAATE III**, fils du précédent, vécut du temps de la guerre entre les Romains et Mithridate de Pont; les deux parties belligérantes cherchaient à l'attirer à elles. Il fut assassiné par ses deux fils, Mithridate et Orode. — 13) **MITHRIDATE III**, fils du précédent, fut détrôné à cause de sa cruauté et eut pour successeur son frère Orode. — 14) **ORODE I^{er}**, frère du précédent; c'est le roi parthe dont le général Surénas battit Crassus et les Romains, en 53 (voy. *Crassus*). Après la mort de Crassus, Orode donna le commandement de l'armée à son fils Pacorus, qui envahit la Syrie en 51 et 50, mais fut chaque fois repoussé par Cassius. En 40 les Parthes envahirent de nouveau la Syrie, sous le commandement de Pacorus et de Labiénus, mais ils furent battus en 39 par Ventidius Bassus, un des lieutenants d'Antoine. En 38, Pacorus fit une nouvelle invasion en Syrie, mais il essuya une défaite complète et périt dans la mêlée. Ce désastre fut un coup cruel pour le vieux roi Orode, qui ne tarda pas à remettre, de son vivant, la couronne à son fils Phraate. — 15)



Arsace XIV.

PHRAATE IV, il fut un tyran cruel. En 36, Antoine envahit la Parthie, mais fut obligé de se retirer après avoir perdu une grande partie de son armée. Peu d'années après, Phraate fut chassé de son pays par ses sujets, et Tiridate fut proclamé roi à sa place. Phraate cependant fut bientôt rétabli par les Scythes, et Tiridate se réfugia auprès d'Auguste, emmenant avec lui le plus jeune fils de Phraate. Auguste rendit son fils à Phraate, à condition qu'il rendrait les enseignes et les prisonniers enlevés dans la guerre avec Crassus et Antoine. Cette remise eut lieu en l'an 20 et fut célébrée